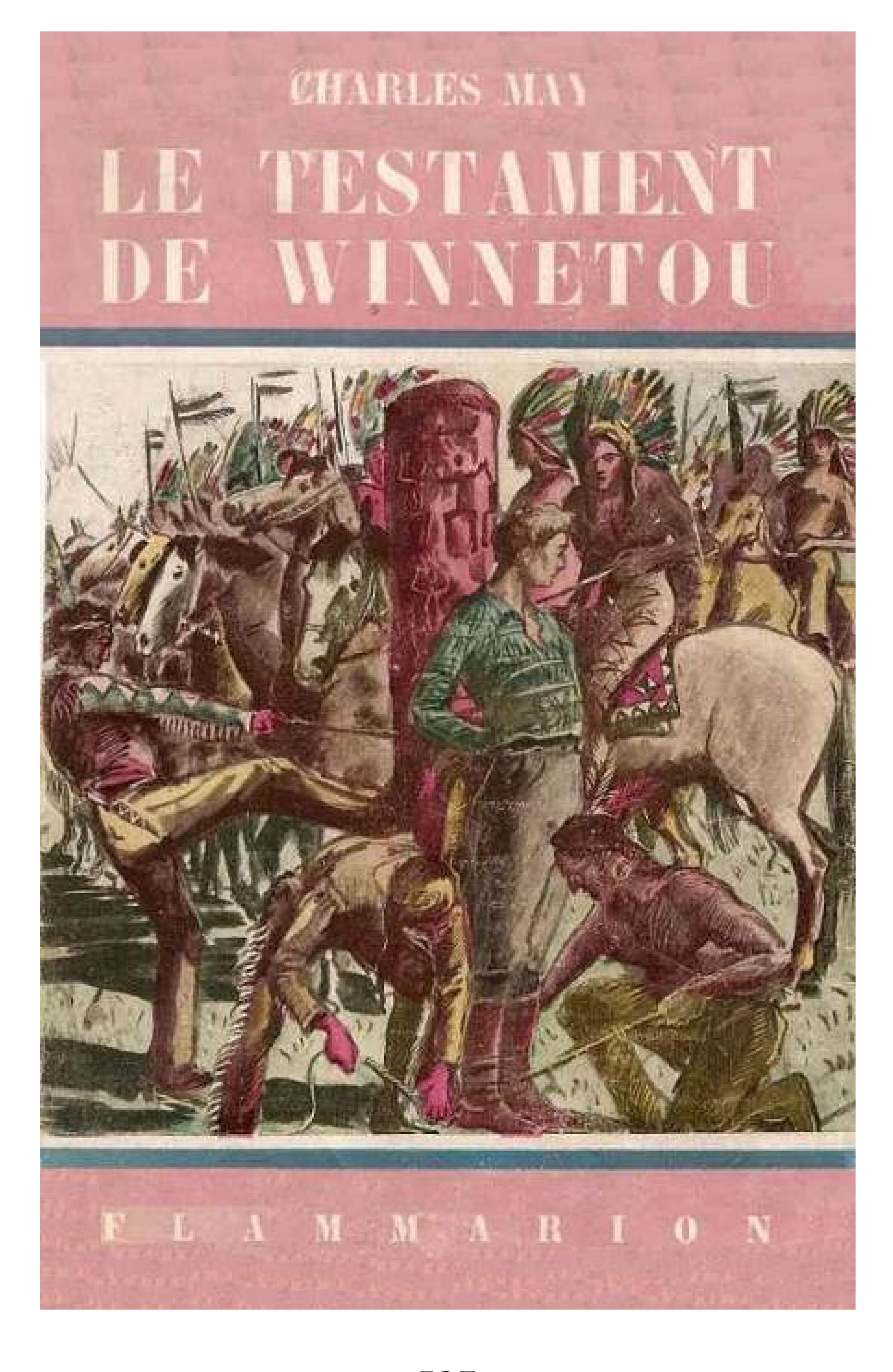
# LE TESTAMENT DE WINNETOU



# CHAPITRE PREMIER

## GATES ET Cie

Winnetou n'est plus ! On imagine l'état d'esprit dans lequel je me trouvais en répétant ces mots à la réalité desquels je ne parvenais pas à croire. « Winnetou n'est plus ! » Mon courageux compagnon de ma vie aventureuse dans le Wild-West, l'intrépide chef des Apaches, le justicier indien dont le seul nom faisait trembler les pirates rouges et blancs de la steppe, celui qui fut pour moi plus qu'un frère : mon meilleur ami venait de trouver la mort dans un combat héroïque[25].

Plongé par la douleur dans un abattement profond, je fus incapable, de longs jours durant, de quitter la tombe où reposait mon frère rouge, enseveli selon la coutume de sa tribu assis sur son cheval fidèle et portant toutes ses armes. Je me sentais comme un homme qui vient de recevoir un violent coup sur la tête et qui reste longtemps abasourdi par le choc. C'était une chance que mes ennemis n'aient pas découvert ma retraite, car, dans l'état où je me trouvais, j'aurais été bien incapable de me défendre. Qui sait, d'ailleurs, le danger m'aurait peut-être rendu les forces en m'arrachant à la torpeur qui me paralysait.

Je demeurai une quinzaine de jours dans la vallée où Winnetou dormait son dernier sommeil. Ce temps passé, je finis cependant par comprendre qu'il eût été insensé de prolonger cette lugubre veillée qui, loin d'apaiser ma douleur, l'avivait chaque jour davantage. D'ailleurs, n'avais-je pas une tâche urgente à

---

[25] Voir, dans la même collection, *Les Pirates du Rail.*

remplir ? Avant de mourir, Winnetou, qui avait pressenti sa fin, m'avait chargé d'exécuter ses dernières volontés. Et, avant tout, je devais retrouver son testament qu'il avait enfoui à Nugget-Tsill, près de la tombe de son père Intchou-Tchouna et de sa sœur Nso-Tsi, assassinés lâchement par un bandit blanc[26].

Je devais ensuite gagner les rives du Rio Pecos, afin de porter aux Apaches la triste nouvelle de la fin de leur chef. Certes, de telles nouvelles se répandent dans la savane comme une traînée de poudre, mais, comme j'avais assisté Winnetou dans son dernier combat et que j'avais recueilli ses dernières paroles, je ne pouvais pas me soustraire à ce pénible rôle de messager.

Bien des chasseurs de l'Ouest auraient peut-être emprunté un chemin moins à l'écart de toute agglomération humaine. Cependant, ma douleur me faisait rechercher la solitude, et je désirais ajourner le plus possible le moment où il me faudrait reprendre contact avec les humains.

Le chemin que j'avais choisi était assez dangereux puisqu'il me conduisait à travers les territoires de chasse des Comanches et des Kiowas, deux tribus redoutables qui me poursuivaient de leur haine. Les lecteurs de mes précédents ouvrages connaissent les démêlés que j'ai eus avec ces Indiens.

Grâce à ma connaissance de la région, je réussis cependant à éviter toute rencontre fâcheuse et à gagner, inaperçu, la vallée de la Gualpa. À quelque distance de ce cours d'eau, des empreintes de sabots attirèrent brusquement mon attention. La trace révélait le passage d'un petit groupe de cavaliers qui avançaient dans la direction que je suivais moi-même. Je ne tenais certes pas à rencontrer qui que ce fût, mais, plutôt que de modifier peut-être sans raison valable un itinéraire qui me convenait,

---

[26] Voir, dans la même collection, *Le Trésor des Montagnes Rocheuses.*

je décidai d'examiner de plus près la trace de ceux qui me précédaient.

À l'endroit où je me trouvais, le sol étant rocailleux, la piste, peu nette, était difficile à interpréter. Un peu plus loin, cependant, la nature du terrain changeait et je pus distinguer la trace de trois cavaliers. Une heure de marche à bonne allure nous séparait à peine.

Je continuai à avancer et, quelques centaines de mètres plus loin, les empreintes m'indiquèrent que les cavaliers avaient fait une brève halte. L'un d'eux était descendu de cheval pour resserrer sans doute une bride relâchée. Un coup d'œil sur l'empreinte me suffit pour constater que le pied qui l'avait laissée était chaussé d'une botte : j'en conclus qu'il s'agissait d'un blanc, puisqu'un Peau-Rouge aurait laissé la trace d'un mocassin. Les deux autres étaient restés en selle, mais il était peu probable qu'un cavalier blanc visiblement libre fût accompagné de deux Indiens. Bref, les trois hommes qui me précédaient étaient à peu près sûrement des Visages-Pâles.

Dans ces conditions, je décidai de continuer la chevauchée comme s'il n'y avait rien d'anormal. À la cadence de ma course, je n'allais pas tarder à rejoindre les trois cavaliers, mais la perspective de cette rencontre ne me troublait aucunement. D'ailleurs rien ne m'obligeait à faire ensuite route avec ces voyageurs.

Ces derniers avançaient au petit trot, et, au bout de deux heures environ, je les aperçus au milieu de la steppe. Au même moment, un peu plus loin, les contours des collines, entre lesquelles coulait la rivière Gualpa, se dessinèrent à l'horizon.

La nuit allait bientôt tomber et j'avais décidé de camper au bord du fleuve. Pourtant les voyageurs avaient sans doute le même dessein. La rencontre avec ces trois étrangers ne devait pas nécessairement modifier mon plan initial. Rien ne nous empêchait de camper séparément.

Je m'engageai bientôt dans les collines et, avançant à la faveur des buissons qui en couvraient les flancs, je rejoignis les cavaliers sans qu'ils se fussent aperçus de mon approche. Ils venaient de mettre pied à terre et s'étaient mis en devoir de déharnacher leurs montures. Ils étaient armés jusqu'aux dents, et leur aspect n'inspirait pas une confiance entière.

Je les saluai cependant fort courtoisement. Effrayés au premier moment, ils répondirent néanmoins à mon salut et, comme je m'étais arrêté à une certaine distance d'eux, ils vinrent lentement à ma rencontre.

– Vous nous avez fait peur, sir, dit l'un d'eux en riant.

– Vraiment ? fis-je, on dit pourtant que rien n'effraie celui qui a la conscience tranquille. À moins que j'aie une tête à faire peur aux gens.

– *Pshaw !* s'écria le cavalier. Vous n'avez pas une tête à faire peur, et il faut croire que notre conscience est parfaitement tranquille puisque nous jouissons tous les trois d'un sommeil excellent. Seulement les savanes de l'Ouest sont pleines d'embûches, et à la vue d'un visage inconnu on porte instinctivement la main à son arme. Heureusement, dans bien des cas, cette précaution s'avère inutile. Serait-il indiscret de vous demander d'où vous venez, sir ?

– Nullement, Messieurs, dis-je. Je viens de Beaver Fork.

– Et où allez-vous ?

– Du côté du Rio Pecos.

– Dans ce cas, votre voyage sera plus long que le nôtre. Nous n'allons pas plus loin que les *Mugworthills*.

Cette indication ne fut pas sans m'intriguer quelque peu, puisque les *Mugworthills* font partie de cette chaîne de montagnes que Winnetou et son père avaient surnommé les Nugget-Tsill. C'est là que se trouvait le tombeau d'Intchou-Tchouna et

de sa fille. C'était donc le véritable but de mon voyage, mais je m'étais bien gardé de le révéler à ces inconnus. Que pouvaient-ils chercher dans ces parages où l'on ne risquait pas de rencontrer âme qui vive.

Résolu à connaître leurs intentions, je leur demandai prudemment :

– Les *Mugworthills* ? Qu'est-ce que cette région ?

– Une région fort pittoresque. Elle doit son nom aux armoises qui y poussent en abondance.

« Mugwort » signifie en anglais armoise et effectivement cette plante domine la végétation des collines en question.

– Tiens ! tiens ! Vous allez donc cueillir de l'armoise ? Sans doute pour faire un mélange de tabac ?

– Pas précisément, répondit le cavalier. Ce ne serait pas la peine d'aller jusqu'aux Mugworthills pour de l'armoise. C'est tout autre chose que nous voulons y chercher.

– Et quoi donc ?

– Vous êtes bien curieux, me semble-t-il. Je regrette cependant de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, car je crains que vous ne soyez alors tenté de vous joindre à nous.

– Tais-toi donc, Gates, s'écria un de ses compagnons. Tu ne sais plus ce que tu dis.

– *Pshaw !* riposta le premier. Je sais très bien ce que je dis. Et si je parle peut-être un peu trop, c'est que, lorsqu'on pense tout le temps à une chose, la langue finit par vous démanger. Mais, rassure-toi, je n'ai pas bu une goutte aujourd'hui et je saurai me taire quand il faudra que je me taise.

Puis, se tournant vers moi :

– Permettez-moi d'être indiscret à mon tour. Qui êtes-vous, au juste ?

Les propos que les deux compagnons venaient d'échanger m'avaient paru pleins de sous-entendus, et je décidai d'en avoir le cœur net. Or, pour en savoir plus long sur le but de leur voyage, il était indispensable de me faire admettre dans ce petit groupe, en m'efforçant de paraître aussi insignifiant que possible. Aussi, leur répondis-je :

– Je suis trappeur, messieurs.

– Et quel est votre nom ? Peut-être préférez-vous le taire ?

– Je n'ai aucune raison de le taire, je m'appelle Jones.

– Voilà un nom original, plaisanta le voyageur. Mais, puisque vous êtes trappeur, où sont vos pièges ?

– Les Comanches me les ont enlevés, en même temps que tout ce que j'ai pu prendre depuis deux mois, répondis-je d'un air piteux.

– Pas de veine !

– Eh ! oui, pas de veine. Et encore j'ai de la chance d'avoir eu la vie sauve.

– Je comprends ! Ces gaillards-là n'épargnent aucun blanc qui leur tombe sous la patte. Et, ces derniers temps, ils ont été plus méchants que jamais.

– À qui le dites-vous ? Mais, à propos, croyez-vous que les Kiowas soient moins cruels.

– Ils se valent les uns les autres.

– Tiens ! cela ne vous empêche pourtant pas de vous aventurer dans leur territoire de chasse.



– Ce n’est pas pareil pour nous. Nous ne risquons rien chez eux.

– Comment cela ?

– Nous nous sommes munis de bonnes références. Un de nos amis, Mr. Santer, est un grand ami de leur chef Tangua.

Santer ! le cruel assassin d’Intchou-Tchouna et de sa fille ! On comprend que cette révélation produisit sur moi l’effet d’une décharge électrique. Je réussis cependant à me dominer, et je pris un air aussi indifférent que possible.

Puisque les trois hommes connaissaient Santer, le meilleur parti à prendre n’était-il pas de me joindre à eux ? C’était une occasion unique de me renseigner plus amplement sur ce dangereux malfaiteur qui nous avait tant de fois échappé, à Winnetou et à moi, au moment où nous croyions déjà le tenir à notre merci. Je savais en effet que Santer entretenait les meilleurs rapports avec la tribu des Kiowas, notamment avec leur chef Tangua, dont l’ambition n’égalait que la cruauté.

– Ce Mr. Santer est-il donc un personnage si influent ? demandai-je.

– Je pense bien. Les Kiowas n’ont rien à lui refuser. Mais, au fait, pourquoi ne descendez-vous pas de cheval ? Sans doute vous proposez-vous de camper au bord de la rivière, où l’on trouve de l’eau et de l’herbe verdoyante pour les chevaux.

– Peut-être, dis-je d’une voix hésitante, mais je ne vous connais pas et vous venez de dire vous-même qu’il faut se tenir sur ses gardes dans la savane.

– Il faut croire que nous avons l’air d’être des individus dangereux.

– Ce n’est pas ce que je veux dire, seulement vous ne cessez de m’interroger, alors que je ne sais même pas qui vous êtes et ce que vous faites ici.

– Qu'à cela ne tienne, nous allons nous présenter. Nous sommes des chasseurs du Wild-West et nous parcourons la savane. Je m'appelle Gates, le camarade que vous voyez à ma gauche est Mr. Clay et l'autre Mr. Summer. Eh bien ! je crois que vous êtes satisfait maintenant.

– Entièrement satisfait, Mr. Gates.

– Mettez donc pied à terre ou continuez votre voyage, à votre choix.

– Si vous le permettez, je resterai auprès de vous. Dans ces régions, plus on est nombreux, plus on est en sécurité.

– Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Faisons donc un bout de chemin ensemble, le nom de Santer nous protégera tous.

Je ne me le fis pas répéter deux fois et, pour commencer, je descendis de mon cheval que j'attachai à un arbre.

– Qui est donc ce Mr. Santer dont vous parlez tant ? demandai-je à Gates, qui semblait décidément le plus bavard des trois.

– C'est un gentleman, et un vrai, comme il n'y en a pas beaucoup. Nous lui devrons une fière chandelle quand nous aurons accompli notre tâche.

– Vous le connaissez sans doute depuis longtemps ?

– Pas précisément. Il n'y a que quelques semaines que nous avons fait sa connaissance.

– Ah ? Et où l'avez-vous rencontré ?

– À Fort Arkansas. Vous semblez vous intéresser beaucoup à lui, dirait-on. Le connaîtriez-vous, vous aussi ?

– Croyez-vous que je vous aurais posé toutes ces questions si je le connaissais ?

– On ne sait jamais.

Je haussai les épaules d'un air indifférent, mais je n'en continuai pas moins mon interrogatoire.

– Vous dites que son nom suffit à vous protéger. Mais, puisque je bénéficierai moi aussi de sa protection, il est naturel que je m'intéresse à lui. Il me semble qu'il n'y a là rien d'étonnant.

– Bon ! Asseyez-vous donc et mettez-vous à votre aise. Avez-vous des provisions ?

– Un peu de viande séchée.

– Nous emportons, quant à nous, pas mal de vivres. Venez partager notre repas.

À première vue, on pouvait fort bien prendre ces trois cavaliers pour des pirates de la savane, à cause des nombreuses armes qu'ils portaient sur eux. Cependant, après les avoir observés pendant quelques minutes, j'eus plutôt l'impression d'avoir affaire à des gens honnêtes, du moins dans l'acception assez large que l'on donne à ce terme dans le Wild-West.

Nous choisîmes un campement au bord de la rivière et, une fois installés, nous sortîmes nos provisions. Le moment était tout indiqué pour faire plus ample connaissance.

– Ainsi les Peaux-Rouges vous ont dépouillé de tout ? reprit Gates. C'est bien fâcheux. Comment comptez-vous maintenant vous procurer de la nourriture ?

– Eh bien ! il ne me reste qu'à chasser.

– Vos armes sont-elles bonnes au moins ? Je vois que vous avez deux fusils.

– Oui. Le plus gros, c'est pour tirer des balles et l'autre est assez bon pour le menu gibier qu'on tue avec du plomb.

Je me gardai bien de leur révéler ce que valaient en réalité mes armes. D'ailleurs, si je leur avais dit que ces deux fusils qui ne payaient pas de mine étaient l'un une carabine Henry à répétition et l'autre le fameux « tueur d'ours » bien connu dans la savane, ils n'auraient pas manqué de deviner mon identité. Or il n'aurait pas été prudent d'apprendre à ces protégés de Santer qu'ils avaient affaire à celui que, dans le Wild-West, on appelait Old Shatterhand, la Main-qui-frappe.

– Vous êtes un drôle de phénomène, dit Gates. A-t-on jamais vu quelqu'un s'encombrer de deux fusils, alors qu'il suffirait d'une bonne carabine à double canon, pour le plomb et pour les balles ?

– Sans doute, mais, que voulez-vous, quand on a pris l'habitude d'une arme, on ne s'en sépare pas volontiers.

– Et qu'allez-vous faire dans la vallée du Rio Pecos, Mr. Jones ?

– Rien de particulier, ma foi. J'ai entendu dire que c'est une région très giboyeuse.

– Et vous croyez que les Apaches vous laisseront chasser à votre aise ? Méfiez-vous, ils pourraient vous donner du fil à retordre. À Beaver-Fork, vous n'avez perdu que vos pièges et vos peaux, mais au bord du Rio Pecos vous risquez de laisser votre peau tout simplement. Vous tenez tant que cela à y aller ?

– C'est-à-dire, je ne tiens pas à avoir des histoires, mais je n'ai pas le choix.

– Peut-être que si.

– Que voulez-vous dire ?

– Par exemple vous pourriez venir avec nous.

– Avec vous ?

– Et pourquoi pas ?

– À Mugworthills ?

– Précisément.

– Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

– La même chose que nous. Je me demande précisément si je dois vous mettre dans le secret. Qu'en pensez-vous, les gars ?

Clay et Summer se consultèrent du regard, puis Clay déclara :

– Ma foi, c'est un peu délicat. Mr. Santer nous a bien recommandé de ne rien dire à personne, mais il ne nous a pas caché qu'il ne serait pas mécontent si l'on était un peu plus nombreux. Alors, c'est en somme à nous de voir.

– Puisqu'il en est ainsi, opina Gates, je pourrais peut-être vous faire une proposition. Si j'ai bien compris, Mr. Jones, vous êtes en ce moment tout à fait libre de vos décisions ?

– Absolument libre.

– Et vous avez assez de temps devant vous ?

– Tout mon temps.

– Dans ce cas, rien ne vous empêche de participer à une affaire qui est susceptible de rapporter gros ?

– Certainement. Je n'ai jamais refusé de gagner de l'argent et les bonnes affaires m'intéressent toujours. Mais, bien entendu, il faut que je sache d'avance de quoi il s'agit.

– Votre curiosité est bien légitime, sir, vous aurez satisfaction. Vous m'inspirez confiance, je vais donc tout vous dire. Eh bien ! nous allons à Mugworthills pour y chercher des pépites d'or.

– Des *nuggets*, m'écriai-je. Pas possible ?

– Doucement, doucement, fit Gates, c'est parfaitement possible. Il paraît même qu'on en trouve pas mal là-bas.

– D'où le savez-vous ?

– De Mr. Santer, précisément.

– Il a donc vu le gisement ?

– Bien sûr que non, sans quoi il n'aurait pas besoin de nous.

– Mais, alors, il ne s'agit que d'une supposition. Cela devient tout de suite bien moins intéressant.

– Pardon : il ne s'agit pas d'une supposition, mais d'une certitude. Et puis Mr. Santer connaît aussi l'emplacement approximatif. Le champ des recherches est assez circonscrit.

– C'est curieux.

– C'est pourtant vrai. Je vais tout vous expliquer. Avez-vous entendu parler d'un certain Winnetou ?

– Le chef des Apaches ? Je pense bien !

– En ce cas, vous connaissez aussi Old Shatterhand ?

– Un peu, par ouï-dire.

– Eh bien ! ces amis inséparables se sont trouvés un jour, il y a déjà plusieurs années, dans la région de *Mugworthills*. Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls, mais en bande, puisque le père de Winnetou, un détachement de guerriers rouges et même plusieurs blancs les accompagnaient. Mr. Santer, lui-même, était du nombre. Un jour, il a surpris une conversation qui lui a révélé que Winnetou et son père allaient partir dans les montagnes pour y ramasser quelques « nuggets ».

– Il suffit donc d’y aller pour en ramasser à pleines poignées ?

– Il paraît. Mais écoutez la suite. Dès que les Apaches sont partis, M. Santer s’est mis à les filer pour savoir ce qu’il en était. Il s’est d’ailleurs dit avec juste raison qu’il serait bien dommage de laisser tout cet or à ces Peaux-Rouges qui ne savent même pas s’en servir.

– Ils ne savent pas ou peut-être ne veulent pas, fis-je observer.

– C’est sans intérêt, trancha Gates, puis il enchaîna : Vous savez bien que lorsqu’on piste quelqu’un on perd toujours du temps. Voilà pourquoi, lorsque Santer est arrivé près de l’endroit, les Peaux-Rouges – ils étaient trois, Winnetou, son père et sa sœur – avaient déjà fini de ramasser la quantité d’or dont ils avaient besoin et se trouvaient sur le chemin du retour. Ce n’était pas de chance, avouez-le !

– Je ne vois pas pourquoi. Il aurait suffi d’attendre que les Indiens se soient éloignés et continuer à suivre leurs traces.

– Ma parole, vous avez raison. Vous avez de la jugeote et j’espère que vous pourrez nous être utile. Mais, pour revenir à notre histoire, Mr. Santer n’a pas fait le même raisonnement que vous. Il s’était dit : puisque les Peaux-Rouges avaient les nuggets sur eux, ce n’était pas la peine d’aller chercher plus loin. Et il a tout simplement tiré sur eux.

– Les a-t-il atteints ?

– Oui, du moins le père et la fille. Il les a même tués et ils sont enterrés dans la région. Mais, au moment où il s’apprêtait à tirer sur Winnetou, Old Shatterhand survint brusquement et Santer dut s’enfuir. Toute la bande, blancs et Indiens, se mit alors à sa poursuite et il eut encore de la chance de pouvoir se réfugier chez les Kiowas, ennemis juré des Apaches. Il sut entrer

dans les bonnes grâces de leur chef et ils sont restés depuis de très bons amis.

– Et qu'est devenu l'or de Mugworthills ?

– J'y arrive, justement. Grâce à la protection des Kiowas, Sauter put retourner plusieurs fois Mugworthills pour y faire des recherches. Il y resta chaque fois plusieurs semaines, mais sans résultat. Pourtant, le trésor est là, cela ne fait aucun doute. Alors il eut l'idée de s'associer à quelques Westmen rompus à cette sorte d'entreprise : il s'était dit que plusieurs paires d'yeux voient toujours mieux qu'une seule. Nous ne sommes encore que trois, mais il ne tient qu'à vous que nous soyons quatre. Il doit y avoir là-bas suffisamment d'or pour tout le monde.

– Vous avez donc bon espoir de réussir ?

– Un espoir ? Vous voulez dire une certitude ! Les Apaches étaient revenus si rapidement de leur expédition que l'or ne doit pas se trouver bien loin de l'endroit où Sauter a tiré sur eux. Le champ des recherches sera donc limité et ce serait vraiment le diable si nous ne réussissions pas. Nous avons tout notre temps devant nous, rien ne nous empêche de rester des mois sur les lieux s'il le faut. Mais j'espère bien réussir plus tôt. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

– Que voulez-vous que je vous dise. En tout cas, il y a une chose qui me déplaît fortement dans cette histoire.

– Laquelle ?

– Il y a trop de sang dans cette affaire.

– Bah ! qu'est-ce que cela peut faire ? Vous n'en êtes aucunement responsable, pas plus que nous autres. Deux rouges ont été envoyés dans l'autre monde, et puis après ? Tout cela, maintenant, c'est de l'histoire ancienne. Personne ne s'en soucie. Nous allons retrouver cet or, le partager équitablement, après

quoi nous pourrons nous retirer des affaires et vivre comme des millionnaires.

Je voyais bien maintenant à quelle sorte de gens j'avais affaire. Ce n'étaient sûrement pas des représentants de la lie du Wild-West, répandus un peu partout dans la savane, mais ce n'étaient pas non plus des individus d'une très haute moralité. Ils n'attachaient pas plus de prix à la vie d'un Indien qu'à celle d'un fauve que l'on peut abattre sans aucun scrupule. Ils étaient tous les trois assez jeunes et sans doute manquaient un peu d'expérience et de discrétion : la désinvolture avec laquelle ils m'avaient mis dans le secret de Santer, alors que nous venions à peine de faire connaissance, en était une preuve manifeste.

Ai-je besoin de dire que ce concours de circonstances m'enchantait autant qu'il me surprenait ? Il m'épargnait bien des efforts pour retrouver Santer avec lequel j'étais bien décidé de régler enfin un compte déjà ancien.

Prenant bien soin de ne pas trahir ma satisfaction, je hochai la tête d'un air sceptique.

– Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, le voici : nous arriverons peut-être un jour, au prix de laborieuses recherches, à mettre la main sur des nuggets, mais j'ai bien peur que nous ne puissions jamais en profiter.

– Et pourquoi pas ? Puisque nous les aurons trouvés.

– Ce n'est pas tout de trouver, il faut encore pouvoir garder ce qu'on a trouvé.

– Et pourquoi ne le garderions-nous pas, cet or ?

– Tout simplement parce qu'on nous le prendra.

– Qui donc ?

– Santer.

– En voilà une idée !

– Êtes-vous vraiment sûrs de le bien connaître ?

– Suffisamment pour avoir confiance en lui.

– Pourtant vous m'avez dit vous-mêmes que vous ne le connaissiez que depuis peu.

– On voit tout de suite à qui on a affaire, quoi ? Et puis il jouit d'une excellente réputation. Tous ceux qui le connaissaient au Fort ne disaient de lui que du bien.

– Où est-il maintenant ?

– Il est allé voir le chef des Kiowas, Tangua, sur le Red River. Nous nous sommes quittés hier, après nous être donné rendez-vous à Mugworthills.

– Qu'est-il allé faire chez les Kiowas ?

– Porter à Tangua un message de la plus haute importance. Winnetou, son ennemi le plus redoutable, est mort.

– Comment ? Winnetou est mort ?

– Oui, il a été tué dans un combat par des Sioux. Vous pensez si cela fera plaisir à Tangua ! Mais Santer ne restera pas longtemps chez les Kiowas et nous allons nous retrouver tous à Mugworthills. C'est un homme très correct, et je suis sûr que vous vous entendrez bien avec lui.

– Peut-être, fis-je évasivement. Mais, en tout cas, je serai très prudent.

– À son sujet ?

– Parfaitement.

– Vous n'avez pourtant pas la moindre raison de vous méfier de lui.

– On ne sait jamais. Un homme qui n'hésite pas à abattre deux êtres humains pour s'emparer de quelques pépites est capable de bien des choses.

– Là, franchement, vous exagérez. Les Indiens sont des sauvages et ils ont assez de meurtres sur la conscience pour qu'on ne soit pas obligé de se gêner avec eux. Surtout que, de toute façon, leur race est condamnée à disparaître.

– Allons donc, protestai-je, je ne saurais vous suivre dans ce raisonnement. Si les Indiens sont voués à la disparition, c'est précisément parce que les blancs sont en train de les exterminer, directement ou indirectement. Et les hommes comme Mr. Santer seront pour beaucoup dans la disparition de cette race. À mon avis, les Indiens ont droit à la vie tout comme nous puisque ce sont des hommes au même titre que nous.

– Vous parlez comme un missionnaire.

– Pardon, je parle simplement comme un homme qui a un cœur et un cerveau. Cependant laissons là cette discussion théorique et venons-en aux faits. Je crois, moi aussi, qu'il ne s'agit pas, à Mugworthills, d'un gisement mais bien d'un trésor immense caché par les Indiens.

– Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

– Il suffit de connaître tant soit peu la région pour savoir que ce n'est pas un terrain à filons d'or. Et puis la façon dont les Indiens s'y sont pris pour rapporter des pépites d'or montre bien qu'il s'agissait d'une cachette, sans quoi ils auraient dû mettre quelque temps à fouiller la terre.

– Ma foi, c'est assez sensé.

– Le trésor des chefs apaches ne doit pas consister en une poignée de pépites, la tribu des Apaches étant la plus riche de la savane. D'ailleurs le père de Winnetou n'aurait pas cherché une

cachette aussi éloignée de son village pour quelques misérables nuggets.

– Tant mieux ! dit Gates.

– Oui, tant mieux ou tant pis. Car, au partage, chacun de nous se verrait propriétaire de toute une fortune, et en l'occurrence cela pourrait être fort dangereux. Un homme comme Mr. Santer, qui est possédé par la hantise de l'or, ne résisterait peut-être pas à la tentation de réunir toutes ces parts en une seule, en s'instituant légataire universel de ses associés qu'il aurait supprimés.

En observant Gates, je constatai que j'avais réussi à faire naître dans son esprit un léger doute sur la pureté des intentions de Santer. Cependant, il ne fut pas prêt à l'admettre, surtout à cause du regret qu'il aurait eu à renoncer à une affaire sur laquelle il fondait tant d'espoirs. Aussi me répondit-il sur un ton assez froid.

– Puisque vous vous obstinez à considérer M. Santer comme un homme de peu de foi et que vous craignez de courir un danger en vous joignant à nous, libre à vous de n'en rien faire. D'ailleurs, je ne sais même pas si Mr. Santer serait content de vous avoir pour aide. C'était pour vous rendre service que je vous avais fait cette proposition.

– Je m'en rends parfaitement compte et je vous en sais gré, répondis-je, car je ne tenais pas à rompre avec les trois chercheurs d'or.

– Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, ne serait-ce que par égard pour nous, tâchez de ne plus avancer des hypothèses désobligeantes sur un homme que vous n'avez même pas vu.

Je n'insistai plus et la conversation se mit à rouler sur d'autres sujets. Nous bavardâmes jusqu'à une heure bien avancée de la nuit et je finis par dissiper la mauvaise impression que

mes insinuations au sujet de Santer avaient produites sur les trois chasseurs.

Gates et ses compagnons m'auraient sans doute approuvé si je leur avais révélé tout ce que je savais sur ce bandit. Cependant il ne me paraissait pas nécessaire de le faire. J'avais affaire à des garçons inexpérimentés et trop crédules qui, si je leur dévoilais mes projets, risquaient de me nuire plutôt que de m'être utile, et cela sans même y mettre de la mauvaise volonté.

Il était plus de minuit lorsque nous décidâmes de prendre un peu de repos. Bien que notre campement me parût assez sûr, je procédai à une inspection attentive des environs, puis je proposai de veiller à tour de rôle. Mes compagnons y consentirent, sans beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs.

Dès l'aube, nous fûmes sur pied tous les quatre et nous nous mîmes aussitôt en route en direction des Mugworthills. Les associés de Santer ne se doutaient évidemment pas que c'était là également le but primitif de mon voyage.

## CHAPITRE II

## SUR LA TOMBE DU CHEF DES APACHES

Contrairement à mes compagnons de route, qui affichaient une grande insouciance, j'étais passablement préoccupé. La perspective d'une rencontre avec les Kiowas ne troublait aucunement la tranquillité de Gates et de ses amis ; ils pensaient qu'il suffisait de mentionner le nom de Santer pour éviter tout ennui. Je ne partageais malheureusement pas leur assurance et je redoutais des complications. Aussi, alors que les autres dédaignaient toute mesure de précaution, pour ma part je ne cessai de me tenir sur mes gardes, sans trop y insister – afin de ne pas indisposer mes compagnons.

Par bonheur, cependant, la journée se passa sans incident. Le soir, nous campâmes en pleine prairie. Gates proposa d'allumer un feu de camp, projet auquel il dut renoncer faute de bois, ce dont je me félicitai intérieurement. Notre repas, qui se composait de conserves de viande, ne nécessitait pas la cuisson, et des flammes au beau milieu de la savane n'auraient servi qu'à attirer l'attention des Peaux-Rouges.

Le lendemain matin, nous déjeunâmes avec le reste de nos provisions et désormais notre seule ressource fut la chasse. À ce propos, Gates crut nécessaire de me faire tout un cours de cynégétique qui ne manqua pas de m'amuser.

– Que voulez-vous, mon cher Mr. Jones, dit-il pour conclure, vous n'êtes qu'un trappeur et non un chasseur. Ce n'est pas tout d'avoir des armes, encore faut-il savoir s'en servir. Tenez, êtes-vous capable par exemple de tuer un lièvre qui file à une centaine de mètres de vous ?

– À une centaine de mètres ? fis-je. Hum ! cela me paraît un peu loin.

– Mais non ! Ce n'est pas trop loin, mais vous n'y arriverez évidemment pas. D'une manière générale, vous avez tort de trimballer cet énorme fusil. Il est peut-être bon pour tirer sur un clocher, mais, pour ce qui est du gibier, qui est une cible mouvante, c'est une tout autre question. Cependant ne vous faites pas de soucis. Vous êtes en bonne compagnie et vous ne risquez pas de mourir d'inanition.

– Vous tirez donc si bien ?

– Nous sommes des chasseurs de la prairie, des Westmen authentiques. Alors, vous comprenez…

Et, par modestie sans doute, il n'acheva pas sa phrase.

– Évidemment, c'est très bien, risquai-je, mais est-ce suffisant ?

– Que vous faut-il encore ?

– Il faut encore qu'il y ait du gibier, car le plus habile chasseur du monde ne peut tuer que ce qu'il voit.

– Allons donc ! Du gibier, on en trouvera toujours !

– En êtes-vous bien sûr ! Ici, dans cette savane, je ne crois pas qu'il y ait des chances de rencontrer d'autre gibier que les antilopes, et celles-ci courent si vite qu'on n'arrive pas à les bien viser.

– Très juste ! Mais rassurez-vous : à Mugworthills, il y a des forêts et qui dit forêt dit gibier.

– Quand comptez-vous y arriver ?

– Vers midi sans doute, si nous ne nous sommes pas trompés de direction, ce que je ne crois pas.

Je savais, quant à moi, parfaitement que la direction que nous suivions était la bonne. Depuis la veille déjà, c'était moi qui, pratiquement, conduisais notre caravane, sans qu'elle s'en aperçût. J'étais devenu, à l'insu de mes compagnons, le guide de la petite troupe.

Le soleil n'avait pas encore atteint le zénith quand apparut à l'horizon une chaîne de montagnes fortement boisées.

– Est-ce les Mugworthills ? demanda Clay.

– Oui, sans aucun doute, répondit Gates. Mr. Santer nous les a assez décrits. C'est bien ainsi que ces collines se présentent à un voyageur venant du nord. Dans une demi-heure, nous serons arrivés.

– Une demi-heure ne me paraît pas suffisant, répliqua Summer, d'habitude si taciturne. Tu oublies que le versant nord de ces montagnes n'est pas praticable.

– Je ne l'oublie pas, aussi ne voulais-je pas dire que nous aurons atteint le but de notre voyage, mais seulement que nous aurons gagné la région des Mugworthills. Une fois là, il nous faudra contourner la montagne, jusqu'au défilé qui donne accès aux collines exposées au sud.

Je voyais que Santer avait fourni à ses aides toutes les indications nécessaires.

– Et c'est sans doute dans ce défilé que nous devons rencontrer Mr. Santer ? fis-je.

– Non, non, dit Gates, il nous a donné rendez-vous au sommet de la montagne.

– Pourrons-nous l'escalader à cheval ?

– Eh ! oui, à cheval. Ou, plus exactement, nous descendrons de cheval et nous conduirons nos bêtes par la bride. Car il n'y a pas de chemin proprement dit.

– Est-il absolument indispensable de grimper sur les hauteurs ? Ne pourrions-nous pas rester dans la vallée ou au moins y laisser nos bêtes ?

– On voit bien que vous n'êtes qu'un trappeur, mon cher Monsieur. Si nous devons camper dans les montagnes pendant des semaines, il serait ridicule et dangereux de laisser un homme seul pour garder les chevaux.

– C'est possible. Si je vous pose toutes ces questions, c'est parce que je ne connais pas l'endroit.

– Enfin... Toujours est-il qu'il nous faut gagner le sommet, car c'est là que se trouve le tombeau du chef des Apaches et de sa fille.

– Et c'est là-haut que nous allons camper ?

– Parfaitement.

– Même la nuit ?

Toutes ces questions pouvaient paraître saugrenues, mais j'avais cependant d'excellentes raisons pour les poser. Afin de trouver le testament de Winnetou, je devais, suivant l'indication du jeune Apache, creuser le sol à la tête du tombeau de son père. Or il va sans dire que je ne souhaitais pas avoir des témoins pendant que je me livrerais à cette opération. Et voilà que Gates m'annonçait que c'est précisément à cet endroit qu'il comptait établir son campement. Comment les dissuader de ce projet ? J'aurais même voulu éviter de fouiller la terre pendant la nuit, car le testament était sans doute soigneusement caché et mes recherches ne s'annonçaient pas faciles.

– Et pourquoi n'y camperions-nous pas la nuit ?

– Ma foi, tout le monde n'aime pas coucher dans un cimetière.

– Tiens ! vous auriez peur ?

– Ce n’est pas que j’aie peur, mais votre idée me paraît un peu macabre.

– Ça, par exemple ! Vous l’entendez, mes gars ? Mr. Jones trouve trop macabre de coucher près du tombeau de deux Indiens. Autrement dit, il a peur des fantômes. C’est vraiment trop drôle !

Il partit d’un rire sonore. Clay et Summer partagèrent son hilarité. Quant à moi, je me contentai de hausser les épaules : il m’était parfaitement égal d’être considéré par ces trois gaillards comme un poltron.

– Vous êtes sans doute superstitieux, cher Monsieur. Rassurez-vous cependant : les morts ne reviennent jamais sur terre, et les mânes de ces deux Peaux-Rouges se garderont bien de quitter leur territoire de chasse éternelle, où ils goûtent la parfaite félicité. D’ailleurs, à supposer même qu’ils s’avisent de venir vous taquiner la nuit, vous n’aurez qu’à nous appeler, nous saurons les chasser.

– Je vous remercie de votre obligeance, dis-je, mais j’espère ne pas avoir à vous déranger. Simplement, l’idée de coucher près d’une tombe me paraît de mauvais goût et la place ne nous manquera pas.

Entre temps nous étions arrivés au pied des montagnes. En effet, il était impossible de tenter l’ascension de ce côté, et nous tournâmes vers l’ouest pour gagner le défilé qui ouvrait l’accès du massif du côté sud. Trois quarts d’heure plus tard, nous pénétrions au cœur de la chaîne de montagnes. Le défilé débouchait dans une vallée au fond de laquelle coulait une rivière étroite. Un peu plus loin, le cours d’eau se dédoublait. Nous descendîmes alors de cheval et, en suivant le lit rocailleux d’un torrent de montagne, nous nous mîmes à grimper péniblement vers les hauteurs.

Gates avançait en tête, et je restais intentionnellement en arrière. Notre guide s'arrêta une ou deux fois, tâchant de se rappeler avec précision les indications que lui avait données Santer. Sa mémoire, vraiment excellente, n'eut pas de défaillance et il nous conduisait avec assurance.

À la cime de la montagne, il s'engagea dans une forêt, à travers laquelle il nous mena vers une clairière. Une fois là, il s'arrêta et s'écria :

– Bravo, mon petit Gates, tu ne t'es pas trompé. Voici le tombeau. Le voyez-vous ? Nous sommes arrivés à notre but, il n'y a qu'à s'installer et à attendre Mr. Santer.

En effet, nous étions bien arrivés. À quelques mètres de nous, se dressait un tertre entouré de plusieurs rangées de pierres : le tombeau d'Intchou-Tchouna. C'est là que le sage et intrépide chef des Apaches reposait, assis sur son cheval, paré de toutes ses armes, son sachet à remèdes au cou. Près de là, il y avait une pyramide de pierres, formée autour d'un arbre en sorte que celui-ci prolongeait sa pointe. C'est là que Nso-Tsi dormait son dernier sommeil.

Pendant nos pérégrinations communes, nous sommes venus plusieurs fois, Winnetou et moi, sur le tombeau de ses chers disparus. Je m'y retrouvais une fois de plus, mais sans lui. Cependant, pour la première fois depuis sa mort, je sentais sa présence à mes côtés, à cet endroit qui fut pour lui un lieu de pèlerinage. Je l'entendais encore jurant de se venger de Santer, qui lui avait ravi ce qu'il avait de plus cher : un père qu'il vénérait et une sœur à qui il vouait une véritable adoration.

Me voilà maintenant sur ce tombeau, attendant le meurtrier que le bras de Winnetou n'avait pu atteindre. N'étais-je pas le seul héritier de mon frère rouge, héritier de ses sentiments et de sa vengeance ?

La voix de Gates m'arracha à mes méditations.

– Que trouvez-vous de si intéressant dans ces deux tombes ? Voilà dix minutes que vous les fixez comme fasciné. Allons, ressaisissez-vous ! À supposer même que les esprits des défunts quittent leur sépulture, ils ne le font que la nuit.

Je laissai sans riposte ce nouveau trait d'esprit. J'attachai tranquillement mon cheval, puis, selon mon habitude, j'allai faire un petit tour pour inspecter les environs. Lorsque je revins, Gates et ses amis s'étaient déjà mis à l'aise. Ils s'étaient installés sur le tombeau même du chef apache, à l'endroit précis où je devais effectuer mes recherches.

– Décidément, vous avez la « bougeotte », s'écria Gates. Vous êtes bien impatient, me semble-t-il, de trouver ces *nuggets*. Venez donc vous reposer, nous avons tout notre temps. D'ailleurs, il est bien entendu que, pour les recherches, nous ne nous séparerons pas une seconde, afin d'éviter que l'un de nous ne mette tout seul la main sur l'or et qu'il ne soit tenté de nous le cacher.

Les manières de Gates commençaient à m'agacer. Certes, il ne savait pas qui j'étais, mais cela ne l'autorisait pas à me traiter de la sorte. Je lui répondis donc un peu de haut, mais sans arrogance, car je ne tenais pas à le froisser.

– Il me semble, cher Mr. Gates, que vous me prenez pour un gamin malhonnête. Ne serais-je donc pas libre de mes mouvements ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par là. Du moment que vous avez adhéré à notre association, il ne faut pas oublier que vous êtes membre d'une équipe, et que, par conséquent, votre liberté s'en trouve réduite.

– Mais non pas au point d'être à vos ordres. Dans une équipe, tous les membres sont égaux.

– Pardon ! Il faut toujours un chef pour commander.

– Et ce chef, c'est vous, n'est-ce pas ?

– Parfaitement.

– Je ne suis pas d'accord avec vous. Car, s'il doit y avoir un chef pour commander cette équipe, ce ne peut être que Mr. Santer.

– En l'absence de Mr. Santer, c'est moi qui le remplace.

– Remplacez-le, si vous le voulez, auprès de vos deux camarades, mais, moi, je ne reconnais pas votre autorité. N'oubliez pas que Mr. Santer ne m'a pas encore engagé, et je ne me considérerai comme membre de votre association que lorsque je serai tombé d'accord avec Mr. Santer. Mais nous perdons notre temps en discussions inutiles. Puisque mes allées et venues vous intriguent, sachez que si je me suis éloigné, c'est pour me rendre compte si nous sommes en sécurité. Vous qui vous targuez d'être des Westmen avertis, vous devriez savoir qu'on ne campe jamais dans une forêt sans s'être assuré au préalable qu'on est bien seul. C'est cette précaution élémentaire que j'ai prise, et vous, au lieu de m'en remercier, vous me recevez avec des reproches.

– Dans ce cas, veuillez m'excuser. Ainsi, vous avez cherché des traces ?

– Très exactement.

– Et savez-vous au moins comment on s'y prend ?

– Un peu.

– Et nous qui croyions que vous vous étiez précipité pour chercher des pépites.

– Voilà une idée qui ne se serait jamais présentée à mon esprit. J'ignore même la direction qu'il faut prendre. Nous sommes obligés d'attendre Mr. Santer, car vous n'êtes pas plus avancés que moi. Mr. Santer seul peut savoir de quel côté il faut

chercher l'or, à supposer toutefois qu'il y ait de l'or par ici, ce qui, après tout, est assez problématique.

– Pourquoi problématique ? Vous avez admis vous-même qu'après ce qui s'est passé ici entre les Peaux-Rouges et Santer il était évident qu'un trésor était caché en ces lieux.

– Je l'ai admis, en effet, et je n'ai pas changé d'avis. Mais j'ai réfléchi et j'en suis arrivé à cette conclusion que, s'il y avait autrefois de l'or ici, il n'y en a sûrement plus aujourd'hui.

– Une drôle d'idée encore ! Pourquoi n'y en aurait-il plus puisqu'il y en avait.

– Tout simplement parce qu'on est venu le chercher.

– Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

– J'ai raisonné très simplement et je m'étonne que les Westmen expérimentés que vous êtes n'aient pas eu la même idée que moi.

– Vous parlez par énigmes. Expliquez-vous donc un peu. Qui serait venu chercher le trésor ?

– Winnetou, tout simplement. D'après tout ce que j'ai entendu dire de lui, c'était non seulement un guerrier très courageux, mais aussi un homme très rusé.

– Eh bien ?

– En homme rusé qu'il était, Winnetou n'a pas dû manquer de deviner que le meurtrier de son père connaissait l'existence de la cachette du chef des Apaches. Il savait pertinemment que Santer reviendrait sur les lieux dès qu'il pourrait, dans l'espoir de retrouver le trésor. Alors, il a pris la seule décision raisonnable, et que vous auriez prise vous-même à sa place, il a transporté le trésor ailleurs. Eh bien ! Mr. Gates, répondez-moi franchement : si vous aviez de l'or, continueriez-vous à le garder dans une cachette à peu près découverte ?

Gates fronça les sourcils. Son cerveau semblait travailler intensément.

– Nom d'une pipe ! s'écria-t-il. Vous pouvez avoir raison, mais, après tout, ce n'est qu'une hypothèse.

– Autrement dit, vous prenez Winnetou pour un imbécile. Vous êtes bien le premier, à ce que je sache.

– Alors, d'après-vous, il n'y a plus rien à faire ici.

– Hélas !

– Eh bien ! permettez-moi de formuler quelques objections à votre hypothèse. En voici une : la cachette était assez sûre pour que Winnetou se soit dit qu'elle ne risquait pas d'être découverte. Est-ce impossible ?

– Pas absolument.

– Vous voyez vous-même. Quant aux autres, arguments, je préfère vous les donner en présence de Mr. Santer. Je suis curieux d'ailleurs de connaître son opinion concernant votre hypothèse.

– Soit. Et quand arrivera-t-il, d'après vous ? – Dans la journée de demain ?

– Permettez-moi d'en douter. Il se trouve que je connais la région de Saltfork, où il s'est rendu après vous avoir quittés. En faisant très vite, il peut être là après-demain soir, mais en aucun cas plus tôt. Comment allons-nous passer le temps d'ici là ?

– Nous allons chasser. De toute façon, nous avons besoin de viande.

– Très bien. Mais je vous préviens que je ne suis pas très fort à la chasse. Tenez-vous absolument à ce que je vous accompagne ?

Mon idée était naturellement de profiter de leur absence pour déterrer le testament de Winnetou. Malheureusement Gates ne se prêta pas à cette combinaison.

– Je n'y tiens pas du tout, car vous seriez encore capable d'effaroucher le gibier. Je n'emmène que Clay, à nous deux, nous ferons sûrement du bon travail. Vous n'aurez qu'à rester ici avec Summer. Au fait, nous pouvons partir tout de suite.

Il prit en effet son fusil et s'en fut en compagnie de Clay. Est-ce pour me surveiller qu'il a tenu à me laisser Summer ? Continuait-il à me soupçonner de vouloir me livrer à des recherches à leur insu ? Je rejetai cependant bien vite cette hypothèse... La façon dont il me traitait montrait qu'il ne me prenait pas pour un garçon trop malin, or une telle entreprise supposait pas mal d'audace et d'astuce. La raison qu'il avait invoquée pour refuser mon concours à la chasse était assez caractéristique de l'opinion qu'il avait de moi. Et il avait saisi cette occasion pour afficher son dédain à l'égard des trappeurs. Cela me confirma encore dans mon impression que Gates n'était pas très au courant des choses du Wild-West, car tous ceux qui connaissent réellement la savane et les Montagnes Rocheuses savent que, pour faire le métier de trappeur, il faut d'abord être un bon chasseur, connaître à fond les différentes sortes de gibier et leurs mœurs, exceller dans l'art de lire les pistes, être capable de faire face aux dangers les plus divers, bref être ce qu'on appelle un Westman digne de ce nom.

Gates et Clay revinrent le soir, ne rapportant pour tout gibier qu'un jeune lièvre de quatre livres environ, ce qui était bien peu de chose pour quatre gaillards à l'appétit solide, qui n'avaient rien d'autre à manger.

Le lendemain matin, Gates, se promettant de faire mieux, repartit dans la forêt, en emmenant cette fois Summer. Le butin n'en fut guère plus riche : quelques pigeons sauvages vieux et coriaces. Le plat que Summer en confectionna était rien moins qu'appétissant.

– Décidément, nous n’avons pas de chance, dit Gates en guise d’excuse. La région n’est pas giboyeuse.

– Ces pigeons doivent être les frères de la colombe de l’arche de Noé, dis-je. Ils semblent avoir battu le record de longévité.

– Vous avez beau jeu de vous moquer de nous, fit Gates, vexé.

– Oh ! je ne me moque pas ! Quand on a l’estomac creux, on n’est pas d’humeur à plaisanter.

– Eh bien puisque vous êtes si exigeant, vous n’avez qu’à faire mieux pour ce soir.

– D’accord, je relève le défi. Je vous promets d’apporter de quoi faire un excellent rôti.

– À moins que vous ne reveniez bredouille, ironisa Gates.

– Ce n’est pas à craindre. En mettant les choses au pire, je tuerai toujours un lièvre ou quelques pigeons préhistoriques.

Sur ce, je saluai mes compagnons et je partis, mes deux fusils en bandoulière. Pendant que je m’éloignais, j’entendis Gates dire aux autres :

– Regardez-le avec sa bombarde sur le dos. Je crois que les gros arbres de la forêt risquent plus que le gibier.

Je n’en entendis pas davantage, et aujourd’hui je regrette amèrement de n’avoir pas ralenti le pas et prêté l’oreille à la suite de son discours. Si j’avais été bien inspiré, je serais même revenu en arrière pour assister en témoin invisible à la conversation de mes « associés ». Cela m’aurait permis d’apprendre un détail qui était pour moi de la plus haute importance. Je devais, par la suite, avoir la preuve que ces trois gaillards étaient si parfaitement persuadés de ma maladresse et de mon inexpérience qu’ils n’avaient pas un instant ajouté foi à ma promesse. Dési-

reux de me confondre, et aussi de s'assurer un repas pour le soir, ils tombèrent d'accord pour partir tous les trois à la chasse.

Effectivement, ils quittèrent bientôt notre campement et s'enfoncèrent dans la forêt. Si je l'avais su ! Cette fois la place était libre et j'aurais pu fouiller le sol à loisir, découvrir le testament de Winnetou et prendre connaissance de son contenu. Après quoi j'aurais eu encore le temps d'aller à la chasse et de tirer quelque gibier. Mais le sort en décida autrement.

Tandis que je m'engageais dans la forêt, je réfléchissais sur la direction à prendre. Mes compagnons étaient partis vers le sud, c'est-à-dire qu'ils avaient refait en sens inverse le chemin que nous avions suivi en arrivant. Ils avaient mis sûrement en fuite tout le gibier de ces parages, et c'était perdre son temps que d'aller sur leurs traces. Aussi pris-je résolument la direction du nord.

L'état de la végétation, dans cette partie de la forêt, révélait qu'aucun être humain n'y était passé depuis de longues années, et j'avais toutes les raisons d'espérer que ma chasse serait bonne. Cependant le soleil dardait ses rayons d'aplomb – il n'était encore que midi – et, à cette heure de la journée, le gibier au repos dans les fourrés n'est pas facile à dépister. Je devais donc m'estimer satisfait lorsque, en moins d'une heure, je réussis à abattre deux dindes sauvages bien grasses. Riche de ce butin, je pouvais rentrer sans honte au campement.

Arrivé devant le tombeau, je n'y trouvai personne. Où étaient donc Gates et ses amis ? Auraient-ils eu l'idée enfantine de guetter mon arrivée, cachés dans les arbres, pour m'accueillir par des ricanements et des plaisanteries au sujet de ma prétendue maladresse ?

Ou peut-être, ce qui me sembla probable, étaient-ils partis à la chasse tous les trois, ne voulant pas, par excès de prudence, compter sur mon rôti. Je les appelai par leurs noms, mais je n'obtins aucune réponse.

Ah ! si cela pouvait être vrai, s'ils avaient eu la bonne idée de me laisser seul ici pendant quelque temps ! Pour m'en assurer, je fis un tour dans un espace de quelques centaines de pas et examinai soigneusement les pistes. Ayant acquis la certitude que Gates et ses amis s'étaient réellement éloignés, je me mis aussitôt à l'œuvre.

Je tirai mon couteau et je découpai précautionneusement un grand carré dans la croûte du sol, sans endommager les herbes, dans l'intention de le remettre ensuite à l'endroit où j'aurais creusé, afin de ne laisser aucune trace de ma fouille. Par surcroît de précaution, j'étendis ma couverture, qui devait recueillir la moindre parcelle de la terre enlevée ; j'en aurais besoin ensuite pour combler le trou.

Je travaillai avec une vitesse fiévreuse, car mes trois compagnons pouvaient revenir d'un instant à l'autre. De temps en temps, je m'arrêtais, dressant les oreilles, guettant le moindre bruit suspect. Je prenais donc toutes les précautions qui s'imposaient en la circonstance, cependant mon anxiété était telle que l'acuité de mes sens devait s'en ressentir.

Le trou, dans le sol, devenait de plus en plus profond ; il atteignit près d'un mètre quand mon couteau heurta une pierre. Je la sortis, et j'en découvris une autre, placée exactement au-dessous de la première. L'ayant écartée, je vis un petit espace vide ménagé dans la terre au moyen de pierres. Au fond de cette cachette se trouvait une peau plusieurs fois repliée. C'était le testament de mon frère rouge, Winnetou.

Je le saisis, je l'enfouis précipitamment dans ma poche et je me mis en devoir de faire disparaître les traces de mon travail.

Tout cela me demanda moins de temps que je n'avais osé l'espérer. Je secouai le contenu de la couverture dans le trou, j'aplatis le sol de mes mains et je recouvris le tout du carré d'herbes mis de côté. Quand tout fut fini, je constatai avec satis-

faction qu'il aurait fallu une perspicacité extraordinaire pour deviner que le sol venait d'être fouillé à cet endroit.

Je poussai un soupir de soulagement. J'avais réussi à mener à bien ma tâche, ou du moins je le croyais.

À nouveau, je prêtai l'oreille. Comme tout était silencieux alentour, j'avais assez de temps pour ouvrir le testament. La peau était pliée en forme d'enveloppe et en contenait une seconde dont les extrémités étaient cousues au moyen d'un tendon de cerf. Je fis sauter le lien, et le testament de Winnetou, qui consistait en plusieurs feuilles de papier couvertes d'une écriture serrée, apparut à mes yeux.

Que faire ? Me mettre à lire tout de suite ou remettre la lecture à un moment plus propice ? Je décidai de ne pas attendre. Quand bien même mes trois compagnons surviendraient, je n'étais pas obligé de leur dire ce que représentaient ces feuillets. Je leur aurais fait croire qu'il s'agissait d'une lettre que je portais depuis longtemps dans ma poche. Ils n'avaient pas à se mêler de mes affaires personnelles et j'étais sûr de pouvoir, au besoin, tracer une limite à leur curiosité.

Le testament était écrit de la propre main de Winnetou, à qui son maître blanc, Klekih-Petra, avait enseigné l'écriture des blancs. Pendant notre longue amitié, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir l'écriture de Winnetou : elle n'était certes pas très belle, mais elle révélait une forte personnalité, eu même temps qu'un effort naïf de former les caractères selon les règles apprises. Chaque lettre formait comme un dessin en soi, exécuté avec une grande application. Ce testament avait dû demander au jeune Indien de longues heures d'un travail laborieux.

Je n'ai pas honte d'avouer que, devant cette écriture familière, mes yeux s'emplirent de larmes. Je dominai cependant mon émotion et me mis à lire.

« Charlie, mon frère.

« Tu es en vie et Winnetou, qui t'aimait tant, n'est plus. Pourtant son âme reste auprès de toi, tu la tiens même dans tes mains, puisque son essence est exprimée dans ces feuilles.

» Tu vas apprendre à l'instant les dernières volontés de ton frère rouge et ses recommandations qui resteront gravées dans ta mémoire. Ce testament n'est d'ailleurs pas le seul qu'il laisse sur terre, puisqu'il en a confié un autre aux oreilles de ses guerriers rouges. Toutefois, celui-ci est entièrement écrit pour toi.

» Tu verras de l'or, beaucoup d'or et je te prie de n'en user que de la façon que je vais t'indiquer. Cet or se trouvait autrefois ici, à *Nugget-Tsill*, cependant, depuis que Santer, l'assassin des miens, en a appris l'existence, je l'ai transféré ailleurs. Il se trouve maintenant à *Deklil-To*[27], où nous avons été un jour ensemble. Voici quelques indications qui te permettront de le retrouver. Tu devras remonter à cheval *l'Indeltche-Tchil*[28] jusqu'à la chute d'eau de *Tche-Choch*[29]. Là, tu devras descendre de cheval et grimper… »

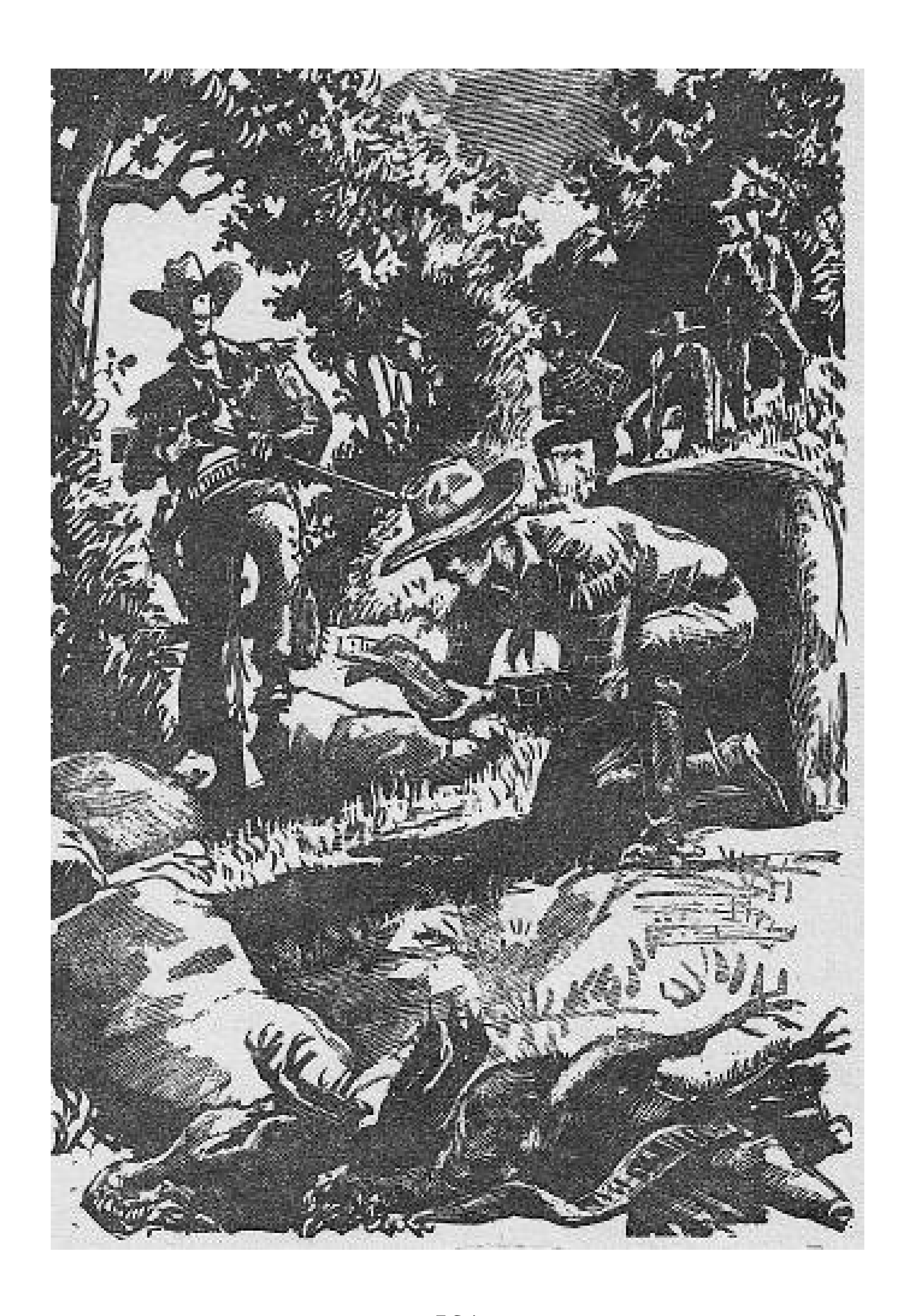
– *Good-day*, mister Shatterhand ! Je vous dérange dans votre lecture ?

---

[27] Les Eaux Sombres.

[28] Forêt des Pins.

[29] Rocher de l'Ours.



Je levai les yeux et je compris que, dans ma hâte d'apprendre les dernières volontés de Winnetou, j'avais commis la plus grande imprudence de ma vie. J'avais posé les deux dindes à une dizaine de mètres derrière moi et j'en avais fait de même pour mes armes. Adossé contre la pierre tombale d'Intchou-Tchouna, je présentais le dos à quiconque arrivait de la vallée. Dans cette position, je n'avais pas vu l'homme se glisser près de mes fusils. Je ne pouvais donc plus espérer me saisir de ceux-ci, alors que le nouveau venu braquait sur moi sa propre arme.

Je reculai instinctivement. L'homme qui se tenait devant moi n'était autre que Santer !

Mon impardonnable imprudence m'avait mis à la merci de l'un des pirates les plus redoutables de la savane.

## CHAPITRE III

## PRISONNIER DES KIOWAS

En l'espace d'une seconde, je mesurai toute la gravité de ma situation. Instinctivement, je portai ma main droite à ma ceinture pour saisir mon revolver, mais je me rappelai aussitôt que je l'avais retirée avant de me mettre à creuser le sol, car elle m'aurait gêné dans ce travail. Par surcroît de précaution, – et l'ironie du sort voulut que cette précaution devînt une imprudence, – j'avais même désarmé mon revolver. Celui-ci se trouvait maintenant à une dizaine de mètres de moi, auprès de mon couteau.

Mon geste n'avait pas échappé à Santer, qui me cria d'un ton menaçant :

– Pas un geste, ou je tire ! Et je ne plaisante pas.

Son regard rempli de haine ne me laissa aucun doute sur la sincérité de sa menace. Cependant j'avais déjà eu le temps de recouvrer mon sang-froid. Puisqu'il n'avait pas tiré sur moi tout de suite, il avait sans doute à mon sujet d'autres intentions que celle de me mettre à mort séance tenante. Tout espoir n'était donc pas perdu. Pour le moment, la condition essentielle de mon salut était le calme et la rapidité de ma décision.

– Enfin, je te tiens, poursuivit-il. Inutile de chercher à t'échapper. Tu aurais beau courir vite, les balles de mon fusil seraient bien plus rapides que tes jambes. Je te répète, pas un geste, sans quoi je tire. Quand on a affaire à toi, il faut se tenir sur ses gardes.

Je haussai les épaules avec mépris.

Santer jouissait trop de son triomphe pour ne pas être tenté de prolonger cette conversation. L'occasion était trop belle. Narguer impunément un Old Shatterhand réduit à l'impuissance, c'était là un plaisir qu'il goûtait intensément.

– Je t'ai fait une petite surprise. Tu ne m'attendais pas si tôt, hein ?

– Ma foi, non, répondis-je, imperturbable.

– D'après tes savants calculs, je ne pouvais être là que demain soir. Mais il est dangereux de se croire toujours plus malin que les autres.

Ces paroles me révélèrent que Santer avait rencontré mes compagnons, qui l'avaient mis au courant de nos rapports. Gates et ses amis ne devaient donc pas être bien loin. Cette circonstance m'était favorable, car, s'ils ne pêchaient pas par excès de scrupules quand il s'agissait de la vie d'un Peau-Rouge, ces chasseurs d'or n'étaient certainement pas des assassins et Santer hésiterait sans doute à me supprimer en leur présence. Cela risquait en effet de les éclairer sur la véritable nature de leur associé.

Je jetai un regard circulaire, mais je ne vis personne. Cependant Santer continuait son discours, comme si, en dehors de moi, il avait tout un auditoire pour l'admirer.

– Effectivement, je devais aller à Saltfork pour apprendre à mon ami Tangua que ce chien de Winnetou est mort. Seulement, voilà, tu n'as pas pensé que je pourrais rencontrer chemin faisant des guerriers kiowas en reconnaissance. Cela m'a épargné la course jusqu'à leur village, puisque ces guerriers se sont chargés de transmettre le message à leur chef. J'ai eu la chance de rencontrer au pied de la montagne mon ami Gates, qui m'a parlé d'un certain Mr. Jones rencontré en route. La description de ses deux fusils, un grand et un petit, m'a mis tout de suite la puce à l'oreille. Je lui ai demandé d'autres détails, et j'ai vite

compris que ce soi-disant Mr. Jones ne pouvait être que toi. Je suis monté aussitôt pour te cueillir à ton retour, mais tu étais déjà là. Tant mieux, car je n'aime pas attendre. Mais, puisque j'ai eu la délicate attention de répondre par avance à toutes les questions que tu avais envie de me poser, tu vas à ton tour satisfaire ma curiosité. Qu'as-tu cherché dans le tombeau de l'Apache ?

– Je n'ai rien cherché du tout.

– Allons, inutile de nier, je t'ai vu fouiller le sol. Tu en as retiré un papier que tu gardes encore dans la main. Qu'est-ce que c'est ?

– Une note de mon tailleur.

– Ah ! c'est ainsi ? Tu essaies de plaisanter ? Encore une fois, je t'ordonne de me dire ce que c'est.

– Je viens de te le dire. Et, si tu ne me crois pas, approche-toi un peu pour voir toi-même.

– Pas si bête. Je ne m'approcherai de toi que lorsque tu seras ligoté. Alors, tu es bien décidé à ne pas me dire ce que tu cherches à Nugget-Tsill ?

– La même chose que toi. Je cherche le trésor.

– Je l'avais tout de suite deviné.

– Oui, mais, en fait de trésor, je ne trouve que des notes de tailleur.

– Nous allons voir ça tout de suite. En tout cas, ta belle assurance ne te servira à rien, tu es perdu.

– Peut-être. L'un de nous deux l'est certainement.

– Tu ne manques pas d'aplomb, canaille. Mais je sais que les chiens de ton espèce aboient jusqu'à ce qu'on les fasse taire une fois pour toutes. Oui, tu ne m'apprends rien en me disant

que tu es venu chercher le trésor, mais il se trouve que tu as tiré les marrons du feu pour moi.

– Attention ! ils sont encore tout chauds, tu pourrais te brûler les doigts.

– Quelle touchante sollicitude ! Ne crains rien, je prendrai toutes les précautions nécessaires. Et, d'ailleurs, le petit papier qui semblait t'intéresser si vivement tout à l'heure m'épargnera bien du mal. Allons, sois raisonnable ! Veux-tu me le donner ?

– Tu n'as qu'à venir le chercher. À moins que tu ne préfères que je te l'apporte ?

– Ne bouge pas ! Allons, les gars ! Sortez ! Et prenez-lui ce papier.

Je vis alors Gates, Clay et Sommer surgir de derrière les arbres où ils étaient dissimulés et se diriger vers moi d'un pas plutôt hésitant.

– Allez, dépêchez-vous ! Commencez par le ligoter.

Gates sortit alors de sa poche une courroie et me dit d'un ton d'excuse :

– Vous nous avez trompés, Mr. Shatterhand. Pourquoi vous êtes-vous présenté à nous sous un faux nom ? Maintenant, vous voilà dans de beaux draps grâce à vos mensonges. Je suis obligé de vous ligoter. N'essayez pas de résister : vous avez entendu Mr. Santer.

– Allons, allons, n'usez pas votre salive inutilement, cria Santer qui s'impatientait. Et toi, laisse tomber le papier et tends les bras.

J'allais m'exécuter puisque aussi bien je ne voyais rien de mieux à faire pour le moment. Mais tout à coup une idée traversa mon esprit comme dans un éclair. Il y avait peut-être un

moyen de renverser la situation à mon profit. C’était risqué sans doute, mais la chose en valait la peine.

– Qu’attendez-vous ? Que je tire peut-être ? Allons, lâche le papier !

Je laissai tomber à terre le testament de Winnetou.

– Et, maintenant, tends tes bras.

Avec une apparente docilité, je tendis les bras en avant, tout en faisant un pas à gauche, de façon que Gates se trouvât du coup placé entre Santer et moi.

– Allons, Gates, écartez-vous, cria Santer. Vous ne voyez pas que vous me gênez ? Si je dois tirer, c’est vous qui...

Il ne put achever sa phrase, car je l’en empêchai d’une façon assez brusque. Saisir Gates par la taille, m’élancer avec mon fardeau en guise de bouclier sur Santer, puis jeter ma charge sur le bandit ne fut en effet pour moi que l’affaire d’une seconde. Pris au dépourvu, Santer essaya d’esquiver le projectile humain, cependant il perdit l’équilibre. L’instant d’après, je lui assenais un coup vigoureux sur la tête. Cependant qu’il tombait évanoui, je me précipitais sur les trois chasseurs abasourdis par la rapidité et l’imprévu de la scène.

– Ne m’obligez pas à vous faire partager le sort de votre patron, à qui j’ai dû rappeler qu’on m’appelle la Main-qui-frappe. Si vous ne déposez pas immédiatement vos armes, je tire. Je ne plaisante pas, moi non plus, vous entendez ?

Je venais effectivement de m’emparer du revolver de Santer, que je tenais braqué sur le groupe des chasseurs d’or. Sans esquisser un geste de résistance, ils exécutèrent mon ordre.

– Et maintenant, veuillez prendre place au pied de cette tombe. Allons, j’attends !

D’une démarche hésitante, les trois gaillards gagnèrent la place indiquée.

– Là ! Maintenant, ne bougez plus ! Je ne vous ferai pas de mal, car je sais que, si vous vous êtes attaqués à moi, c’est parce que vous avez été abusés par Santer. Toutefois, si vous faites la moindre tentative pour fuir, je n’aurai plus aucun égard pour vous.

Gates, qu’un contact un peu brusque avec Santer et le sol avait mis un peu mal en point, frottait ses membres endoloris.

– C’est épouvantable, gémit-il. Je me suis senti transformé en ballon. Je crois que j’ai quelque chose de cassé.

– Je ne le crois pas. Et de toute façon vous n’avez qu’à vous en prendre à vous-même. Que cela vous serve de leçon. Mais, à propos, où avez-vous trouvé ces courroies ?

– C’est Mr. Santer qui nous les a données.

– En avez-vous d’autres encore ?

– Quelques-unes.

– Remettez-les-moi toutes.

Gates sortit une demi-douzaine de courroies de sa poche et me les tendit. Je les employai à attacher solidement les jambes de Santer, et aussi ses poings derrière son dos.

– Cette fois-ci, il n’y a pas de danger qu’il essaie de s’échapper. Cela vous dirait-il quelque chose, Messieurs, que j’en fasse autant pour vous ?

– Non, merci, protesta Gates. J’ai eu mon compte. Nous préférons rester là tranquillement tant qu’il vous plaira.

– Eh bien ! je vous l’accorde, mais à condition de ne pas bouger. Vous avez eu la preuve que je n’aime pas plaisanter.

– Hélas ! Et dire que nous vous avons pris pour un simple trappeur !

– Je ne considère pas cela comme un affront. Mais, au fait, vous qui n'êtes pas trappeurs, mais chasseurs, avez-vous rapporté du gibier ?

– Ma foi non, pas la moindre grive.

– Alors, ce sera à mon tour de vous offrir du produit de ma chasse. Regardez ces deux dindes ! Si vous me promettez d'être bien sages, je vous invite à dîner. Cela me fournira l'occasion de vous conter quelques exploits de ce brave Mr. Santer, que vous vous obstinez à considérer comme un gentleman. Et, lorsque vous aurez tout entendu, vous reconnaîtrez sans peine que votre honorable associé est une parfaite canaille. Mr. Santer pourra d'ailleurs assister à cette petite séance, puisque le voilà qui reprend ses esprits.

Effectivement Santer remua, puis ouvrit les yeux ; et son regard tomba sur moi. J'étais justement en train d'ajuster ma ceinture où était attaché mon revolver. Ses yeux se posèrent tour à tour sur ses trois associés assis, désarmés, sur la tombe.

– Que se passe-t-il ? gémit-il. Je ne peux pas remuer… Je suis ligoté.

– Eh ! oui, vous êtes ligoté. C'est que la situation a un peu changé depuis quelques minutes. Soyez beau joueur et reconnaissez que le coup a été régulier.

– Chien maudit ! grogna-t-il, furieux.

– Calmez-vous. Cela ne vous sert à rien de vous mettre dans cet état.

– Que le diable t'emporte !

– Changez de ton, je ne goûte pas beaucoup ces familiarités.

Santer se tourna vers ses camarades et leur cria :

– J’espère que vous n’avez pas bavardé ?

– Non, répondit Gates.

– Qui est-ce qui les empêcherait de bavarder, si le cœur leur en dit ? fis-je. Au fait, de quoi s’agit-il ?

– De rien.

– Et moi je vous dis que vous allez parler. Ne m’obligez pas à vous tirer les vers du nez.

– Tu perds ton temps, bougonna Santer.

– Je répète que, si tu ne te décides pas à parler tout de suite, tu t’en repentiras. Allons, je t’écoute.

– Après tout, je ne vois pas pourquoi je ferais des mystères, dit Santer pour ne pas avoir l’air de s’être laissé intimider. Il s’agit de cet or, voilà tout.

– Et que sais-tu au sujet de cet or ?

– J’ai deviné où est la cachette. Et j’ai eu la bêtise de le leur dire.

– Est-ce bien vrai ? demandai-je à Gates.

– Tout à fait vrai.

– Et il ne vous a rien dit d’autre ?

– Non, c’est tout.

– Je vous conseille de me dire toute la vérité. Si vous me cachez des choses, cela pourrait vous coûter cher.

Gates hésita une seconde, puis, avec un accent de sincérité, déclara :

– Je vous affirme qu'il ne nous a parlé que de la cachette de l'or.

– Que voulez-vous, je ne vous crois pas. Je vous préviens une dernière fois que votre réticence pourrait vous causer bien des ennuis. Santer ne vous a-t-il pas dit qu'il a rencontré des Kiowas en chemin ?

– Si, il nous l'a dit.

– Et que, par conséquent, il n'a pas été forcé d'aller à Saltfork ?

– Nous le savons.

– Combien étaient-ils, les Kiowas ?

– Une soixantaine.

– Qui était leur chef ?

– Pida, le fils du grand chef Tangua.

Je connaissais bien ce jeune guerrier, que j'avais même fait prisonnier, lors d'une expédition dans le camp des Kiowas, quelques années auparavant[30].

– Bien, fis-je, et où sont maintenant ces guerriers ?

– Ils sont retournés à leur campement.

– Est-ce bien vrai ?

– Aussi vrai que je suis ici.

---

[30] Voir dans la même collection : *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

– Je veux bien vous croire, Mr. Gates. Mais, si vous me trompez et que vous ayez à en subir les conséquences, vous ne pourrez pas me reprocher de ne vous avoir pas prévenus. Quant à la cachette du trésor, Santer n'en sait pas plus long que vous. Vous êtes bien naïfs de croire à tous les mensonges qu'il vous débite. Je suis navré de devoir vous dire que vous vous êtes dérangés inutilement en venant ici. Vous auriez beau fouiller toute la région, vous n'y trouveriez pas plus d'or que de poils dans le creux de ma main, et cela pour cette bonne raison que le trésor a été enlevé d'ici.

Ce disant, je ramassai le testament de Winnetou, le remis dans son enveloppe de cuir et le glissai dans ma poche.

– Pourtant, dit Gates, Mr. Santer doit être mieux renseigné que vous.

– Je vous répète qu'il ne sait absolument rien.

– Est-ce à dire que vous êtes mieux renseigné que lui ? Vous savez donc où est cet or ?

– Peut-être.

– Eh bien ! où ?

– Je regrette de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, mais il m'est absolument interdit d'en parler.

– Dans ce cas, vous reconnaissez que vous êtes contre nous et non pas pour nous.

– Ce n'est pas être contre vous que de contester votre droit à cet or. Il ne vous appartient pas.

– C'est Mr. Santer qui en décidera.

– Désormais Mr. Santer ne décidera de rien du tout. Il devra répondre de ses actes. J'ai en effet l'intention de le transpor-

ter dans le fort le plus proche pour le remettre aux mains de la justice.

– Vraiment ? Je serais bien curieux de voir comment vous comptez vous y prendre.

– Vous ne tarderez pas à le voir.

– J'espère bien que non. On vous en empêchera.

– Qui donc ?

– Des amis qui ne sont plus bien loin. Ils arrivent. Tenez, les voilà !

Ces dernières paroles furent un véritable cri de triomphe. Au même moment, d'épouvantables clameurs retentirent de tous côtés, et de derrière les arbres surgirent des Peaux-Rouges, le visage barbouillé de couleurs de guerre. C'étaient des Kiowas qui avaient réussi à nous cerner et qui se précipitaient maintenant sur moi, en brandissant leurs tomahawks.

Gates m'avait menti : Santer avait amené avec lui des Kiowas à Nugget-Tsill. Ainsi que je devais l'apprendre par la suite, dès qu'ils avaient connu la nouvelle de la mort de Winnetou, ils avaient décidé de fêter cet heureux événement sur la tombe même du père de leur ennemi le plus redoutable. C'était conforme aux coutumes de cette tribu indienne.

Pour fâcheuse et inattendue qu'elle fût, cette agression ne me fit pas perdre mon sang-froid. Au premier moment, bien décidé à me défendre, je tirai mon revolver, mais, lorsque je me vis entouré d'une soixantaine de guerriers, je remis mon arme à ma ceinture. Il ne fallait pas songer à résister, pas plus qu'à fuir. Je me contentai de repousser ceux qui s'étaient le plus rapprochés de moi et je criai d'une voix sonore.

– Old Shatterhand ne résistera pas aux guerriers kiowas. Leur jeune chef Pida est-il ici ? C'est à lui, à lui seul, que je me rends de plein gré.

Les rouges s'écartèrent un instant et se tournèrent vers Pida, qui n'avait pas pris part à l'attaque et se tenait adossé à un arbre.

– De plein gré ? ironisa Santer. Comme s'il avait le choix ! Cet aventurier qui s'intitule pompeusement Old Shatterhand doit se rendre ou il sera abattu comme un chien. Allez-y, les braves !

Mais il se gardait bien de s'approcher de moi, bien qu'il fût déjà délivré de ses liens par ses acolytes.

Les Kiowas obéirent à son ordre et se ruèrent sur moi. Cependant, voulant me capturer, ils m'attaquèrent sans armes. Je me défendis de mon mieux, envoyai à terre un ou deux gaillards avec quelques directs bien placés, mais je ne me faisais pas d'illusions sur l'utilité de cette résistance. Au moment où j'allais être réduit à l'impuissance, Pida s'écria :

– Arrêtez ! Laissez-le ! N'avez-vous donc pas entendu qu'il est prêt à se rendre ?

Les guerriers rouges s'écartèrent de nouveau, ce qui ne fut pas du goût de Santer.

– Pourquoi le ménagez-vous ? Frappez-le, allez-y, je l'ordonne.

Mais les Kiowas ne bougèrent pas. Leur jeune chef se dirigea alors vers Santer, et d'une voix rien moins que respectueuse :

– Ce n'est pas à toi de donner des ordres à mes hommes. Aurais-tu oublié que les guerriers kiowas ont un chef ici ? Est-ce toi qui les commandes ?

– Non, c'est toi. Mais je suis un ami des Kiowas, un allié, et j'ai mon mot à dire.

– Un ami des Kiowas ? Où as-tu pris le droit à ce titre ?

– Je le tiens de ton père.

– Tu mens, Tangua, le chef des Kiowas ne t’a jamais appelé son ami. Tu es un Visage-Pâle que nous tolérons parmi nous, mais c’est tout.

J’étais bien tenté de mettre à profit la confusion produite par cette discussion dans les rangs des Kiowas pour m’échapper. J’avais certaines chances de réussir, car les regards des Peaux-Rouges étaient tournés vers Santer et Pida. Cependant, si j’avais voulu fuir, j’aurais dû abandonner mes armes, que je n’avais pas sur moi. Or il aurait été imprudent de me fier à mon seul revolver.

Pida se dirigea alors vers moi.

– Old Shatterhand est mon prisonnier, dit-il. Veut-il me remettre tout ce qu’il a sur lui ?

– Oui, répondis-je.

– Et il se laissera ligoter aussi sans résistance ?

– Oui.

– Eh bien ! qu’il me donne ses armes.

J’étais satisfait de constater que le jeune chef me traitait avec un certain respect. Sans mot dire, je lui remis mon revolver et mon couteau. Au même moment Santer s’empara de ma carabine Henry et de mon tueur d’ours. Pida s’en aperçut et lui demanda :

– Pourquoi prends-tu ces deux fusils ? Tu ferais bien de les remettre à leur place.

– Pourquoi ? Ils sont à moi.

– Pas du tout, répliqua Pida, ils appartiennent à mon prisonnier, donc ils sont à moi. Selon les lois de la savane, tout ce qu’un prisonnier possède devient la propriété de celui qui le

capture ! Tu ne vas tout de même pas prétendre que c'est toi qui as capturé Old Shatterhand ?

– Si vous avez pu mettre la main sur Old Shatterhand, c'est uniquement grâce à moi. Il serait donc juste que vous me laissiez ses armes. Mais je serai généreux. En même temps que le prisonnier, je vous abandonne son tueur d'ours. Je me contenterai de la carabine.

– Tu n'as aucun droit au prisonnier et, quant à la carabine, tu la laisseras où elle est.

– Non, je suis bien décidé à la garder.

– Prenez-la-lui ! cria Pida à ses guerriers.

– Ne me touchez pas, hurla Santer. Je vais me défendre. Gare à celui qui...

– Reprenez-la-lui, répéta Pida sans se laisser émouvoir.

Quelques guerriers rouges se dirigèrent vers Santer, qui, ayant compris que les Kiowas ne plaisantaient pas, lâcha brusquement la carabine.

– Tenez, prenez-la ! Je n'insiste pas pour le moment. Mais je vous répète que je ne renonce pas à mes droits. J'en appellerai à Tangua.

– Libre à toi, répondit Pida avec un mépris manifeste.

Ses guerriers lui apportèrent mes fusils, tandis que d'autres me demandèrent d'étendre les mains pour les ligoter. À ce moment, Santer s'approcha de moi.

– Réflexion faite, je n'y tiens même pas, dit-il à Pida. Garde tous les deux si cela te fait plaisir. Je me contenterai, pour le prix de tous les services que je viens de vous rendre, de ce que je trouverai dans les poches de cet homme et en particulier dans celle-ci.

Et il tendit la main vers la poche dans laquelle j'avais glissé le testament de Winnetou.

– Arrière ! lui criai-je.

Il eut un recul instinctif, mais reprit bien vite son assurance et, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ironique :

– Sapristi, tu ne manques pas d'audace ! Tu es prisonnier, tu n'es pas assez bête pour ne pas comprendre que tu es fichu et tu essaies encore de crâner. Mais tu perds ton temps. Je veux savoir quel est ce papier que tu as déterré.

– Essaye donc de me le prendre !

– Rassure-toi, je n'y manquerai pas. Évidemment je me passerai de ton autorisation.

Ce disant, il fit un nouveau pas vers moi, écarta mon garde d'un geste autoritaire et me saisit par la veste. Mal lui en prit, car, comme je n'étais pas encore entièrement attaché, d'un geste brusque je me débarrassai du lien qu'on m'avait passé autour du poignet droit, je reculai d'un pas et j'assenai à Santer un coup vigoureux sur la tête. Le bandit s'écroula sans connaissance et resta à terre inerte comme une loque.

– *Uff, uff, uff !* s'écrièrent les Kiowas autour de moi. C'était bien envoyé.

– Et, maintenant, finissez de me ligoter, fis-je en me tournant vers le guerrier qui avait commencé à m'attacher.

– Old Shatterhand mérite bien son nom, dit Pida, ses mains savent frapper. Mais, au fait, qu'est-ce que c'est que ce papier que Santer te réclame ?

– Une lettre, répondis-je, car je ne tenais naturellement pas à lui révéler la vérité.

– Mais pourquoi s'intéresse-t-il tant à ce message ? Le concerne-t-il par hasard ?

– *Psahw !* Il ne sait même pas de quoi il y est question. Mais suis-je ton prisonnier ou celui de Santer ?

– Pourquoi cette question ? J'ai déjà dit que tu es à moi.

– Alors pourquoi tolères-tu qu'on m'attaque et qu'on cherche à me dépouiller ?

– Pida n'avait besoin que de tes armes, tes autres affaires ne l'intéressent pas.

– Mais est-ce là une raison de permettre à cet homme de me les voler ? Old Shatterhand est-il donc un gamin que tout le monde peut fouiller impunément ? Je me suis rendu en tout honneur à toi, chef de ces guerriers. As-tu oublié que je suis, moi aussi, un guerrier et que jamais un Santer n'oserait me molester si j'étais en liberté ?

Les Indiens respectent le courage et la fierté même chez leurs ennemis. Les Kiowas savaient très bien qui j'étais, et en particulier Pida, qui avait été mon prisonnier, n'ignorait pas que si les rôles avaient été renversés, je n'aurais pas toléré qu'un tiers s'attaquât à lui.

Je vis que j'avais raison de faire appel à sa loyauté, car il s'approcha de moi et, d'un ton qui n'avait rien d'hostile, me dit :

– Old Shatterhand est le plus vaillant des chasseurs blancs. Par contre, celui qu'il a terrassé est un homme à deux langues et à deux visages. Je ne permettrai pas qu'il fouille dans tes poches.

– Je te remercie. Tu es digne d'être un chef et ton nom deviendra glorieux dans toute la savane. Un guerrier courageux tue ses ennemis, mais ne les humilie pas inutilement.

Mes paroles le touchèrent profondément, et c'est presque d'un ton de regret qu'il me dit :

– Oui, oui, un vaillant guerrier tue ses ennemis. Aussi Old Shatterhand devra-t-il mourir, et même subir des tortures.

– Torturez-moi et tuez-moi si vous voulez, vous n'entendrez pas de moi la moindre plainte. Mais éloignez de moi cet homme là.

Entre temps, on avait fini de me ligoter les poignets, et les Kiowas m'ordonnèrent de m'étendre sur le sol, afin qu'ils pussent passer des courroies autour de mes jambes.

À ce moment, Santer se releva péniblement, se frotta la tête et, ayant repris ses esprits, vint à nouveau vers moi.

– Tu as osé me frapper, scélérat ! Tu me paieras ça.

Il se pencha sur moi, prêt à me saisir par le cou.

– Ne le touche pas ! lui cria Pida. Je te le défends, c'est mon prisonnier.

– Ce chien a eu l'audace de me frapper et il faut que je me venge. Je ne permettrai pas que…

Il ne put continuer ses vociférations, car, mettant à profit l'instant de répit que m'avait valu l'intervention de Pida, je ramenai mes jambes vers moi et, les rejetant énergiquement, lui donnai un double coup de pied qui le fit chanceler, puis s'écrouler. Se tordant de douleur, il hurlait comme un damné. Il essaya cependant de se redresser pour se jeter de nouveau sur moi. Mais ses forces le trahirent et, à peine relevé, il tituba à nouveau. Cependant, il ne voulut pas renoncer à sa vengeance ; il tira de sa ceinture son revolver et, d'une main tremblante, fit feu sur moi. Il me manqua évidemment et cela ne fit qu'augmenter sa rage.

– Ta dernière heure a sonné, chien galeux ! vociféra-t-il.



Il voulut tirer à nouveau, mais il en fut empêché par un guerrier qui le saisit par le bras. Un corps à corps s'engagea, pendant lequel le coup partit en l'air.

– Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? hurla Santer. Je suis libre de faire ce qui me plaît, et il me plaît d'abattre ce chien qui m'a frappé.

– Non, tu n'es pas libre de faire ce qui te plaît, dit Pida qui s'était approché de lui et avait mis la main sur son bras. Je te le dis pour la dernière fois : Je suis le seul maître ici et, si tu oses lever de nouveau la main sur Old Shatterhand, ce sera ton dernier geste. J'ai parlé, *howgh !*

– Mais que voulez-vous faire de ce chien ? demanda Santer.

– Nous en déciderons en conseil.

– En conseil ? Quel besoin avez-vous de tenir conseil ? Vous n'avez qu'à le tuer une bonne fois, et tout le monde en sera débarrassé.

– Je n'ai pas besoin de ton avis. Old Shatterhand mourra, et cela doit te suffire.

– Il mourra, c'est entendu, mais quand ? Vous êtes venus ici pour fêter la mort de Winnetou, votre ennemi le plus acharné. Ne serait-ce pas la meilleure façon de célébrer cet événement que de torturer ici, jusqu'à la mort, celui qui fut son meilleur ami.

– Je ne sais si nous pouvons faire cela.

– Pourquoi ?

– Parce que nous devons ramener notre captif à notre camp et le remettre à mon père Tangua. Old Shatterhand lui a autrefois broyé les jambes dans un combat, c'est donc à lui de décider de quelle mort il devra périr.

– Vous voulez le ramener dans votre campement ! Quelle sottise !

– Tais-toi ! Pida, le jeune chef des Kiowas, te défend de lui parler sur ce ton.

– Je répète pourtant que vous êtes en train de faire une sottise. Savez-vous combien de fois Old Shatterhand a été prisonnier ? Or chaque-fois il a pu s'évader grâce à sa ruse. Si vous ne le mettez pas à mort tout de suite, il s'échappera encore cette fois.

– Il ne nous échappera pas. Nous le traiterons avec tous les égards qui lui sont dus, mais il sera si bien surveillé qu'il ne pourra même pas tenter de fuir.

– C'est le comble ça, traitez-le avec tous les égards, railla Santer. Vous allez lui rendre des honneurs. Pourquoi ne mettriez-vous pas une couronne de lauriers sur sa tête, pendant que vous y êtes ?

– Pida ne sait pas ce que c'est qu'une couronne de lauriers, mais il sait par contre qu'Old Shatterhand mérite un traitement autre que celui qui te serait réservé, à toi, par exemple, si tu étais notre prisonnier.

Décidément le jeune chef des Kiowas ne manquait aucune occasion pour manifester son mépris à Santer. Pourtant celui-ci ne s'en formalisa pas et continua à discuter :

– Bon, bon, maintenant je sais au moins à quoi m'en tenir. Je maintiens que j'ai des droits sur cet homme. J'étais prêt à y renoncer pour vous faire plaisir, mais, puisque vous le prenez ainsi, j'ai changé d'avis. Dans cette affaire, j'ai un mot à dire au même titre que vous. Et, si, vous, vous avez décidé de le traiter avec tous les égards, moi, de mon côté, j'ai décidé de veiller à ce qu'il n'oublie pas qu'il est prisonnier. Sans moi, il vous échapperait sûrement, mais heureusement je suis là pour avoir l'œil sur

lui. Et, puisque vous rentrez dans votre camp, je vous accompagne.

– Tu feras que tu voudras, dit Pida, je ne peux pas t'interdire de nous suivre. Mais, je te répète, gare à toi si tu touches à Old Shatterhand. Tu aurais à faire à moi. Et, maintenant, nous allons tenir conseil.

Ayant désigné quelques guerriers parmi les plus âgés, Pida les entraîna à l'écart, et les conciliabules commencèrent. Les autres guerriers restèrent auprès de moi. Ils s'entretenaient aussi, mais à voix si basse que je ne pus distinguer la moindre parole. Je devinai toutefois qu'ils marquaient leur satisfaction d'avoir capturé Old Shatterhand. Toutes les tribus voisines leur envieraient l'honneur de mettre à mort, au milieu de tortures cruelles, le chasseur blanc qui passait pour être insaisissable.

J'observais attentivement leurs visages, et je dois dire qu'aucun d'entre eux ne reflétait la haine à mon égard. Certes, quelques années plus tôt, alors que je venais de blesser grièvement leur chef, en l'estropiant pour la vie, leur fureur ne connaissait pas de borne et ils m'auraient sûrement déchiqueté sur-le-champ, sans autre forme de procès. Mais leur ressentiment s'était estompé depuis et ma réputation s'était entre temps établie dans la savane. Aucun Kiowa n'ignorait que je n'étais pas un ennemi juré des Peaux-Rouges, à l'instar de certains Westmen, et que la vie d'un Indien ne valait pas moins à mes yeux que celle d'un blanc.

Seul Tangua, le grand chef des Kiowas, continuait sans doute à me vouer une haine inextinguible, car son infirmité devait lui rappeler à chaque instant celui qui en était la cause.

Cependant j'aurais eu tort de conclure, des regards presque respectueux des guerriers kiowas, qu'il me restait encore quelque espoir quant au sort qu'ils me réservaient. Un Indien peut fort bien éprouver de l'estime à l'endroit d'un ennemi, sans que ce sentiment l'amène à renoncer à cette vieille coutume des

Peaux-Rouges qui veut qu'un adversaire capturé soit mis à mort au terme de tortures raffinées. Il était donc plus raisonnable de ne pas me bercer de vaines illusions. Le fait même qu'ils me considéraient comme un prisonnier de marque aggravait mon cas. Car ils auraient peut-être épargné un homme à la tête duquel ils n'attacheraient pas de prix, mais ils ne renonceraient sûrement pas à la cérémonie de la mise à mort d'un ennemi, qui constituerait un véritable événement dans la savane. De telles cérémonies sont pour les Indiens ce que sont pour les blancs les spectacles de théâtre, et elles jouissent d'une popularité immense. Ces guerriers, qui me dévisageaient avec une sorte de sympathie, devaient déjà être impatients de voir comment je me comporterais au poteau de torture.

Certains imputent trop hâtivement cette coutume à une cruauté foncière des Peaux-Rouges. C'est là, cependant, un jugement par trop superficiel. Le mépris des souffrances physiques est la première vertu d'un guerrier indien qui y est entraîné dès sa prime jeunesse. Si le hasard des combats l'amène lui-même au poteau de torture, châtiment qui n'est réservé qu'aux ennemis connus pour leur bravoure, il subira toutes les épreuves sans faire entendre le moindre gémissement. Cette suprême preuve de courage lui vaudra l'admiration de ses frères et aussi de ses ennemis. Il ne faut pas s'étonner ; dès lors, qu'un Indien exige d'autrui le même stoïcisme qui est à la base de sa conception de l'honneur.

À considérer les choses sous cet angle, il ne me restait plus aucune chance de salut. Mais ce n'était pas la première fois que je me trouvais en aussi mauvaise posture, et l'expérience m'avait montré qu'aussi inextricable qu'une situation puisse paraître elle n'est jamais sans issue. Seuls sont perdus ceux qui s'avouent tels et renoncent par avance à la lutte. L'espoir et la foi sont la première condition du succès, mais il ne suffit pas, évidemment, d'attendre les bras croisés, que le sort vienne vous tirer d'embarras sans que vous ayez vous-même à combattre. Le proverbe ne dit-il pas : Aide-toi, le ciel t'aidera ?

Pendant ce temps, Santer avait pris à part ses trois compagnons et s'était mis à leur parler à voix basse. Je n'avais pas de peine à deviner l'objet de son discours. Gates et ses amis, auxquels mon nom n'était pas inconnu, savaient fort bien que je n'étais ni un assassin ni un bandit, et l'attitude de Santer à mon égard avait dû les impressionner désagréablement. Ils se reprochaient peut-être aussi de m'avoir livré aux Peaux-Rouges par leurs réticences et leurs mensonges. Ils ne devaient pas avoir la conscience tranquille puisque, après tout, ce n'étaient pas des hommes foncièrement corrompus. Il était évident que Santer cherchait à se disculper à leurs yeux.

Le conseil des Kiowas ne dura pas longtemps. Bientôt les guerriers se levèrent et Pida fit connaître à tous la résolution de l'assemblée :

– Aussitôt leur repas terminé, les guerriers kiowas se mettront en route afin de regagner leur camp.

Cette décision ne semblait pas être du goût de Santer. D'un air mécontent il se dirigea vers Pida.

– Vous m'aviez dit pourtant tout à l'heure que vous resteriez ici quelques jours avant de repartir.

– Il faut croire que nous avons changé d'idée, répondit laconiquement Pida.

– Vous aviez pourtant l'intention de fêter ici la mort de Winnetou.

– Certes, mais le moment n'est pas encore venu.

– Quand ce moment viendra-t-il ?

– C'est Tangua qui nous le dira.

Les réponses évasives du Kiowa excédaient Santer. Il parvint cependant à dominer sa mauvaise humeur.

– Faites ce que vous voulez, dit-il, mais, quant à moi, je ne vois vraiment pas la raison de revenir sur votre décision.

– Je ne te dois aucune explication, pourtant je te dirai pourquoi nous agissons ainsi, car je veux qu'Old Shatterhand puisse m'entendre.

Il se dirigea vers nous et, s'adressant plutôt à moi qu'à Santer, il dit :

– En venant ici, nous voulions effectivement fêter la mort de Winnetou, chef des Apaches. Mais, à ce moment, nous ne nous doutions pas que le meilleur ami de Winnetou, Old Shatterhand, tomberait lui aussi entre nos mains. Cette capture fait que notre joie est double. Winnetou fut notre ennemi, mais ce fut tout de même un rouge, alors qu'Old Shatterhand est non seulement un ennemi, mais encore un Visage-Pâle. Sa mort est donc un événement encore plus heureux, qui se doit d'être célébré au milieu de grandes solennités. Je n'ai emmené qu'une petite partie de nos guerriers et ni mon âge ni mon expérience ne peuvent m'autoriser à décider de la façon dont doit mourir Old Shatterhand. C'est à Tangua, le plus ancien et le plus vénéré de nos chefs, de prendre une décision. Voilà pourquoi nous regagnerons notre camp. Nous avons hâte de montrer à nos frères et à nos sœurs le prisonnier que nous leur amenons.

Santer, cependant, continua à ergoter :

– Pourtant, quel endroit pourrait être plus propice à la torture d'Old Shatterhand que celui où nous nous trouvons ? Cet homme doit mourir sur le tombeau de ceux pour l'amour de qui il est devenu votre ennemi.

– C'est possible, répondit Pida. Et nous aurons toujours le moyen de le ramener ici, si telle est la volonté de Tangua.

– Tu sais bien qu'il n'est pas question de revenir ici, puisque Tangua ne peut pas monter à cheval.

– Il arrive de transporter des invalides avec une paire de chevaux. D'ailleurs, quoi que Tangua décide, Old Shatterhand sera enterré ici.

Santer ne dissimula pas sa surprise.

– Même s'il devait mourir dans votre camp, à Saltfork ?

– Même alors.

– Je ne comprends pas. Vous seriez prêts à transporter son corps jusqu'ici ?

– Parfaitement.

– Qui le ferait ?

– Moi-même.

– Allons donc ! Toi, un vaillant guerrier kiowa, tu n'hésiterais pas à transporter le corps de ce chien blanc ? Et pour quoi faire ?

– Je vais te le dire, afin que tu apprennes à mieux connaître Pida, le jeune chef des Kiowas. Je veux aussi qu'Old Shatterhand apprenne la manière dont je compte le remercier de m'avoir épargné autrefois, alors qu'il pouvait m'abattre sans peine.

Et, en se tournant vers moi, il continua :

– Old Shatterhand est certes un ennemi, mais un ennemi au cœur noble et dont nous respectons le courage. Il y a plusieurs années, il aurait pu tuer Tangua, mais il n'a fait que l'estropier. Tous nos guerriers savent qu'il évite autant que possible de verser le sang des rouges. Aussi, puisqu'il doit mourir, la fin que nous lui réservons sera-t-elle celle des héros. Il lui sera permis de donner la preuve ultime de son courage en subissant sans gémir des tortures les plus horribles qui aient jamais été infligées à un homme. Et, quand il aura rendu l'âme, son

corps ne sera pas jeté dans le fleuve en pâture aux poissons, ni dans la prairie où il serait la proie des loups et des corbeaux. Tel un chef, il devra avoir un tombeau, qui sera un monument à notre gloire, à nous, les Kiowas, qui l'avons vaincu. Pida a entendu dire que Nso-Tsi, la belle fille des Apaches, la sœur de son ami Winnetou, lui a donné autrefois son âme. Aussi son corps reposera-t-il auprès de celui de Nso-Tsi, afin que leurs âmes puissent s'unir dans les territoires de chasse éternelle. C'est ainsi que Pida lui exprimera sa reconnaissance de ne pas avoir rompu le fil de ses jours. Mes frères rouges ont entendu mes paroles. Sont-ils d'accord avec moi ?

– *Howgh ! Howgh !* acquiescèrent les guerriers kiowas.

Décidément, le fils du chef était un jeune homme exceptionnel et d'une générosité d'âme peu commune. Je ne pouvais que lui être reconnaissant de vouloir m'accorder une fin aussi glorieuse et surtout d'avoir eu la pensée délicate de m'ensevelir auprès de Nso-Tsi et d'Intchou-Tchouna. Néanmoins, j'espérais ne pas lui donner l'occasion de manifester à mon égard sa magnanimité, du moins de la façon qu'il venait de décrire.

Pendant que les guerriers rouges entouraient leur chef en lui exprimant leur approbation, Santer vint vers moi et me cria en ricanant :

– Toutes mes félicitations. Convoler en justes noces avec une belle Indienne dans les territoires de chasse éternelle, voilà un sort que plus d'un pourrait vous envier. J'espère que vous m'inviterez au banquet nuptial.

Je haussai les épaules sans lui répondre, mais il trouva cette plaisanterie si spirituelle, qu'il insista :

– Alors, j'attendrai ton faire-part. Je peux compter sur toi, hein ?

– Il ne s'agit pas de cela, dis-je imperturbable, puisque tu me précéderas, et de beaucoup, dans les territoires de chasse éternelle !

– Tiens ! tiens ! Et comment imagines-tu cela ? Tu espères donc pouvoir t'enfuir ? Je suis sensible à ta franchise, mais, rassure-toi, je veillerai bien à ce que tu ne puisses pas exécuter tes projets.

Les Kiowas terminaient leurs préparatifs de départ. On défit les liens de mes pieds, mais on m'attacha en revanche à deux guerriers rouges entre lesquels je devais marcher. Pida me passa mes fusils en bandoulière. La caravane se mit en marche, à pied naturellement, les montures des Kiowas étant restées dans la vallée.

Santer et ses trois acolytes fermaient la marche, en conduisant leurs bêtes par la bride. Un guerrier kiowa s'était chargé de mon cheval.

Arrivés dans la vallée, nous campâmes de nouveau. Les Indiens allumèrent quelques feux de camp et firent rôtir de la viande sèche, dont ils avaient emporté une forte provision. J'en reçus une portion si copieuse que, bien que l'appétit ne me fît pas défaut, j'eus quelque mal à en venir à bout. Je n'en laissai pas cependant une miette, car je tenais à être en bonne condition physique et, au surplus, je n'étais pas sûr de pouvoir prendre à l'heure voulue mon repas suivant. En effet, si je parvenais à m'évader, le souci de me procurer de la nourriture devrait passer au second plan.

Pendant que je mangeais, on m'avait libéré les mains, mais j'étais l'objet d'une surveillance si étroite qu'il n'était pas question de tenter de profiter de cette liberté.

Une fois le repas terminé, les Kiowas remontèrent à cheval, et, quant à moi, je fus attaché à ma bête. Notre caravane prit alors le chemin du village indien. Tandis que nous regagnions la

savane, je jetai un dernier regard en arrière vers le Nugget-Tsill. Me serait-il donné de revoir encore une fois le tombeau d'Intchou-Tchouna et de sa fille ? J'espérais y retourner bientôt bien vivant ; et non point dans un cercueil, suivant le plan de Pida.

Les lecteurs de mes précédentes aventures connaissent déjà le chemin qui mène de Nugget-Tsill à Saltfork, je n'en entreprendrai donc pas la description, et cela d'autant moins qu'aucun événement extraordinaire ne marqua ce trajet. Durant tout le voyage, les Peaux-Rouges ne cessèrent de me surveiller très étroitement, et leur vigilance se serait-elle relâchée une seconde que je n'aurais pas pu en profiter, car Santer, de son côté, ne me quittait pas des yeux. Bien plus que les Kiowas, il redoutait mon évasion. Il ne manquait d'ailleurs pas une seule occasion de me créer des difficultés, de rendre encore plus pénible mon sort déjà peu enviable et de me narguer à plaisir. Je ne lui accordais aucune attention et je ne lui fis pas le plaisir de relever ses insultes d'un goût douteux. Pida veillait d'ailleurs à ce qu'il ne pût me causer aucun ennui sérieux.

Pendant toute la cavalcade, les Indiens ne semblèrent pas s'apercevoir de la présence de Gates, de Clay et de Summer. Je voyais bien que ces derniers avaient grande envie de me parler, et je ne pense pas que Pida les en eût empêchés, mais Santer ne les quittait pas d'une semelle. Il ne tenait pas évidemment à ce que je pusse dévoiler la vérité à ses camarades. Le mot « camarades » caractérise d'ailleurs mal les rapports entre le bandit et ses nouvelles recrues. En effet, tant qu'il s'agissait de l'aider dans ses recherches, Santer, qui avait besoin des services des trois chasseurs, les ménageait et les flattait même à l'occasion. Certes, une fois le trésor découvert, il n'aurait pas eu de scrupules à se débarrasser d'eux de la façon la plus expéditive, mais c'est là une autre question. En tout cas, la situation avait bien changé depuis qu'il les avait engagés. Gates n'avait pas manqué de raconter à Santer ce que je pensais du trésor, à savoir que celui-ci avait dû être enlevé par Winnetou, et les feuilles qu'il

m'avait vu déterrer semblaient prouver que j'étais bien renseigné. Dès lors, ses recherches étaient devenues inutiles et, par conséquent, il n'avait plus besoin d'aides. Il n'aurait pas été mécontent de pouvoir planter là ses associés, dont la présence ne faisait que l'encombrer. Mais comme il n'avait aucun prétexte décent pour les congédier, les trois hommes suivaient notre caravane.

Il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour s'apercevoir que, pendant tout le voyage, Santer était préoccupé par les papiers qui se trouvaient dans ma poche. Depuis que Pida lui avait interdit de m'en dépouiller, il ne restait à Santer que deux façons de s'en emparer : me les voler pendant la nuit, entreprise qui comportait de gros risques, ou attendre notre arrivée au village, où il pouvait espérer persuader Tangua de les lui abandonner. Il avait autrefois rendu des services au chef des Kiowas, qui n'hésiterait sûrement pas à satisfaire son désir. Et cette éventualité me tourmentait, je l'avoue, bien plus que la perspective de mon « martyre » que Pida avait décrit en des termes terrifiants.

Réussirai-je à sauver les feuilles où mon cher Winnetou avait consigné ses dernières volontés et les empêcher de tomber entre les mains de son pire ennemi ? Telle était la question qui m'obsédait, tandis que nous nous approchions du camp des Kiowas.

## CHAPITRE IV

## LE JUGEMENT DE TANGUA

Le camp des Kiowas était situé à l'endroit où le Saltfork se jette dans le Red River. Il nous fallut traverser ce fleuve, et nous le fîmes à un endroit où ses eaux ne sont pas très profondes. Comme quelques heures de marche nous séparaient encore du but de notre voyage, Pida dépêcha en avant deux cavaliers qui devaient porter à Tangua l'annonce de notre arrivée. La nouvelle de la capture d'Old Shatterhand devait provoquer une vive joie parmi les sujets de Tangua.

Nous nous trouvions encore dans la savane, et la forêt qui s'étendait tout autour du confluent n'était pas encore en vue que déjà nous pûmes voir venir à notre rencontre plusieurs cavaliers au grand galop. Ils n'avançaient pas en groupe, mais isolément, ou tout au plus par deux ou trois suivant la vitesse de leur monture. C'étaient des Kiowas impatients de voir ce spectacle rare : Old Shatterhand ligoté et réduit à l'impuissance.

Nous ayant rejoints, ils lancèrent des cris sonores, me jetèrent un regard rapide et se mirent en queue de notre caravane. Aucun d'eux ne manifesta à ma vue cette curiosité intempestive et grossière que montrent en pareille circonstance les blancs « civilisés ». Les Peaux-Rouges sont en effet beaucoup trop fiers pour trahir l'intérêt ou l'émotion qu'ils ressentent devant des étrangers et à plus forte raison devant des ennemis.

Ainsi donc notre cavalcade grossissait de minute en minute. Lorsque j'aperçus enfin la masse sombre de la forêt, nous étions déjà environ quatre cents hommes, tous guerriers dans la pleine force de l'âge. Depuis mon dernier passage dans cette ré-

gion, le campement des Kiowas avait dû s'agrandir considérablement.

Les tentes des Kiowas étaient dressées parmi les arbres. Dans les allées, grouillait une foule composée surtout de vieillards, de femmes et d'enfants. Ces derniers n'étaient pas tenus à la même réserve que les guerriers, et, comme ils usaient largement de la liberté qu'ils avaient de manifester leurs sentiments, j'étais littéralement assourdi par le tapage qu'ils menaient. Cris, hurlements, rires, quolibets, tout cela concourait à créer une cacophonie indescriptible, témoignage de l'intérêt que notre arrivée suscitait dans le camp.

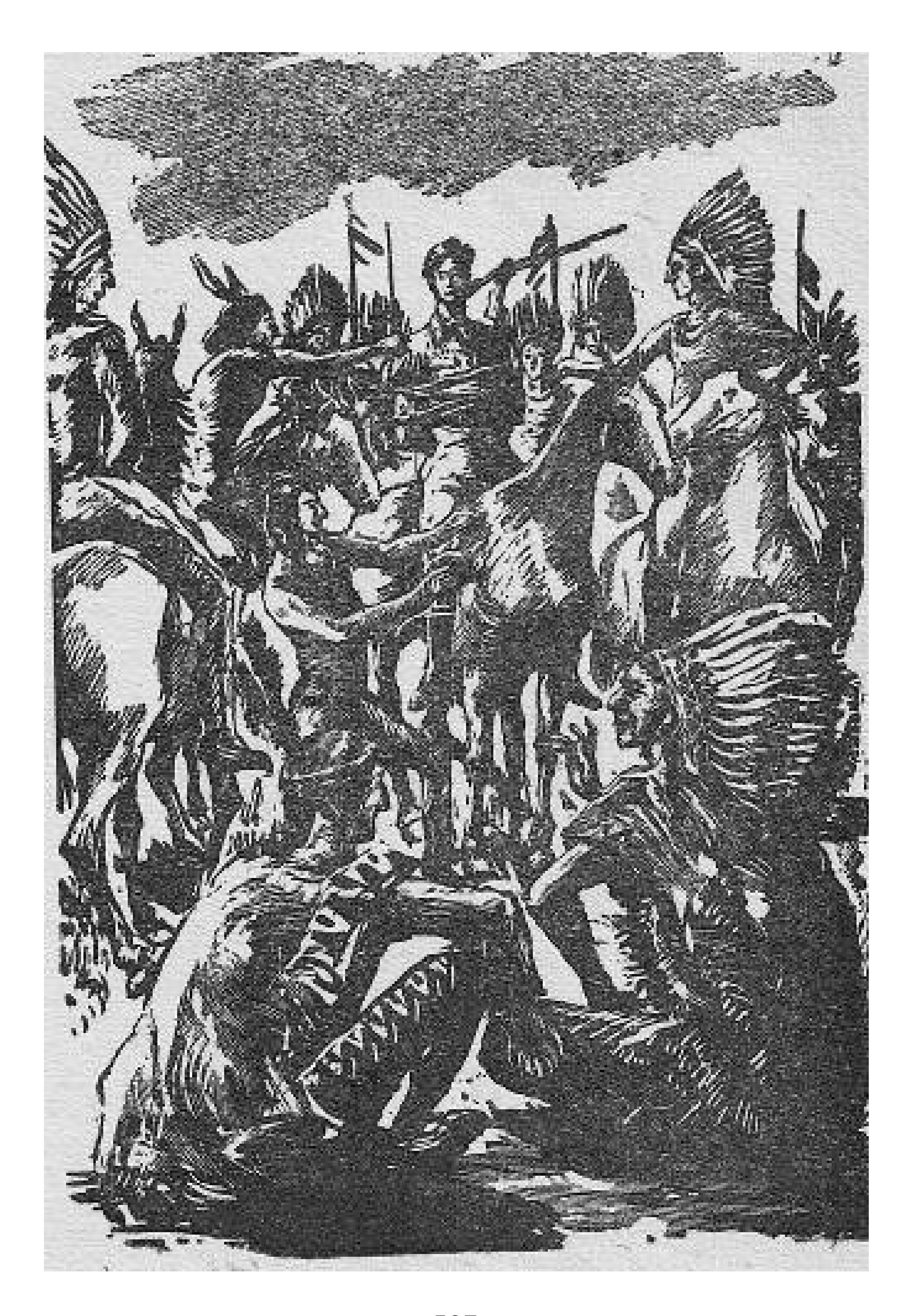
Tout à coup, Pida, qui chevauchait à la tête de la caravane, leva le bras, d'un geste impératif, et le silence se fit aussitôt. Sur un autre signe du jeune chef, les guerriers formèrent un demi-cercle autour de Pida, qui était venu se placer auprès de moi, son prisonnier.

Santer imita son exemple et vint, lui aussi, vers moi, mais Pida ne lui accorda pas la moindre attention.

C'est en cette formation que nous nous dirigeâmes vers une vaste tente, dont le faîte était orné d'une plume d'aigle, insigne du chef.

Devant l'entrée de la tente, je vis un homme assis à la mode indienne. Je reconnus du premier coup d'œil Tangua, le grand chef de la tribu des Kiowas. Il avait considérablement vieilli depuis notre dernière rencontre : il était d'une maigreur squelettique, et ses longs cheveux avaient complètement blanchi. Mais une lueur de haine dans son regard montrait qu'il n'avait pas changé de sentiment à mon sujet.

Pida mit pied à terre et ses guerriers suivirent son exemple. Le demi-cercle se resserra de plus en plus autour de nous, chacun voulait entendre les paroles par lesquelles Tangua allait m'accueillir.



Je fus détaché de ma monture, les liens de mes pieds furent ôtés, de sorte que je pus me tenir debout devant le chef. Je n'étais guère moins curieux que les autres de savoir ce que celui-ci allait me dire, mais Tangua ne parut pas pressé de satisfaire notre curiosité.

Il me toisa longuement, promenant son regard de ma tête à mes pieds et de mes pieds à ma tête. Dans ses yeux, brillait une flamme de mauvais augure. Enfin il baissa les paupières.

Un silence profond régnait au camp, on aurait entendu voler une mouche. Seuls les chevaux, au loin, poussaient de temps en temps un hennissement. Tangua ne parlait toujours pas. Cette scène qui se prolongeait était à la fois terrifiante et grotesque. Excédé, j'allais déjà y mettre fin en prenant le premier la parole, quand Tangua rompit enfin le silence :

– La fleur aspire à la rosée, mais l'air est torride. Déjà la fleur penche sa tête, près de mourir, lorsque tout à coup la pluie bienfaisante arrive.

Il se tut de nouveau, fit une brève pause et reprit :

– Le buffle erre dans la savane couverte de neige, cherchant vainement quelque nourriture. Avec des mugissements plaintifs, il appelle le printemps, mais la belle saison tarde à venir. Le buffle dépérit, ses forces baissent, déjà sa fin est proche. C'est alors qu'une brise tiède se lève et, avant d'expirer, la bête s'enivre du souffle printanier.

Quelle étrange énigme que celle de l'âme humaine ! L'homme qui se tenait devant moi fut jadis un guerrier rusé et perfide. Il m'avait poursuivi de sa haine, m'avait couvert d'insultes et de railleries, puis s'était juré de me tuer. Cependant, lorsque je me trouvai face à face avec lui dans un combat à la vie et à la mort et qu'il fut réduit à ma merci, je l'avais épargné. Maintenant que le hasard venait de nous réunir à nouveau, le seul sentiment que j'éprouvais devant cet homme, qui n'était

plus que l'ombre de lui-même – véritable fantôme dont la voix même semblait venir d'outre-tombe – mais qui pourtant tenait ma vie entre ses mains, était le sentiment d'une immense pitié.

Il parla de nouveau, en remuant à peine ses lèvres exsangues.

– Cette fleur, ce buffle, c'était Tangua. Il aspirait à la vengeance, mais en vain. Des jours passaient, des mois, puis des années, et son heure ne venait toujours pas... Déjà il sentait proche le moment de sa mort quand soudain il vit venir l'instant si ardemment désiré.

D'un geste brusque, il leva son bras décharné, se redressa et, comme en transe, cria d'une voix aiguë :

– Oui, cet instant est venu !... Chien, je te tiens enfin ! Tu mourras, et de quelle mort !

Épuisé, il s'affaissa sur son siège et referma les yeux. Personne n'osait rompre le silence, pas même Pida, qui se tenait toujours près de moi.

Un long moment s'écoula, puis Tangua, ayant repris ses esprits, demanda :

– Comment ce coyote puant vous est-il tombé entre les mains ?

Santer s'empressa de saisir cette occasion pour intervenir. Devançant Pida, à qui la question s'adressait, et qui allait déjà parler, il fit un pas vers Tangua et dit :

– C'est grâce à moi qu'il a pu être capturé. Veux-tu que je te dise comment ?

– Parle !

Santer se lança alors dans un long récit, destiné à faire ressortir les mérites qu'il avait eus dans ma capture. Inutile de dire

que sa version des événements était loin d'être objective ni conforme à la vérité. Personne, pourtant, ne l'interrompit. Pida était trop fier pour souligner son propre mérite et les vantardises de Santer ne suscitaient en lui que du mépris. Santer termina enfin son exposé, qu'il conclut en ces termes :

– Ainsi donc c'est à moi que tu dois de pouvoir aujourd'hui assouvir ta vengeance. Tu en conviens, n'est-ce pas ?

– Oui, dit le vieux.

– Alors, je vais te demander une faveur.

– Laquelle ?

– Old Shatterhand a dans sa poche un papier parlant. Je voudrais l'avoir.

Par le terme « papier parlant », les Indiens désignent une lettre ou un document.

– À qui appartient ce papier ?

– Pas à lui. Il l'a trouvé. Je suis allé exprès à Nugget-Tsill pour le chercher, mais malheureusement il m'a devancé...

– Bien, il est à toi, prends-le-lui.

Jubilant d'avoir obtenu si facilement gain de cause, Santer vint vers moi. Je ne dis rien, ne fis pas le moindre mouvement, mais je le fixai d'un regard menaçant. Intimidé, il n'osa pas d'abord me toucher.

– Vous avez entendu, sir, les paroles du chef, dit-il d'une voix hésitante.

Il était devenu poli, me donnait même du « sir ». Comme je ne répondais pas, il ajouta :

– Mister Shatterhand, soyez raisonnable et prenez-en votre parti. À quoi bon résister ? Je suis obligé de fouiller dans vos poches.

Il fit encore un pas vers moi et allongea la main. J'attendis qu'il fût tout près, puis, de mon double poing ligoté, je lui assenai sur le menton un coup si vigoureux qu'il chancela et s'écroula.

– *Uff !* s'écrièrent quelques Peaux-Rouges.

Tangua, cependant, se fâcha et se mit à vociférer.

– Ce coyote se défend malgré ses liens. Ligotez-le donc plus solidement pour qu'il ne puisse plus bouger et prenez-lui ce papier parlant.

C'est alors que Pida, jusque-là silencieux, intervint :

– Mon père, le grand chef des Kiowas, est un homme sage et juste. Il écoutera la voix de son fils.

Une lueur de tendresse brilla dans les yeux de Tangua, qui sembla un instant reprendre son aspect humain, puis, d'un ton adouci, il demanda :

– Que signifient les paroles de mon fils ? La demande de Santer n'est-elle pas légitime ?

– Elle ne l'est pas.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas Santer qui a vaincu Old Shatterhand, mais les guerriers kiowas. Old Shatterhand a renoncé à la résistance et s'est rendu à moi de plein gré. C'est donc mon prisonnier à moi.

– Évidemment.

– En conséquence, à qui revient son cheval, ses armes et tout ce qu’il a sur lui ?

– À toi.

– De quel droit alors Santer exige-t-il que lui soit livré ce papier parlant ?

– Ce papier lui appartient.

– Peut-il le prouver ?

– Le fait qu’il est allé à Mugworthills pour le chercher le prouve. Old Shatterhand n’a fait que le devancer.

– Si ce papier lui appartient, il doit savoir ce qu’il contient. Si je me trompe, que mon père me le dise.

– Tu ne te trompes pas.

– Eh bien ! que Santer nous dise quel est le langage de ce papier.

Le défi de Pida plongea Santer dans un vif embarras. Il se doutait bien que ces feuilles avaient trait au trésor de Nugget-Tsill, mais il n’en était pas absolument sûr. Et, surtout, il ne tenait aucunement à mettre les Peaux-Rouges dans le secret. Si ce papier indiquait une nouvelle cachette, il voulait être seul à la connaître. Aussi essaya-t-il d’éluder cette épreuve.

– Le contenu de ce papier ne saurait intéresser personne en dehors de moi-même. Le fait que je me suis rendu à Mugworthills pour le prendre suffit à prouver qu’il est mon bien. Si Old Shatterhand a pu le trouver avant moi, c’est uniquement parce que mon désir de vous apprendre au plus tôt la mort de Winnetou m’a mis en retard.

– C’est juste, dit Tangua. C’est Santer qui nous a apporté la nouvelle. Qu’on lui donne le « papier parlant », c’est sa propriété.

L'expression du visage de Pida m'indiqua qu'il renonçait à braver la volonté de son père pour soutenir ma cause. Après tout, au nom de quoi se serait-il exposé pour me permettre de conserver un papier dont il ne pouvait soupçonner l'importance ? Aussi pris-je moi-même la parole :

– Les paroles de Santer peuvent paraître justes, mais elles ne le sont pas. Il ment comme toujours. Ce n'est pas pour ce papier qu'il est venu à Mugworthills.

Le son de ma voix fit tressaillir le vieillard, mais, l'instant d'après, il éclata :

– Avez-vous entendu l'aboiement de ce coyote puant ? Mais cela ne lui servira de rien, la cause est entendue.

– Pida, le jeune et vaillant chef des Kiowas, a dit que Tangua était juste et sage, continuai-je imperturbable. Si cela est vrai, il ne prendra aucune décision avant d'avoir examiné les faits.

– Cela va de soi.

– Alors, dis-moi franchement si tu me crois capable de mentir.

Tangua hésita un moment, puis dit :

– Old Shatterhand est le plus redoutable des Visages-Pâles, il est aussi mon pire ennemi, mais je ne l'ai encore jamais entendu parler avec deux langues.

– Eh bien ! puisque tu le reconnais, je t'affirme que personne en dehors de moi ne pouvait savoir où se trouvait ce papier ni ce qu'il contient. Santer n'en savait pas davantage que n'importe qui. C'est lorsqu'il a vu ce papier dans ma main que l'idée lui est venue de s'en emparer. J'espère que tu me crois.

– Tangua veut bien croire que Old Shatterhand ne ment pas, mais je n'ai pas non plus de raisons de soupçonner que

Santer a menti. Tangua veut être juste, aussi lui faut-il des preuves.

– Je puis t'en fournir pour ma part. Santer est venu à plusieurs reprises à Mugworthills, Tangua le sait bien, puisqu'il lui a permis d'y chercher de l'or. C'est dans le même but qu'il y est allé cette fois, et non point pour y chercher un papier.

– C'est un mensonge ! cria Santer.

– Non, c'est la vérité. Puisque Tangua veut des preuves, qu'il s'informe donc auprès des trois amis de Santer. Il les a amenés là-bas pour l'aider dans ses recherches, et il n'était pas alors question d'un papier.

Gates et les deux autres ne pouvaient me démentir et leur perplexité était évidente. Craignant d'être trahis par eux, Santer se hâta d'intervenir.

– Je soutiens que c'est pour chercher ce papier que je me suis rendu à Mugworthills. Tout au plus voulais-je profiter de cette occasion pour effectuer quelques fouilles. C'est pour cela que j'ai fait appel à ces amis, que ce papier ne pouvait intéresser d'aucune façon.

Ces paroles produisirent sur Tangua l'effet escompté par Santer.

– Santer a très bien répondu, dit le vieil Indien. Ainsi, les deux parties semblent avoir raison. Comment savoir la vérité ?

– Ce n'est pas difficile, fis-je. Invite Santer à te dire si ce papier a de la valeur pour lui.

– Bien sûr qu'il en a ! s'écria Santer. Il est évident que j'y tiens même beaucoup puisque j'ai fait un si long chemin pour le retrouver.

– Très bien, mais dans ce cas tu dois savoir s'il s'agit d'un seul papier ou de plusieurs.

– De plusieurs, bien sûr, dit Santer qui m'avait vu feuilleter le testament.

– Combien de papiers y a-t-il exactement ? Deux, trois, quatre, cinq ?

Santer se tut, craignant de se compromettre par une réponse trop précise.

– Vous voyez bien qu'il ne sait pas, fis-je mettant à profit son silence.

– Et qu'est-ce que cela prouve ? C'est un détail dont on n'est pas forcé de se souvenir.

– Soit, dis-je. Mais, alors, il doit se souvenir au moins si l'écriture de ces feuilles est à l'encre ou au crayon. Mais je parie que, cette fois encore, il se gardera bien de répondre.

Je prononçai ces paroles d'un ton intentionnellement ironique, afin de provoquer une réponse immédiate de Santer. En effet, cette question était un piège. Santer savait que l'encre est introuvable dans le Wild-West, sauf dans les forts, et que les chasseurs ne se servent généralement que de crayon dans les rares circonstances où il leur arrive d'écrire. Il était donc à prévoir qu'il supposerait que le document était fait au crayon. Or Winnetou avait écrit son testament à l'encre, et même à l'encre rouge. Il n'y avait vraiment pas de chance qu'il pût deviner cette dernière particularité.

– Si vous croyez me confondre, dit Santer railleur, détrompez-vous. Il s'agit d'une écriture au crayon.

– Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, dis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre hésitant.

– Absolument sûr, fit-il triomphalement. Je dis bien que l'écriture de ces feuilles est au crayon.

– Très bien, dis-je. Dans ce cas, il ne me reste qu'à demander à ceux des guerriers kiowas qui ont déjà vu des « papiers parlants » et savent distinguer les marques de l'encre de celles de crayon, de venir plus près pour examiner ces papier.

Deux Peaux-Rouges se présentèrent. Je dis à Pida :

– Je prie le jeune chef des Kiowas de sortir ces papiers de ma poche et de les montrer à ses hommes. Il peut également prendre comme témoins les camarades de Santer. Ce dernier, toutefois, doit rester à l'écart.

Les « experts » ne tardèrent pas à se prononcer. Unanimement ils déclarèrent que l'écriture était à l'encre.

– Imbéciles ! grommela Santer. Ils ne connaissent même pas la différence entre l'encre et le crayon. Et dire que je voulais les prendre pour associés !

Mais il n'osa pas protester contre l'avis des Indiens, ni reprocher ouvertement à Gates sa sincérité, qu'il jugeait déplacée.

Pida remit alors les feuilles dans leur enveloppe et se tourna vers son père :

– Old Shatterhand a vaincu son adversaire, dit-il. Mon père, le grand chef des Kiowas, sait maintenant ce qu'il faut penser des droits que Santer a sur ces papiers.

– Ces papiers parlant appartiennent à Old Shatterhand, déclara solennellement le vieillard.

– Et puisque Old Shatterhand est mon prisonnier, ajouta Pida, ils sont maintenant ma propriété. Pour que deux Visages-Pâles y tiennent tant, il faut qu'ils soient importants. Je les garderai dans mon sachet à remèdes.

Je ne savais si je devais me réjouir de ce nouveau jugement de Salomon ou le déplorer. Je savais que Santer n'avait pas renoncé pour si peu à s'emparer du testament, et, en somme, ces

papiers étaient plus en sécurité chez Pida que sur moi, qui étais enchaîné. Si le bandit m'avait attaqué la nuit, j'aurais pu difficilement empêcher qu'il s'appropriât le testament de Winnetou. Mais il m'était par contre pénible de me séparer de ces papiers, sans compter que j'aurais sûrement du mal à rentrer en leur possession au cas où je parviendrais à m'évader.

Santer, de son côté, n'accueillit cette décision qu'avec un enthousiasme médiocre. Il se mordit les lèvres et, d'un ton qu'il voulut rendre détaché, il dit :

– Garde-les, tant pis ! J'aurais voulu avoir ces papiers qui n'ont d'intérêt que pour moi, mais, après tout, cela n'est pas très important puisque je les sais par cœur. Ils n'ont aucune valeur pour toi, car tu ne sais pas lire. Venez, mes amis, dit-il en s'adressant à Gates et à ses compagnons, nous n'avons plus rien à faire ici et il est temps de nous chercher un abri pour la nuit.

Il s'éloigna, suivi de Gates, Clay et Summer. Ni Tangua, ni son fils ne cherchèrent à les retenir. L'affaire des papiers ainsi close, je pensais qu'on s'occuperait de ma personne. Je ne me trompais pas. Se tournant vers son fils, Tangua dit :

– Je vois que vous n'avez pas vidé les poches de votre prisonnier puisqu'il gardait encore, en venant ici, ses papiers parlants. Pourquoi avez-vous omis de le faire ?

– Parce que c'était inutile, répondit Pida. Old Shatterhand va mourir de toute façon au poteau de torture et il est superflu de lui infliger cette humiliation. Nous lui avons pris ses armes, et cela suffit. Tout ce qu'il a sur lui me reviendra après sa mort.

Je pensais que Tangua, qui n'avait aucune raison pour m'épargner des humiliations, protesterait, mais le vieux chef enveloppa son fils d'un regard tendre qui reflétait la fierté.

– Pida, le jeune chef des Kiowas, est un guerrier plein de noblesse, dit-il, il tue ses ennemis, mais il ne les déshonore pas. Sa gloire éclipsera bientôt celle du maudit Apache dont nous

venons d'apprendre la mort. Tangua lui réserve la faveur de pouvoir plonger son couteau dans le cœur d'Old Shatterhand au moment où l'âme de ce dernier sera prête à quitter son corps torturé. Ainsi donc son scalpe reviendra à Pida, qui pourra s'enorgueillir d'avoir non seulement capturé mais aussi tué le Visage-Pâle le plus dangereux qui ait foulé le sol de nos prairies. Et maintenant je vais tenir conseil avec les Anciens pour décider de la manière dont ce chien blanc devra périr. En attendant notre décision, qu'on l'attache à l'arbre de la mort !

Sur un geste de sa main, deux guerriers kiowas s'emparèrent de moi et m'entraînèrent vers le poteau de torture.

# CHAPITRE V

# À L'OMBRE DU POTEAU DE TORTURE

L'« arbre de la mort » était un vieux pin mesurant plus de deux pieds de diamètre et entouré de toutes parts de pieux dont je devais bientôt apprendre la destination. Ainsi que son nom l'indiquait, c'est à cet arbre que les Kiowas attachaient leurs prisonniers, afin de leur infliger la mort au milieu des tortures. À l'une des branches inférieures étaient pendues des courroies à l'aide desquelles on m'attacha solidement à l'arbre. Deux guerriers rouges armés jusqu'aux dents continuèrent à me garder, assis à terre, l'un à gauche, l'autre à droite.

Cependant, les anciens de la tribu formèrent un demi-cercle autour de Tangua, afin d'arrêter dans le moindre détail le cérémonial de ma mise à mort.

Les délibérations n'étaient pas encore commencées quand Pida vint vers moi pour examiner mes liens. Les trouvant trop serrés, il les relâcha un peu et dit aux gardiens.

– Votre devoir est de surveiller étroitement le prisonnier, mais je vous défends de le tourmenter. Old Shatterhand est un grand chef, et il n'a jamais fait souffrir inutilement ses adversaires. L'heure de sa torture n'est pas encore venue.

Puis il s'éloigna pour prendre part aux délibérations.

Peu à peu, des femmes, des jeunes filles et des enfants s'attroupèrent sur la place pour contempler cette curiosité que je représentais à leurs yeux. Mes gardes les tenaient à distance bien que je ne fusse l'objet d'aucune manifestation hostile. Les femmes indiennes désiraient simplement voir de près le chas-

seur blanc dont elles avaient toutes entendu parler et dont la mort prochaine devait constituer un spectacle sans précédent.

Parmi, les femmes se trouvait une jeune Indienne, âgée de dix-sept ans environ, dont la tenue n'était pas celle d'une squaw, c'est-à-dire d'une femme mariée. À défaut d'une grande beauté, elle avait de la grâce et de la gentillesse qui la distinguaient dans la foule. Je sentis se poser sur moi le regard doux de ses grands yeux de velours, qui fit revivre en moi le souvenir de Nso-Tsi, la sœur de Winnetou.

Elle sentit sans doute que je l'observais, car, intimidée, elle s'écarta un peu des autres. Comme je la suivais des yeux, elle rougit brusquement, hésita une seconde, puis s'éloigna d'un pas lent. Arrivée au seuil d'une tente, elle se retourna, me jeta un dernier regard, puis disparut à l'intérieur.

– Qui est cette jeune enfant des Kiowas qui vient de partir ? demandai-je à mes gardes.

Ceux-ci n'avaient pas reçu la consigne de ne pas m'adresser la parole. Aussi l'un d'eux me répondit-il de bonne grâce :

– C'est Kaho-Oto, les « Cheveux-Noirs », la fille de Sus-Homasha.

Sus-Homasha signifie « Une Plume », et, comme je m'étonnais de ce nom étrange, le garde m'expliqua :

– Au temps où il était encore enfant, ce guerrier avait reçu la permission de porter une plume dans ses cheveux à la suite d'un acte de courage. Depuis on l'appelle ainsi. Tu as donc remarqué sa fille ?

– Oui, elle est charmante, dis-je sans attacher trop d'importance à ces paroles.

– Notre jeune chef a pris pour squaw la sœur de Kaho-Oto.

– Tiens, c'est donc la belle-sœur de Pida ?

– Oui. Son père se trouve parmi les guerriers. Tu peux l'apercevoir d'ici. C'est cet homme de haute taille avec une grande plume dans sa chevelure.

Là-dessus notre conversation prit fin. Je ne me doutais pas alors des conséquences qu'elle aurait pour moi.

Le conseil de guerre dura assez longtemps. Deux heures plus tard, il n'était pas encore terminé. Enfin on vint me chercher pour me faire connaître le verdict des Anciens.

Je dus écouter d'abord un long discours de Tangua sur les crimes des blancs contre les Indiens en général, puis sur les miens contre sa tribu en particulier. Il termina ce réquisitoire en exposant les raisons de sa rancune personnelle à mon égard. Comme la plupart des chefs indiens, c'était un orateur habile, usant d'un langage pittoresque et suggestif, qui n'avait rien à envier sur le chapitre de la dialectique à nos hommes politiques et à nos avocats. En mon for intérieur je ne pus que rendre hommage à son talent de procureur général.

Vint ensuite l'exposé du jugement. Je fais grâce au lecteur de la description détaillée des tortures diverses qui m'étaient réservées et je me bornerai à noter qu'aucun blanc de ma connaissance n'avait jamais été voué à une mort aussi lente et précédée d'aussi savants préparatifs. Tout cela prouvait que j'étais tenu en grande estime dans cette aimable tribu des Kiowas.

Pour sévère qu'il fut, le jugement contenait cependant une clause qui me faisait plaisir : mon exécution ne devait avoir lieu qu'après le retour d'un détachement de Kiowas assez important parti en expédition, car on ne voulait pas priver une partie des guerriers du spectacle de mon supplice.

J'avais écouté l'énoncé du jugement avec calme, en m'efforçant de rester conforme à l'image que les Indiens se faisaient d'un homme digne d'un si grand honneur. Lorsqu'on m'autorisa à prendre la parole, non pas certes pour discuter le

verdict, qui était irrévocable, mais pour exprimer mon sentiment – occasion que les condamnés indiens saisissent habituellement pour flétrir et insulter leur juges, – je me contentai de déclarer en quelques paroles concises que j'étais victime d'une injustice, en me gardant bien de faire des allusions blessantes à l'adresse de ceux qui avaient décidé de mon sort.

Mon attitude ne manqua pas de susciter une vive surprise parmi les Peaux-Rouges, car renoncer, en de telles circonstances, à invectiver et à exaspérer ses juges est considéré comme un manque de courage et ma réputation de courage était bien établie. Je m'attendais à cette réaction de la foule, mais c'est à bon escient que je m'étais montré si réservé. Je ne tenais pas en effet à outrager Pida, qui m'avait témoigné tant de générosité, ni les Kiowas en général qui, vu l'hostilité qui les opposait aux Apaches, n'étaient pas tenus à tant d'égards envers un ami notoire de cette tribu. Réflexion faite, je préférai étonner les Kiowas, qui, je l'espérais bien, ne verraient pas dans mon attitude un signe de lâcheté, que d'approfondir leur ressentiment à mon égard.

Conduit à nouveau à l'arbre de la mort, je passai devant la tente de Sus-Homasha. La jeune fille se tenait sur le seuil. Je m'arrêtai et lui demandai :

– Ma sœur rouge doit être contente de voir le méchant Old Shatterhand capturé et condamné à mort ?

Elle se troubla, hésita une seconde, puis répondit :

– Old Shatterhand n'est pas méchant.

– Qu'est-ce qui te le fait croire ?

– Tous les Kiowas le savent.

– Pourquoi alors veulent-ils ma mort ?

– Parce que tu as mutilé Tangua. Et puis tu n'es plus un Visage-Pâle depuis que tu es devenu un Apache.

– Je n'ai jamais cessé d'être un Visage-Pâle.

– Non, puisque Intchou-Tchouna, le chef des Apaches, t'a admis dans sa tribu et à même fait de toi un chef. N'as-tu pas absorbé une goutte du sang de Winnetou et n'a-t-il pas fait de même pour toi ?

– C'est exact, mais ce faisant je ne portais aucun préjudice aux Kiowas. Pendant les années qui se sont succédées depuis, je n'ai pas fait souffrir inutilement un seul guerrier kiowas. Kaho-Oto ne devrait pas l'ignorer.

– Old Shatterhand connaît donc mon nom.

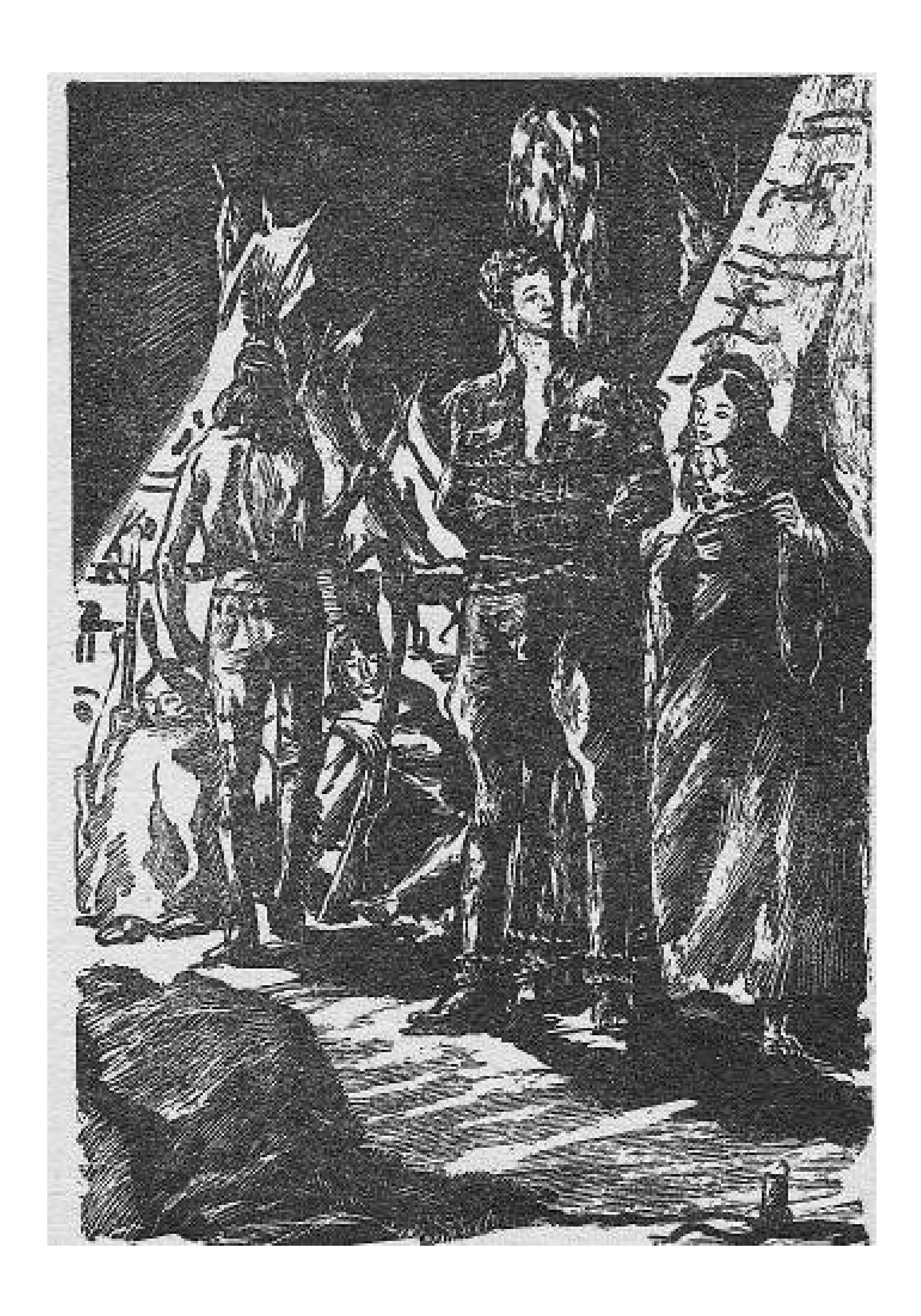
– Oui, j'ai tenu à le connaître, ainsi que celui de ton père, qui est un noble guerrier. Je te souhaite de vivre autant d'années qu'il me reste d'heures à passer dans ce monde. *Howgh !*

Et je repris mon chemin, suivi de mes gardes. Ceux-ci n'avaient pas cherché à m'empêcher de parler à Kaho-Oto, nouvelle preuve du respect avec lequel ils me traitaient. Je ne m'y trompais cependant pas ! Je devais ce traitement exceptionnel à la magnanimité de Pida, qui était parvenu à influencer son père lui-même. Ne dit-on pas qu'une branche jeune et vigoureuse peut revivifier et remplir d'une sève meilleure un tronc qui déjà dégénère ?

Je fus de nouveau attaché à l'arbre, mais cette fois les guerriers et même les femmes et les enfants restèrent à une distance respectueuse. Sans doute un ordre avait-il été donné de ne pas m'importuner par leur curiosité. J'en fus enchanté, car je commençais à trouver gênant de servir de cible à tous les regards.

Un peu plus tard, je vis Kaho-Oto sortir de sa tente, un plat à la main. Elle vint vers moi et dit :

– Mon père m'a permis de t'apporter de la nourriture. L'accepteras-tu ?



– Volontiers, répondis-je. Toutefois je ne puis me servir de mes mains qui sont attachées.

– Cela ne fait rien, tu dois rester attaché. Je te donnerai à manger moi-même.

Le plat qu'elle m'apportait contenait du rôti de buffle coupé en menus morceaux. Elle les piquait un à un sur un petit couteau qu'elle avait apporté et me les mettait dans la bouche. Old Shatterhand gavé comme une volaille par une jeune Indienne ! Malgré les circonstances, la scène aurait pu paraître grotesque. Elle l'aurait été peut-être si celle qui me nourrissait eût été une distinguée lady et non point une fille des Peaux-Rouges pour qui la chose n'avait rien d'extraordinaire. Les gardes aussi semblaient trouver cela naturel, à en croire l'air sérieux avec lequel ils nous regardaient.

Cet étrange repas terminé, l'un de mes gardes dit à la jeune fille, comme pour la récompenser de sa peine :

– Old Shatterhand trouve Kaho-Oto charmante. Il nous l'a dit.

La jeune fille s'empourpra, et je crois que, moi-même, je ne devais pas être moins rouge qu'elle. Elle s'enfuit sans dire un mot, mais bientôt s'arrêta et se retourna.

– Pourquoi mon frère rouge se moque-t-il de moi ?

– Il ne se moque pas de toi, fis-je. Ce qu'il dit est la vérité. Comme je leur demandais ton nom, j'ai ajouté que je te trouvais charmante.

Cette fois la confusion de la jeune fille fut telle qu'elle se précipita vers sa tente, sans même me jeter un regard.

# CHAPITRE VI

# CONVERSATION AVEC SUS-HOMASHA

Le soleil commençait déjà à décliner lorsque je remarquai Gates rôdant parmi les tentes.

– Ai-je le droit de parler à ce Visage-Pâle ? demandai-je à mes gardes.

– Certainement, à condition toutefois que tu ne lui demandes pas de t'aider à t'évader.

– Je puis te rassurer, fis-je. Cet homme est le dernier à qui j'aurais recours pour un pareil service.

J'appelai donc Gates, qui vint vers moi d'un pas hésitant, ne sachant s'il devait répondre à mon appel ou faire la sourde oreille.

– Approchez-vous donc, lui criai-je. Vous aurait-on défendu de m'adresser la parole ?

– Non, fit-il, mais cela pourrait déplaire à Mr. Santer.

– Pourquoi cette supposition ? Vous l'a-t-il dit ?

– C'est-à-dire que... eh bien ! oui, il nous l'a dit.

– Il doit avoir peur que je vous révèle quelques détails de son passé.

Gates protesta timidement :

– Non, je vous assure, ce n'est pas ça. Et puis, croyez-moi, vous vous faites une idée fausse de lui, Mr. Shatterhand.

– Allons donc ! Si quelqu'un se méprend sur son compte, c'est bien vous.

– Mr. Santer est un gentleman et je ne veux pas qu'on dise du mal de lui. D'ailleurs l'opinion d'un ennemi est rarement juste.

– Pour cela, vous avez raison, je suis son ennemi. Il ferait bien de se méfier de moi.

– Se méfier de vous ? Hum... Excusez-moi, sir, mais quand on en est là où vous êtes...

– Où je suis ? Peut-être... En tout cas, c'est à vous que je dois d'être ici.

– À moi ? Pourquoi ?

– Parce que vous m'avez menti à Mugworthills. Je vous avais demandé si les Kiowas allaient venir et vous m'avez répondu négativement. Si vous m'aviez dit la vérité, nous ne serions pas là, ni vous, ni moi.

– Que voulez-vous dire ? Pour ma part, je ne suis pas si mal que cela ici. Et, en ce qui vous concerne, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même.

– Hum !... Il n'est pas du tout certain que votre situation soit plus enviable que la mienne. À votre place, je craindrais des surprises désagréables.

– Quelles surprises ?

– Celles que Santer vous réserve.

– Je vous assure que vous vous méprenez sur son compte. Ainsi vous affirmez qu'il a juré votre perte, alors que je sais pertinemment qu'il ne vous veut pas de mal.

– Vous m'en apprenez ! fis-je. Et de qui tenez-vous les preuves de l'amitié qu'il me porte ?

– De lui-même.

– De mieux en mieux. Décidément, il vous fait accroire tout ce qu'il veut. C'est un filou fieffé.

– Pardon, Mr. Santer est un gentleman, correct et généreux. Il serait certainement heureux de vous tirer de ce mauvais pas.

– Si vous le croyez, je renonce à vous convaincre. Tant pis pour vous si un jour vous apprenez à vos dépens qui est ce sinistre individu.

– Que voulez-vous insinuer ?

– Je vous l'ai déjà dit. Vous le servez dans l'espoir de toucher une part de ce fameux trésor. Je vous ai expliqué que vous n'avez aucune chance de trouver le trésor à Mugworthills.

– Eh bien ! si ce n'est pas à Mugworthills, nous le trouverons ailleurs. Mr. Santer saura bien où il faut le chercher.

– Alors, il ne le sait pas encore.

– Non, mais il ne tardera pas à l'apprendre.

– En êtes-vous sûr ?

– Sûr et certain. Dans un jour ou deux, il aura le renseignement, il nous l'a affirmé solennellement.

– Et qui lui fournira ce renseignement ?

– Ça, il ne nous l'a pas dit, mais c'est son droit. Nous avons confiance.

– Tant mieux pour vous, l'espoir fait vivre, fis-je ironique. À propos, où habitez-vous ?

– Dans une tente fort confortable. Nous y logeons tous les quatre.

– Est-ce loin d'ici ?

– Pas très. C'est la tente voisine de celle de Pida.

– C'est étrange. C'est lui qui vous a offert cette tente ?

– Non, mais Tangua a permis à Santer de choisir lui-même sa tente. Il paraît que c'est une loi de l'hospitalité indienne.

– Eh bien ! si vous voulez connaître mon avis, ce détail est une raison de plus de vous méfier de Santer. Je ne serais pas étonné si un de ces quatre matins Santer vous brûlait la politesse. Vous en seriez alors pour vos frais, et vous pourriez même vous trouver en bien fâcheuse posture. Car, alors, les Kiowas auraient de bonnes raisons pour vous en vouloir.

– Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire. Parlez plus clairement.

– Il est bon parfois de ne pas mettre les points sur les *i*. C'est mon dernier avertissement : méfiez-vous, car, si votre crédulité vous entraînait dans une mauvaise aventure, je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider alors.

– Nous aider ?... balbutia Gates, interloqué. Alors que vous êtes prisonnier, et nous sommes libres ?

– La roue tourne parfois... En tout cas...

– Fichtre ! s'écria Gates en m'interrompant. Le voici qui arrive. Il nous a vus ensemble.

Effectivement, la silhouette de Santer venait de surgir au bout d'une allée. Nous ayant remarqués, il se dirigeait vers nous à pas rapides.

– Vous avez en lui une confiance illimitée et vous tremblez de peur à sa vue, remarquai-je ironiquement.

– Je n'ai pas peur de lui, seulement cela doit lui déplaire de me voir en conversation avec vous.

– Il ne vous reste plus qu'à courir au-devant de lui pour implorer son pardon, répondis-je.

La voix de Santer nous parvint de loin.

– Que venez-vous chercher ici, Gates ? Ne vous ai-je pas dit qu'il ne faut pas adresser la parole cet homme ?

– Je passais par ici... et il m'a appelé..., balbutia Gates piteusement.

– Vous n'aviez pas besoin de lui répondre, dit Santer avec hargne. Allez, déguerpissez !

– Voyons, Mr. Santer, je ne suis pas un gamin.

– Taisez-vous, et venez avec moi. En avant !

Il le prit par le bras et l'entraîna avec lui. Il fallait que son emprise sur ces trois chasseurs fût bien grande pour qu'il pût traiter de la sorte ce pauvre Gates.

Les gardes qu'on m'avait donnés comprenaient l'anglais et n'avaient pas perdu un mot de notre conversation. Après le départ de Santer et de Gates, le plus loquace des deux fit même remarquer :

– Ces trois blancs sont des moutons qui suivent un loup. Dès que le loup aura faim, il les dévorera. Ils ont tort de ne pas écouter les avertissements de Old Shatterhand.

Quelques minutes après, j'eus la visite de Pida. Il venait, paraît-il, pour vérifier mes liens, mais il en profita pour me demander si je n'avais aucune réclamation à formuler. Il me désigna les pieux qui entouraient l'arbre et dit :

– Old Shatterhand doit être fatigué d'être resté si longtemps debout. Il pourra se coucher pendant la nuit entre ces quatre poteaux. Il peut le faire dès maintenant, s'il le veut.

– Non, fis-je, ce n'est pas la peine. Je peux attendre.

– Bien, il s’étendra alors après le souper. Le chasseur blanc a-t-il un désir à exprimer ?

– Non, fis-je, mais j’ai un conseil à te donner.

– Lequel ? Je le suivrai, si la chose est en mon pouvoir.

– Oui, elle est en ton pouvoir. Je te prie de te méfier de Santer.

– Oh ! fit-il négligemment. Pida n’a rien à craindre de la vermine de cette espèce.

– C’est juste, cependant même la vermine peut se révéler parfois dangereuse. J’ai entendu dire que cet homme loge dans ton voisinage.

– Oui, cette tente était justement vide.

– Dommage. Il ne te reste qu’à prendre garde qu’il ne puisse pénétrer chez toi.

– Bah ! je le mettrais à la porte s’il s’avisait de venir m’importuner.

– Et s’il se glissait sous ta tente dans la nuit, à ton insu ?

– Je veillerai bien.

– Mais il peut venir en ton absence.

– Alors, c’est ma squaw qui le chassera.

– Tu sais qu’il convoite les papiers parlants que tu portes sur toi.

– Il ne les aura pas. Il aurait beau s’introduire dans ma tente, il ne les trouverait pas.

– Je l’espère. J’ai encore une autre prière à t’adresser : je voudrais jeter encore un coup d’œil sur ces papiers.

– Pourquoi ? Tu les as déjà vus ?

– Oui, mais pas entièrement.

– En ce cas, tu les verras. Mais pas maintenant, parce qu'il fait déjà nuit, on n'y voit presque pas. Je te les apporterai demain matin.

Pourquoi n'ai-je pas insisté pour voir le testament de Winnetou tout de suite, malgré l'obscurité ? Avec un peu de peine j'aurais pu le déchiffrer. C'était la dernière occasion pour moi de prendre connaissance de son contenu d'un bout à l'autre. Si j'avais pu prévoir que le danger était si proche, j'aurais fait l'impossible pour obtenir satisfaction. Au lieu de cela, je dis à Pida :

– Je te remercie. Toutefois, ces papiers parlants ne sont pas la seule chose que Santer convoite. Il a aussi jeté son dévolu sur mes fusils. Ils sont célèbres dans la savane, et à juste titre, car ce sont des armes uniques en leur genre. Elles se trouvent chez toi, n'est-ce pas ?

– Oui, je les garde précieusement.

– Tu ne saurais être trop vigilant.

– Pour te rassurer, fit Pida, je te dirai que ces fusils, protégés contre l'humidité par deux couvertures, se trouvent sous mon lit. Des armes comme celles-ci méritent qu'on prenne soin d'elles. Malheureusement, je ne sais me servir que du « tueur d'ours ». Le maniement de la carabine Henry m'est inconnu. Je sais, comme tout le monde, qu'elle a été fabriquée à ton intention et que l'on peut tirer, sans recharger, de nombreuses balles coup sur coup. Tu es le seul à en connaître le secret, et c'est bien regrettable.

– Si tu le désires, je suis prêt à t'initier à son mécanisme.

– Je t'en remercie, d'autant plus que rien ne t'oblige à me rendre ce service. Pour te marquer ma reconnaissance, je veille-

rai à ce que tous tes désirs soient exaucés jusqu'au moment de ton supplice. *Howgh !*

Et il me quitta sans se douter que, par ces paroles, il venait de confirmer mes espoirs en une libération prochaine.

La présence dans le camp de ces trois chasseurs de race blanche, qui devaient tout de même éprouver à mon égard un minimum de solidarité, m'ouvrait certaines perspectives. S'il eût été exagéré de m'en remettre à eux pour organiser mon évasion, il était à peu près sûr qu'ils ne refuseraient pas de m'aider à me débarrasser de mes liens. Un coup de couteau adroit, à un moment où la vigilance de mes gardes se serait relâchée, aurait suffi à me sauver Malheureusement, mon entretien avec Gates et son attitude lamentable devant Santer m'avait montré qu'il n'y avait peut-être rien à espérer de ce côté-là.

Et voilà que Pida venait me proposer de lui donner des leçons de tir avec ma carabine Henry ! Tout à l'heure mon rêve le plus hardi ne m'avait suggéré encore que la possession d'un couteau. Mais la carabine Henry ! Cela dépassait tout ce que je pouvais espérer. Afin que je puisse faire une démonstration avec cette arme, il fallait que mes mains fussent libres. Saisir le couteau que Pida portait à sa ceinture et libérer à leur tour mes pieds ne serait pour moi que l'affaire d'une seconde. Je serais alors libre et armé de ma carabine à répétition. Certes, la tentative était audacieuse, mais je ne risquais que ma vie. Or je ne pouvais me sauver de toute façon que par un acte désespéré.

Pour le moment, il ne me restait qu'à patienter. Bientôt, profitant de la permission de Pida, j'allais m'étendre sur le sol pour essayer de dormir. Je comptai les pieux autour de l'arbre de la mort ; ils étaient au nombre de seize, quatre de chaque côté. Je savais qu'en pareil cas on couchait le prisonnier entre quatre pieux, chaque membre attaché à l'un d'eux. L'installation était donc prévue pour quatre prisonniers.

Certes, le confort des captifs couchés ainsi laissait à désirer, mais cet arrangement rendait impossible toute tentative d'évasion, même s'il arrivait aux gardes de s'assoupir.

Entre temps, l'obscurité était devenue complète, et, devant les tentes, je vis s'allumer les feux sur lesquels les squaws préparaient leur souper. Bientôt parut Kaho-Oto apportant un repas copieux qui me fut servi de la même façon que le repas précédent. Cette fois, cependant, nous n'échangeâmes pas un mot, et je me contentai de remercier la jeune fille, lorsque j'eus terminé.

Après son départ, comme je me sentais passablement fatigué, je demandai à mes gardes si je pouvais me coucher. Pendant que je mangeais, mes gardes avaient été relayés par deux autres, qui n'étaient pas moins bien disposés à mon égard. Ils m'annoncèrent que Pida lui-même viendrait bientôt pour m'installer.

Ce ne fut cependant pas le fils du chef qui vint me voir, mais Sus-Homasha, le père de la jeune fille qui s'était si gentiment offerte à prendre soin de moi. M'ayant longuement examiné, il dit à mes gardes :

– Je prie mes frères de s'éloigner. J'ai à parler sans témoins à ce Visage-Pâle. Je les rappellerai avant de partir.

Les gardes exécutèrent son ordre et la déférence qu'ils lui témoignaient prouvait que, bien qu'il ne fût pas chef, Sus-Homasha jouissait d'une très grande considération parmi les membres de sa tribu.

Le guerrier s'approcha de moi, attendit un peu, puis parla d'un ton solennel :

– Les Visages-Pâles habitaient autrefois au delà de la grande eau. Ils avaient là-bas beaucoup de terres, et ils n'avaient aucun besoin de venir ici. Ils sont pourtant venus, des armes redoutables à la main et des mensonges à la bouche. Ils sont venus pour mettre à feu et à sang notre savane et notre forêt, pour

s’emparer de nos richesses et pour s’installer en maîtres dans nos terrains de chasse.

Il se tut. Ce préambule était bien dans la manière indienne. Chaque fois qu’un Peau-Rouge adressait un discours à un blanc, il commençait inévitablement par cet exposé de charges contre les intrus venus d’au delà de l’océan. Mais ce n’était sûrement pas pour me faire entendre une harangue sur ce thème bien connu que le noble guerrier était venu me rendre visite à l’arbre de la mort. Curieux de voir ce qu’il voulait, je me gardai bien de l’interrompre.

La pause se prolongea. L’Indien me scrutait du regard, comme attendant une réplique, une objection sans doute. Cependant, comme je me taisais obstinément, il reprit :

– Les hommes rouges les ont d’abord accueillis en amis, mais les Visages-Pâles leur ont répondu par le vol et le meurtre.

Nouvelle pause.

– Aujourd’hui encore, ils s’efforcent de nous dépouiller du peu qui nous reste et, là où leur ruse échoue, ils emploient la violence.

Décidément, l’éloquence de Sus-Homasha ne dépassait pas l’honnête moyenne. On voyait que ce n’était pas dans des joutes oratoires qu’il avait gagné sa plume. Il ne pouvait en tout cas rivaliser avec Tangua, qui usait d’un langage à la fois pittoresque, incisif et véhément.

Je ne répondais toujours pas, attendant qu’il en vînt aux faits.

– Lorsqu’un homme rouge se trouve en face d’un Visage-Pâle, il peut être sûr que celui-ci est son ennemi mortel.

Il m’interrogea du regard, escomptant une protestation. Je ne me départais toujours pas de mon mutisme.

– Sus-Homasha serait-il dans l'erreur ? Existe-t-il des Visages-Pâles qui ne soient pas nos ennemis ?

J'étais bien décidé à ne pas desserrer les lèvres avant de l'avoir entendu formuler une interrogation directe. Elle vint en effet.

– Old Shatterhand ne veut donc pas me répondre ? Est-ce parce qu'il sait que ce que je reproche aux Visages-Pâles est vrai ?

– Oui, c'est vrai. Sus-Homasha a raison.

– Nous avons donc raison de considérer les Visages-Pâles comme nos ennemis ?

– Vous avez raison.

– Mais s'en trouve-t-il qui ne nourrissent pas à notre égard de sentiment aussi hostiles ?

– Il en existe quelques-uns.

– Sus-Homasha désire entendre Old Shatterhand en nommer un seul.

– Je pourrais en nommer plusieurs, un grand nombre même, mais j'y renonce. Il te suffit de bien ouvrir les yeux pour en voir un devant toi.

Le Kiowa, bien qu'il m'eût parfaitement compris, n'en laissa rien paraître et dit avec une feinte ignorance :

– J'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois devant moi que Old Shatterhand.

– Il s'agit bien de lui.

– Ainsi donc, tu te ranges parmi ces Visages-Pâles qui ne sont pas aussi hostiles à notre égard que la plupart de leurs frères ?

La conversation prenait un ton trop conventionnel à mon gré. Je décidai d'y mettre un grain d'imprévu.

– Non, répondis-je. Tu te trompes.

Cette réponse eut pour effet de désorienter complètement mon interlocuteur. Il avait si minutieusement préparé ses batteries, et voilà que ma fantaisie bouleversait tout son plan. J'eus sincèrement pitié de lui.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il. En quoi me tromperais-je ?

– Tu emploies des expressions qui ne sont pas exactes. Tu me demandes si je ne suis pas aussi hostile à votre égard que certains de mes frères. La question est mal posée, puisque je ne suis pas hostile du tout à votre race.

– Vraiment ? Dois-je comprendre que tu n'as jamais tué ni blessé un Peau-Rouge ?

– Jamais, à moins d'y avoir été absolument contraint. Je ne suis aucunement hostile aux Indiens, mais au contraire je suis leur ami, et je le leur ai souvent prouvé. Toutes les fois qu'il m'a été possible, j'ai cherché à protéger les hommes rouges contre les attaques injustes des Visages-Pâles. Si tu veux être équitable, tu es obligé de l'admettre.

– Sus-Homasha est équitable.

– Tu connais l'amitié profonde qui me liait à Winnetou. Lui et moi nous étions des frères. Winnetou n'était-il donc pas un homme rouge ?

– Il l'était, certes, mais il était aussi notre ennemi.

– S'il était votre ennemi, c'est que vous l'avez bien voulu. Mais Winnetou aimait tous les hommes rouges autant qu'il aimait ses frères apaches. Le grand chagrin de sa vie était de voir les hommes rouges s'épuiser en des luttes fratricides. C'est éga-

lement mon sentiment. Depuis que je vis dans la savane, je m'efforce de vous prouver l'amitié que je vous porte.

J'avais fait cette déclaration sur un ton non moins solennel que celui qu'il avait adopté pour me parler. Lorsque je me tus, il baissa la tête, attendit quelques minutes, puis dit :

– Old Shatterhand dit vrai. Si tous les hommes blancs pensaient comme lui, il y aurait sans doute moins de haine entre nos deux peuples. La savane est vaste, hommes rouges et hommes blancs pourraient y vivre côte à côte sans s'entre-tuer. Mais nous n'y pouvons rien, Winnetou est mort, et Old Shatterhand devra subir bientôt le supplice.

Le préambule terminé, il en venait aux faits.

Je croyais deviner sa pensée, mais je le laissai parler sans intervenir :

– Old Shatterhand est un homme courageux, dit-il. Aussi lui destinons-nous des tortures longues et pénibles. Ses ennemis auront-ils le plaisir de le voir défaillir ?

– Non. Si je dois mourir, je saurai regarder la mort en face sans faiblir.

– Si tu dois mourir. Doutes-tu donc de ta fin prochaine ?

– Oui.

– Tu es bien audacieux de prononcer de telles paroles.

– La lâcheté n'est pas le propre de Old Shatterhand, tu le sais bien.

– Dois-je comprendre que tu espères encore t'enfuir ?

– C'est exactement ce que je voulais dire.

– *Uff !* s'écria Sus-Homasha en levant le regard vers le ciel comme pour prendre celui-ci à témoin de ma témérité. Et tu ne

crains pas de me l'avouer ? Jusqu'ici, tu as été traité avec beaucoup de douceur, mais à l'avenir nous devrons nous montrer plus sévères envers un captif aussi prétentieux.

– Votre douceur ou votre sévérité n'ont rien à voir avec mon évasion. Et, quant à la prétention que tu me reproches, je ne crois pas agir à la légère, en disant franchement ma pensée. Ce serait, au contraire, une lâcheté que de vous dissimuler mes espoirs.

– Sans doute, mais tu es bien téméraire.

– Je ne le crois pas. Et d'ailleurs j'ai une raison pour te parler ouvertement.

– Laquelle ?

– Tu devrais la deviner. Et, si tu ne la devines pas, tu ne tarderas pas à l'apprendre.

Il réfléchit une seconde, puis en secouant la tête :

– Je ne comprends pas les raisons de Old Shatterhand, mais qu'importe ! Tout ce que tu m'as dit n'aura pour effet que de redoubler notre vigilance. D'ailleurs les paroles de Old Shatterhand ne reposent sur rien. Il sait lui-même qu'il est perdu, mais il se refuse à l'admettre, afin de pouvoir garder sa fierté.

– C'est faux. Je suis certain de pouvoir m'enfuir.

– Tu te trompes. Tu n'échapperas pas au supplice.

– J'affirme que j'y échapperai.

– Non pas en cherchant à te sauver en tout cas. Tu n'as qu'un moyen, un seul, d'éviter le poteau de torture.

– Je serais curieux de le connaître, demandai-je, comme si je ne doutais pas de ce qu'il allait me proposer.

– Il faut que tu fasses appel à moi pour t'aider.

– Je te remercie, mais je n'ai pas besoin de ton aide.

– Tu es plus fier encore que je ne le pensais. Cependant il est insensé de refuser une aide quand il s'agit de sauver sa vie. D'autant plus que je ne réclamerai pas ta reconnaissance. Si je le fais, c'est parce que je veux que la liberté te soit rendue. Kaho-Oto est venue ici te donner à manger, n'est-ce pas ?

Je voyais notre conversation prendre une tournure que j'aurais voulu éviter. Mon refus et mon attitude obstinée n'avaient d'autre but que d'empêcher ce guerrier de mêler sa fille à mon destin. Mais, si j'étais opiniâtre, Sus-Homasha l'était encore davantage.

– Oui, répondis-je à contre-cœur.

– Tu sais qu'elle est ma fille. Elle compatit vivement à ton sort.

– Dans ce cas, Old Shatterhand est bien à plaindre. Pour un guerrier courageux, la compassion est un affront.

Sus-Homasha protesta avec véhémence.

– Personne ne songe à te faire un affront, ni moi, ni ma fille. Elle a beaucoup entendu parler de toi, avant même qu'elle t'ait vu. Elle sait que Old Shatterhand est un grand guerrier blanc et son désir est de te sauver.

– Cela prouve que Kaho-Oto a bon cœur. Malheureusement elle ne peut rien pour moi.

– Si, elle peut tout.

Je feignis encore de ne pas comprendre.

– Je sais que tu connais bien les coutumes des hommes rouges, puisque tu connais même leur langage. Mais peut-être en ignores-tu certaines.

– C'est possible.

– Tu as déclaré tout à l'heure que tu trouvais Kaho-Oto charmante.

– C'est une erreur. Je n'ai rien dit de semblable à ta fille. Elle m'a apporté de la nourriture, et, lorsqu'elle est partie, un de mes gardes m'a demandé comment je la trouvais. Voilà tout.

– C'est exactement la même chose. Je n'ai pas voulu dire que tu aies flatté ma fille, mais seulement qu'elle te plaisait. Sais-tu qu'un homme qui épouse une jeune fille de chez nous peut être admis dans la tribu des squaws ?

– Je le sais.

– Sais-tu que cela est possible même pour un ennemi et aussi pour un ennemi fait prisonnier ?

– Oui, je le sais.

– Sais-tu que ce prisonnier est alors gracié et que sa liberté lui est rendue ?

– Je le sais aussi.

– *Uff !* Alors tu m'as compris.

– Je te comprends depuis longtemps déjà.

– Ma fille te plaît et tu lui plais. Veux-tu la prendre pour squaw ?

– Non.

Un long silence suivit. Sus-Homasha semblait indigné. Moi, un candidat au supplice, voué à la mort certaine, refuser la main de la fille d'un des guerriers les plus respectés dans la tribu ! Cela dépassait son entendement.

Se ressaisissant, il me demanda sèchement :

– Pourquoi refuses-tu ?

La situation était délicate. Pouvais-je lui révéler mes véritables mobiles sans le vexer profondément ? Comment lui dire qu'un Européen, surtout d'un certain niveau, ne pouvait lier sa vie à celle d'une Indienne, aussi charmante fût-elle ? Pouvais-je en effet me résoudre à passer tout le reste de mon existence, loin de la civilisation, dans un village indien ? Car je n'étais pas capable d'agir à l'instar de tant de bandits blancs qui avaient une femme indigène dans chaque tribu ou presque, épousant par intérêt et quittant sans scrupules des jeunes filles dont la vie était désormais brisée. Je ne pouvais évidemment lui dire tout cela, et il fallait trouver un autre argument susceptible de le convaincre.

– Mon frère rouge a dit tout à l'heure qu'il considérait Old Shatterhand comme un grand guerrier. J'ai bien peur cependant que ces paroles ne correspondent pas à sa pensée et qu'il ait de Old Shatterhand une opinion toute différente.

– Mais non, Sus-Homasha a parlé sincèrement, assura-t-il.

– Comment alors peux-tu me proposer de sauver ma vie lâchement grâce à la pitié d'une jeune fille ? Sus-Homasha accepterait-il à ma place un tel marché ?

– *Uff !* s'écria l'Indien.

Il n'ajouta rien d'autre à cette exclamation et sembla réfléchir. La raison que je venais de lui donner, si elle ne l'avait pas convaincu, l'avait du moins profondément troublé. Aussi est-ce sur un tout autre ton qu'il me demanda, une minute plus tard.

– Que pense Old Shatterhand de Sus-Homasha ?

– Je pense que c'est un guerrier courageux et averti. Je lui confierais sans hésitation le commandement dans la bataille et j'écouterais avec attention son avis au conseil.

– Accepterais-tu de devenir son ami ?

– Bien volontiers.

– Et que penses-tu de sa fille cadette, Kaho-Oto ?

– Je pense que c'est la plus pure et la plus ravissante des filles des Kiowas.

– Mérite-t-elle de trouver un mari ?

– Tout guerrier auquel tu voudrais faire l'honneur de la lui donner pour squaw devrait s'estimer fier et heureux.

– Ainsi donc, si tu refuses, ce n'est point par mépris pour moi ou ma fille ?

– Loin de moi pareille pensée. Mais, si Old Shatterhand a le droit de défendre sa vie et de reconquérir sa liberté, il n'a pas le droit de les accepter de la main d'une jeune fille.

– *Uff ! Uff !* Ton scrupule ne serait-il pas exagéré ?

– Certainement pas. Old Shatterhand ne doit pas commettre un acte que les guerriers évoqueraient devant un feu de camp en faisant la moue. Ai-je raison ?

– Peut-être.

– Old Shatterhand doit-il permettre qu'on dise qu'il a été sauvé de la mort par une jeune et jolie squaw ?

– Certes, c'est assez délicat.

– Non, aucune hésitation n'est permise. Mon suprême devoir n'est-il pas de sauvegarder mon honneur, même au prix de ma vie ?

– Certainement.

– Je suis heureux que tu me comprennes. Mais alors tu comprends aussi la raison de mon refus. Néanmoins, je te remercie, et je remercie aussi Kaho-Oto, la plus délicieuse fleur des Kiowas. Je voudrais vous prouver ma gratitude autrement que par des paroles.

– *Uff ! Uff !* Old Shatterhand est un homme exceptionnel. Il est regrettable qu'il doive mourir. La proposition que je viens de lui faire était le seul moyen de le sauver, malheureusement il l'a rejetée. Pourtant Sus-Homasha ne lui en veut pas, car il comprend parfaitement ses scrupules. Ma fille aussi sera triste en apprenant la réponse de Old Shatterhand, mais elle le comprendra, j'en suis sûr.

– Je l'espère. Je serais désolé si elle pensait que je l'avais dédaignée.

– Elle ne le pensera pas. La fière attitude ne fera qu'accroître l'estime qu'elle te porte et, quand le moment viendra où tu devras te soumettre au supplice à l'arbre de la mort, elle se réfugiera dans ma tente et se voilera le visage en signe de deuil. *Howgh !*

Sur ce, il esquissa un geste de salut et s'en fut.

Dès qu'il fut parti, les gardes revinrent à leur poste. Je poussai un soupir de soulagement. La tournure qu'avait prise notre conversation et sa conclusion dépassaient mes espoirs. L'alerte avait été chaude, car, si je n'avais pas réussi à persuader Sus-Homasha de ma loyauté, j'aurais trouvé en lui un ennemi redoutable, dont l'hostilité aurait pu m'être néfaste.

Peu après le départ de Sus-Homasha, Pida vint pour examiner mon installation pour la nuit.

On me fit étendre les jambes et les bras et chacun de mes membres fut attaché à un pieu. Une couverture pliée fut glissée sous ma tête en guise d'oreiller et je fus recouvert d'une autre couverture pour me protéger de la fraîcheur de la nuit. S'étant enquis si je n'avais pas de désirs à formuler et ayant reçu une réponse négative, Pida me salua et partit.

Je devais cependant recevoir une autre visite encore ce jour-là. Ce fut celle de mon fidèle cheval moreau, qu'on avait laissé paître toute la journée dans les prés environnants.

M'ayant découvert, il poussa un hennissement joyeux, puis il alla s'allonger non loin de moi. Les gardes, qui l'avaient observé avec curiosité, le laissèrent faire : ce n'était évidemment pas un cheval qui pouvait me libérer de mes liens.

Cette preuve de fidélité que me donnait ma monture me toucha profondément. Mais, abstraction faite de toute considération sentimentale, le voisinage de cette bête n'augmentait-il pas mes chances d'évasion ? Si l'occasion se présentait, malgré tout, de fuir la nuit, ce serait pour moi une facilité inespérée que de pouvoir sauter aussitôt en selle. J'espérais que mon cheval aurait l'inspiration de conserver cette bonne habitude et qu'il viendrait me rejoindre tous les soirs, sous l'œil indulgent des gardes.

J'avais eu bien peur de ne pouvoir m'endormir dans cette posture peu confortable et je ne m'étais pas trompé. Écartelé et ligoté comme je l'étais, mes membres ankylosés me causaient de réelles souffrances. Lorsque, la fatigue prenant le dessus, je parvenais à m'assoupir pour un quart d'heure, je ne tardais pas à être réveillé par des sensations de douleur. Ces alternances de brefs instants de repos et de longues minutes de tortures, qui me donnaient l'avant-goût de celles que je devais endurer, durèrent toute la nuit, une nuit qui semblait ne devoir jamais se terminer. Lorsque, enfin, le ciel se mit à pâlir à l'est et que mes gardes se levèrent et vinrent vers moi pour me détacher des pieux et me ligoter à nouveau à l'arbre de la mort, j'éprouvai une intense sensation de soulagement.

Encore quelques nuits passées dans ces conditions, et, quelque bonne que soit la nourriture que m'apporterait Kaho-Oto, je ne manquerais pas d'épuiser mes forces et je me trouverais bientôt dans un état de résistance physique amoindrie. Certes, il eût suffi que je fasse comprendre à Pida combien il m'était pénible de supporter cette position de longues heures durant, pour qu'il m'épargnât cette épreuve. Mais je ne pouvais espérer obtenir cette faveur que contre la promesse de ne pas

chercher à m'évader pendant la nuit, et je ne voulais pas prendre un pareil engagement. De toute façon d'ailleurs, telle réclamation ne pouvait que diminuer mon prestige aux yeux des Kiowas, et il me paraissait important de sauvegarder ma réputation à leurs yeux. Aussi, sitôt conçue, je rejetai cette idée.

La sensation de la faim me rappela Kaho-Oto. Serait-ce encore elle qui m'apporterait mon petit déjeuner ? Après la réponse faite à son père, la chose n'était pas sûre.

Pourtant, vers sept heures du matin, la jeune Indienne aux cheveux noirs vint, droite et légère, portant un plat à la main. Je la saluai et elle me répondit, mais notre échange de propos se borna à des formules de politesse. Son regard me révéla cependant qu'elle ne m'en voulait pas ; tout au plus son visage exprimait-il une profonde tristesse.

Un peu plus tard, Pida vint me voir. Comme précédemment, il s'assura que mes liens ne me gênaient pas trop, puis il m'apprit qu'il allait partir à la chasse avec un groupe de guerriers pour ne revenir que dans le courant de l'après-midi. Je consentirais sans doute à attendre son retour, me dit-il, pour examiner les « papiers parlants » qui m'intéressaient. Il ne voulait pas, en effet, faire attendre ses guerriers.

Une fois de plus, le jeune Kiowa, en me posant cette question, me prouvait qu'il me tenait en estime et qu'il entendait me traiter comme il me l'avait promis. Je lui répondis que je n'étais pas pressé, bien que ce contretemps me fût assez pénible. Je pensais pour me consoler qu'après tout rien ne pressait. Dans l'état où j'étais, je ne pouvais de toute façon exécuter les dernières volontés de Winnetou.

Pida s'éloigna et bientôt je le vis monter à cheval et partir au galop, suivi de ses guerriers.

## CHAPITRE VII

## LE SACHET À REMÈDES

Les premières heures de la matinée ne furent marquées par aucun événement digne d'être rapporté. Personne ne vint me voir et la population du camp ne s'attroupait plus autour de l'arbre comme la veille. La consigne de Pida était rigoureusement observée.

Vers onze heures cependant, je vis Santer déboucher de l'allée. Il conduisait par la bride sa monture sellée et harnachée et portait un fusil en bandoulière. À ma grande surprise, il se dirigea vers moi et, arrivé près de l'arbre, il s'arrêta et dit :

– La cuisine de nos amis Kiowas est détestable, aussi ai-je décidé de faire moi-même ma popote. Mais, pour cela, il me faut trouver du gibier. Cependant, je ne voudrais pas m'absenter sans vous avoir salué au préalable Mr. Shatterhand. J'espère rencontrer dans la savane notre ami Pida qui est si bien disposé à votre égard et qui ne semble pas éprouver à mon endroit une trop vive sympathie.

Il espérait une réponse, mais je le laissais parler sans desserrer les lèvres.

– Vous n'êtes pas très loquace aujourd'hui, Mr. Shatterhand.

Je ne bronchai pas.

– C'est bien dommage que je vous trouve d'une humeur aussi taciturne, cher ami. Nous aurions en effet bien des choses à nous dire. À moins que vous ne soyez frappé subitement de surdité. Allons, un bon mouvement.

Et il me tapota jovialement sur l'épaule.

– Va-t'en, canaille ! m'écriai-je à bout de patience.

– Tiens ! tiens ! Vous n'avez donc pas perdu l'usage de la parole ? J'avais quelques questions à vous poser, mais puisque vous ne voulez pas m'écouter... tant pis ! Tant pis pour moi, mais surtout pour vous !

Il me lança un regard scrutateur, presque effronté. Il y avait dans son attitude plus que de la provocation : un air de triomphe. La langue lui démangeait, c'était évident.

– Oui, j'avais des choses à vous demander, reprit-il. Sur un sujet qui vous intéresse très vivement, si je ne m'abuse.

Il attendit, espérant que ces paroles auraient raison de mon mutisme obstiné, mais, devant mon silence, il éclata de rire.

– Ha ! Ha ! Ha ! Entre nous soit dit, nous offrons un bien curieux spectacle. Old Shatterhand, le célèbre chasseur, le justicier de la savane, attaché au poteau de torture et, devant lui, cette canaille de Santer en liberté ! Ironie du sort ! Et ce n'est pas tout ! À propos, cher ami, connaissez-vous une forêt que les Indiens appellent Indeltche-Tchil. Je crois avoir bien retenu le nom, n'est-ce pas ?

Ces paroles me firent l'effet d'un coup de fouet. Le nom de cette forêt figurait dans le testament de Winnetou. Mon regard le fixa comme pour le transpercer.

– Juste ciel ! On dirait que vous voulez me foudroyer du regard. Par quoi vous aurais-je offensé ?

– Scélérat ! Où as-tu entendu ce nom-là ?

– Entendu ? Qui te dit que je l'ai entendu ? Je le connais, voilà tout. J'en connais d'autres encore. Celui de Tche-Choch, par exemple. Es-tu déjà allé au lieu ainsi nommé ?

– Bandit ! Tu me paieras ça !

– Du calme ! du calme, dit-il avec une odieuse bonhomie. Au lieu de t'agiter, dis-moi plutôt si tu connais un endroit nommé Deklil-To. Je crois que tu as visité ces parages et je te serais reconnaissant de fournir tous ces renseignements que tu pourrais me donner.

– Je comprends maintenant, criai-je. Tu as lu les papiers que...

– Oui, je les ai lus. Mr. Shatterhand trouve-t-il à y redire ?

– Bandit ! Tu as volé Pida !

– Volé ! Tu en as de bonnes ! J'ai simplement repris mes affaires. Cela ne s'appelle pas voler, à ce que je sache. Les papiers, emballage compris, se trouvent maintenant chez leur légitime propriétaire.

Il souligna ces paroles en donnant une tape sur la poche de sa veste, avec un air d'extrême satisfaction.

– Arrêtez cet homme ! Ne le laissez pas partir ! criai-je à mes gardes. Qu'attendez-vous ?

– M'arrêter ? ricana Santer en sautant en selle. Fais-le, si tu peux.

– Arrêtez-le donc ! Il a volé Pida ! Il ne faut pas le laisser partir.

J'avais jeté ces cris au comble de l'émotion et en faisant des efforts désespérés pour me dégager. Mes gardes s'étaient levés, mais, malgré mes adjurations, ils n'esquissèrent pas le moindre mouvement pour retenir Santer. Celui-ci s'éloigna au grand galop, pendant que les deux Kiowas me dévisageaient, stupéfaits.

En proie à une véritable crise de rage, je me débattis comme un fou. Le testament de Winnetou était entre les mains

de Santer, ce testament que personne, en dehors de moi, ne devait connaître ! Du coup, j'oubliai la douleur de mes membres meurtris, possédé entièrement par la volonté impérieuse de reprendre mon bien. Dans un suprême effort, je bandai tous mes muscles et... je me sentis soudain choir à terre. Mes liens étaient rompus.

– *Uff ! Uff !* s'écrièrent mes gardes.

Ils se précipitèrent sur moi, cherchant à m'immobiliser.

– Laissez-moi donc ! hurlai-je. Je ne veux pas m'enfuir, mais arrêter cet homme qui a volé votre jeune chef !

Mais les gardes ne voulaient pas m'entendre. Pendant que je luttais contre eux, la population du village, alertée par mes cris, accourut en masse vers l'arbre de la mort. Je me débattis aussi longtemps que je pus, distribuant des coups de poings à droite et à gauche, mais, comme seules mes mains étaient libres, ma résistance fut de courte durée et je fus bientôt maîtrisé et enchaîné à nouveau au poteau.

Ma tentative de me libérer avait provoqué parmi les Kiowas moins d'indignation que d'étonnement. Je vis quelques guerriers hocher la tête en regardant mes liens.

– *Uff ! Uff !* répétaient-ils, admiratifs. Un buffle ne les aurait pas brisés. C'est incroyable.

À mesure que je reprenais mon sang-froid, une vive douleur dans mes membres se faisait plus sensible. La chair de mes poignets pendait en lambeaux, mettant les os à nu. Je ne me serais pas cru capable, moi non plus, d'un pareil exploit.

– Qu'avez-vous donc tous à me regarder ! m'écriai-je. Vous n'avez pas encore compris ? Ce Visage-Pâle que vous avez laissé échapper a volé Pida. Sautez à cheval, ramenez-le !

Mes appels n'eurent pas plus d'effet que des cris lancés dans le désert. Personne ne bougea. Des longues minutes

s'écoulèrent. Enfin, je vis surgir de la foule Sus-Homasha. Se frayant rapidement un passage, il se dirigea vers moi.

– Ai-je bien entendu ? Tu prétends que Santer a volé les « papiers parlants » de Pida ?

– Je l'ai dit, et c'est vrai. Ne perdez pas un instant. Vous pourrez encore le rattraper.

– Si c'est la vérité, nous devrons consulter Tangua sur ce qui nous reste à faire. Santer a été après tout notre hôte.

– Il ne l'est plus, puisqu'il s'est enfui après vous avoir volé. Consultez Tangua, si vous voulez, mais, pour l'amour du ciel, faites vite !

Sus-Homasha jeta un regard sur les liens rompus restés à mes pieds, se pencha pour les ramasser, les examina et hocha la tête.

– Oui, dit-il, Old Shatterhand mérite bien sa réputation. Quel dommage qu'il doive mourir ! Pourquoi le sort a-t-il fait de lui non point un Kiowa, mais un Visage-Pâle ?

Là-dessus il partit en emportant mes liens, suivi des autres guerriers. Je restai à peu près seul avec mes gardes.

J'attendais son retour avec une impatience croissante. Le temps avançait avec une lenteur effrayante. J'espérais à chaque instant que la poursuite de Santer allait être organisée, et quelle ne fut pas ma déception lorsque je vis que l'animation dans le camp reprenait son cours normal. Je suppliai alors mes gardes de me faire connaître la décision de Tangua. Comme ils l'ignoraient eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas le droit de quitter leur poste, ils appelèrent un guerrier, qui ne tarda pas à nous apporter la nouvelle. Tangua s'était opposé à l'idée de la poursuite de Santer. Il n'attachait aucune importance aux « papiers parlants », d'autant plus, disait-il, que, ne sachant pas lire, Pida ne pouvait en tirer aucun profit.

On imagine ma fureur devant cette décision à la fois stupide et malveillante à mon égard. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang, étouffant dans mon impuissance. Mes gardiens me regardaient d'un air soucieux : sans doute se demandaient-ils s'ils devaient s'attendre à une nouvelle tentative d'évasion. Je ne méditais évidemment rien de pareil, mais je bouillonnais littéralement de rage, sachant que j'étais condamné à l'immobilité. Je finis cependant par me dominer, du moins en apparence, bien décidé à saisir la première occasion qui s'offrirait pour fausser compagnie aux Kiowas. Aucun risque ne me paraîtrait trop grand pour tenter ma chance.

Deux ou trois heures s'écoulèrent dans cette attente quand j'entendis enfin une voix féminine qui semblait appeler au secours. Quelques minutes auparavant, j'avais vu Kaho-Oto sortir de sa tente et s'éloigner, mais je n'y avais guère pris garde à ce moment-là. Maintenant, elle revenait à sa tente en courant et appelant son père d'une voix angoissée. Elle rentra dans la tente et en ressortit l'instant d'après, accompagnée de son père. Tous les deux s'élancèrent à pas de course vers le centre du camp. Les Kiowas qui se trouvaient sur leur chemin se joignirent à eux. Nul doute qu'un événement important venait de se produire, et j'avais le pressentiment que cet événement n'était pas sans rapport avec le vol du testament.

Quelques minutes plus tard, je vis Sus-Homasha revenir sur ses pas et se diriger vers moi. Il me cria de loin :

– Old Shatterhand est un homme savant. Comprend-il aussi la médecine ?

– Oui, répondis-je sans hésiter, d'abord parce que j'avais effectivement de fortes notions de médecine, mais surtout parce que je me rendis compte aussitôt que, pour me conduire auprès d'un malade, les Kiowas seraient bien obligés d'ôter mes liens.

– Ainsi, tu es capable de guérir un malade ?

– Certains malades, sûrement.

– Et connais-tu aussi l’art de réveiller les morts ?

– Quelqu’un est donc mort ? Qui ?

– Ma fille.

– Je viens pourtant de voir à l’instant Kaho-Oto, dis-je, étonné.

– Il ne s’agit pas de Kaho-Oto, mais de sa sœur aînée, la squaw de Pida. On vient de la trouver ligotée et inerte sur le sol de sa tente. Sans doute a-t-elle voulu empêcher ce Visage-Pâle de voler les « papiers parlants » et voilà ce qu’il a fait d’elle. Le guérisseur l’a examinée et il affirme qu’elle est morte. Old Shatterhand veut-il essayer de lui rendre la vie ?

– Conduisez-moi auprès d’elle.

On me détacha aussitôt de l’arbre et on se contenta d’allonger les liens de mes chevilles et de mes poignets. C’est dans cet état que je fus mené dans la tente de Pida.

J’étais sincèrement navré de ce qui était arrivé, mais au moins avais-je la satisfaction d’avoir prévu le coup de Santer. J’espérais que l’avis du guérisseur indigène était faux et que la sœur de Kaho-Oto n’était qu’évanouie et peut-être blessée en mettant les choses au pire. Ce n’était pas la première fois qu’un sorcier indien se trompait dans son diagnostic ; parfois, d’ailleurs, c’était moins par ignorance que par ruse qu’il concluait à la mort, afin de pouvoir, par la suite, rehausser son prestige par une prétendue résurrection, ce qui était considéré chez les Indiens comme le sommet de l’art médical ! À tout prendre, je me félicitais de cet incident qui m’ouvrait des perspectives inespérées puisque c’est dans la tente de Pida que se trouvaient mes deux armes, dont je connaissais même la cachette. Je n’avais pas vu Santer les emporter et j’en avais conclu

que le tueur d'ours et la carabine Henry étaient toujours à la place décrite par Pida.

Un attroupement barrait l'entrée de la tente de la malade. Cependant, à notre vue, les Kiowas s'écartèrent respectueusement et nous pûmes pénétrer sans difficulté à l'intérieur.

Au centre de cette tente, à peine plus vaste et plus confortable que celle d'un simple guerrier, gisait une jeune femme à même le sol. Un vieillard à l'aspect rébarbatif assisté de Kaho-Oto s'affairait autour d'elle. Je n'eus pas de peine de reconnaître en lui le sorcier du village. Lorsqu'ils nous virent entrer, ils se redressèrent tous les deux.

– L'âme a quitté ce corps pour s'envoler vers les territoires de chasse éternelle, dit solennellement le sorcier. La faire revenir n'est plus dans le pouvoir des hommes.

Il semblait sérieusement ennuyé, d'abord parce qu'il avait perdu tout espoir de produire le grand miracle, ensuite parce qu'il n'aimait pas voir des concurrents empiéter sur sa science. Il n'ignorait pas qui j'étais, connaissant ma réputation d'« homme savant », et il était vexé qu'on eût fait appel à moi pour contrôler son jugement.

– Old Shatterhand a consenti à examiner la morte pour voir s'il ne peut rien pour elle, dit Sus-Homasha. Laissons-le faire.

Je mis un genou à terre avec mes mains entravées, je procédai à l'examen méthodique de la jeune femme. Effectivement, le pouls ne battait plus, à moins que les pulsations ne fussent imperceptibles. La respiration aussi semblait avoir cessé. Cependant le corps, bien que complètement inerte, ne présentait ni cette froideur ni ce raidissement qui font conclure à la mort. Tout espoir n'était donc pas perdu.

Sous les yeux ébahis des présents, je sortis de ma poche une petite glace, objet de luxe inouï dans la savane, et je

l'appliquai sur les lèvres de la femme de Pida. Lorsque je la retirai, je vis qu'elle était couverte d'une légère buée. La jeune femme respirait encore.

– Tout effort est vain, intervint le sorcier. Elle est morte et personne au monde ne saurait la ramener à la vie.

– Old Shatterhand l'essaiera pourtant, répondis-je.

– Tu crois vraiment que c'est possible ? demanda le père d'une voix où vibrait l'espoir.

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir et j'espère y réussir.

– Ressuscite-la, je t'en supplie, ressuscite-la ! dit Kaho-Oto en mettant ses deux mains sur mon épaule en signe de supplication.

– Oui, je vais le faire, dis-je, mais, pour faire revenir l'âme dans ce corps, je dois être seul dans cette tente avec la morte.

– Faut-il que nous sortions tous ? demanda le père.

– Oui, c'est indispensable.

– *Uff !* Te rends-tu compte de ce que cela signifie ?

– Quoi donc ? demandai-je, bien que sachant parfaitement à quoi il faisait allusion.

Aussitôt entré dans la tente, j'avais remarqué ma selle et ma couverture accrochées à une paroi et, à côté, mon revolver et mon couteau. Tels des trophées, ces objets étaient destinés à parer l'intérieur de la tente. Quant à mes fusils, ils devaient se trouver à l'endroit décrit par Pida.

– Tes armes se trouvent ici, répondit Sus-Homasha. Si tu t'en emparais, tu pourrais tenter de t'évader. Me promets-tu de ne pas y toucher ?

La situation était bien embarrassante. Un coup de mon couteau m'aurait débarrassé définitivement de mes liens et, une fois en possession de mon fusil à répétition, je pouvais tenir tête à toute une armée de Kiowas. Certes, l'entreprise était hardie, mais fort tentante. Je rejetai cependant bien vite ce projet. Exploiter ainsi l'évanouissement d'une jeune femme me paraissait indigne de moi. Toutefois la situation pouvait offrir d'autres chances et je ne pouvais promettre à la légère à Sus-Homasha de ne rien tenter pour me libérer.

Mon regard se posa par hasard sur une peau de bête où étaient rangés divers accessoires de couture de femmes indiennes, ciseaux, aiguilles de toutes sortes, différents objets pointus destinés sans doute à percer le cuir et enfin un ou deux petits couteaux. Ces petites lames employées aux travaux féminins étaient généralement très tranchantes. C'étaient autant d'instruments possibles de ma libération.

Cette pensée avait traversé mon esprit comme un éclair et, sans perdre un instant, je répondis :

– Je te promets solennellement de ne pas toucher à mes armes. Si vous n'avez pas confiance, emportez-les. En tout cas ; il faut que vous sortiez.

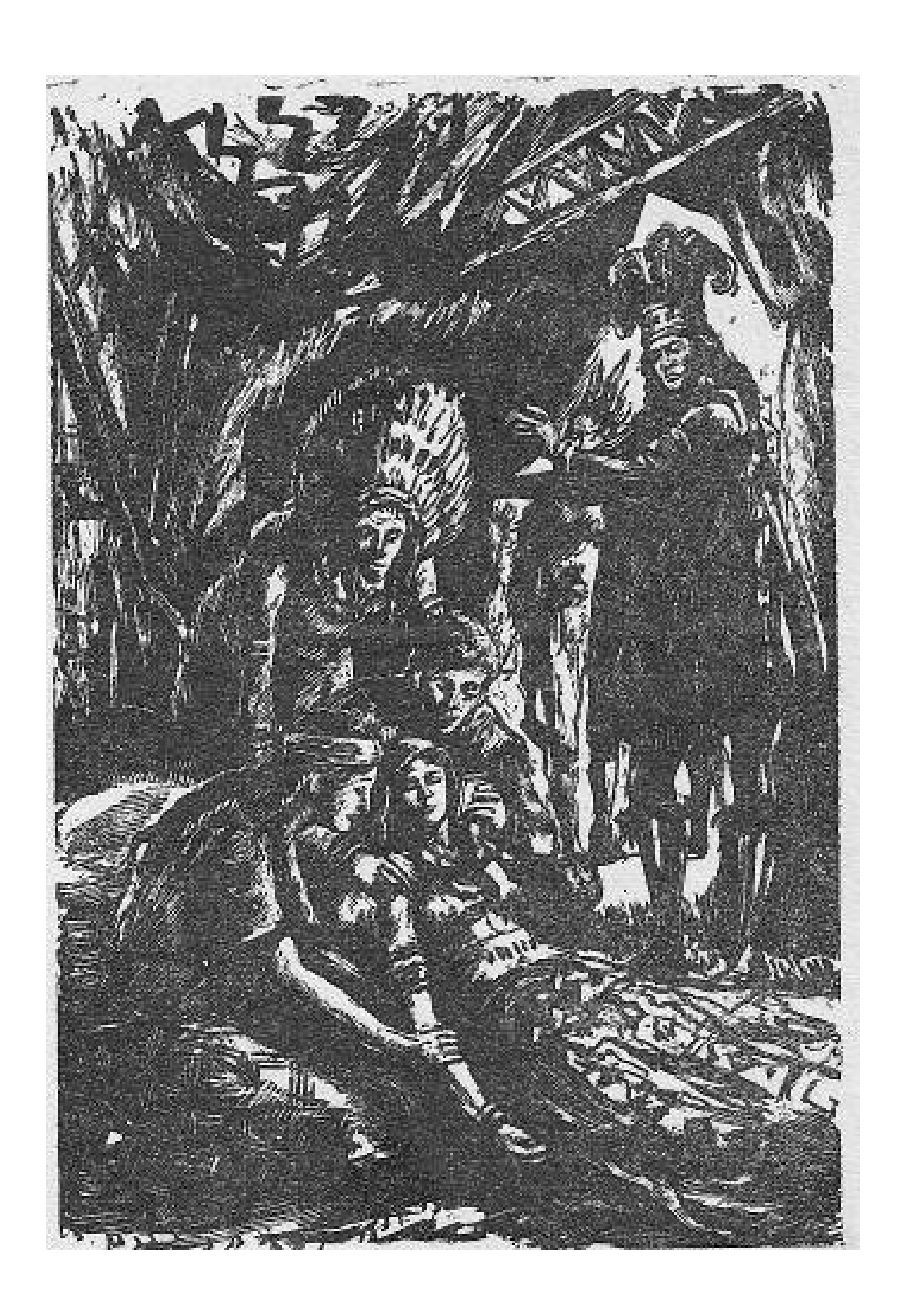
– Nous allons sortir, mais sans emporter tes armes. Old Shatterhand tient ses promesses.

Il hésita cependant un instant, puis il dit :

– J'ai une autre condition encore à te poser. Tu dois m'excuser, mais avec Old Shatterhand on ne prend jamais assez de précautions.

– Parle !

– Depuis que tu as été détaché de l'arbre de la mort, tu n'es plus notre prisonnier qu'à moitié. Qui sait si tu ne tenterais pas de t'évader autrement qu'à l'aide de tes armes.



– Eh bien ?

– Promets-moi de ne pas le faire.

– Tu ne peux me demander de te promettre chose pareille. Je serais le dernier des lâches si je ne tentais pas de m'évader. Toutefois, je puis te donner l'assurance que je ne le ferai pas maintenant.

– Dois-je comprendre que tu te laisseras reconduire à l'arbre de la mort, afin que l'on t'y attache à nouveau ?

– Parfaitement. Tu as ma parole.

– *Uff ! Uff !* Cela me rassure.

Et se tournant vers sa fille et le sorcier, il dit :

– Suivez-moi dehors. Old Shatterhand n'a pas deux langues comme Santer, nous pouvons nous fier à sa parole.

Il sortit et les deux autres firent de même. Le sorcier ne lui obéit d'ailleurs que de mauvaise grâce et, avant de quitter la tente, il jeta un regard soupçonneux dans ma direction. Cependant, comme il avait déclaré que le cas de la femme de Pida ne relevait plus de sa compétence, il ne lui restait qu'à s'incliner devant la volonté de Sus-Homasha.

Resté enfin seul, je saisis à nouveau ma glace de poche et je l'appliquai une fois de plus sur les lèvres de la jeune femme. Les traces de la respiration, plus nettes, révélaient que la femme de Pida revenait peu à peu à la vie. Dans une demi-heure, ou une heure au plus, elle sortirait sans doute de son évanouissement, même sans mon secours. La perte de connaissance était provoquée soit par une profonde émotion, telle que la peur, soit par un traumatisme. Je rejetai bien vite la première hypothèse : deux heures s'étaient passées depuis le départ de Santer et, sauf chez des sujets atteints de névrose, un choc psychique n'entraîne pas un évanouissement aussi prolongé. Il était donc

probable que la sœur de Kaho-Oto avait reçu un coup, un coup sur la tête sans doute.

Avec précaution, j'examinai soigneusement la boîte crânienne de la malade. Je ne tardai pas à découvrir une bosse derrière la tempe gauche, dissimulée par l'épaisse chevelure de la jeune femme. C'était sans aucun doute la trace d'un coup. Le cas était, en somme, moins grave que je ne l'avais craint.

Je me redressai alors et j'allai prendre, sur la peau de bête, une de ces lames dont les Indiennes se servent pour tailler le cuir et je la glissai dans la manche droite de ma chemise.

Ce geste ne m'avait pas demandé plus de quelques secondes et je retournai aussitôt près de la malade.

M'étant assuré que le coup assené sur la tête n'avait causé aucune lésion en dehors de cette petite bosse, je me suis mis à masser celle-ci, d'abord avec douceur, puis de plus en plus énergiquement. La jeune femme fit enfin entendre un léger soupir et, l'instant d'après, elle ouvrit les yeux. Son regard, d'abord inexpressif, s'anima ; je vis même qu'elle me reconnaissait.

– Old Shatterhand, murmura-t-elle.

– Oui, c'est moi, fis-je.

– Toi... ici ?... balbutia-t-elle. J'ai mal à la tête... Tout devient noir de nouveau devant moi...

Je compris qu'elle était sur le point de retomber dans son évanouissement et je décidai de l'en empêcher. Lui saisissant énergiquement le poignet, je lui dis :

– Il faut réagir contre la souffrance. Si tu perds connaissance de nouveau, tu es perdue. Il faut que tu luttes contre cette faiblesse. Garde les yeux ouverts ! Dis-moi ce qui s'est passé.

Mes paroles produisirent l'effet escompté. La jeune femme fit un visible effort pour surmonter sa faiblesse, essaya même de se dresser sur son séant, puis, portant la main à sa tempe, elle dit :

– J'étais seule quand Santer est entré ici... Il a réclamé le sachet à remèdes de Pida. Comme je refusais, il m'a frappée... et j'ai tout de suite perdu connaissance.

– Et le sachet ? L'a-t-il emporté ?

Elle leva le regard vers un des pieux qui soutenaient les cloisons de la tente et poussa un cri d'épouvante :

– *Uff ! Uff !* Le sachet n'y est plus. Il l'a pris. Je suis une misérable ! Pida va me tuer.

C'est donc cela que voulait dire Santer en se vantant devant moi d'avoir emporté le testament avec son emballage ! L'emballage, c'était le sachet à remèdes.

Les lecteurs de mes précédents ouvrages savent quel prix les Peaux-Rouges attachent à cette collection de remèdes, dont le caractère est plutôt religieux que médical. Ils savent aussi au prix de quels efforts, de quelles privations et de quelles peines, le jeune guerrier parvient à constituer le contenu de son sachet à remèdes sans lequel il ne sera pas admis aux territoires de chasse éternelle. L'adolescent qui veut accéder au rang des guerriers quitte le village et se retire dans la forêt. Pendant quelque temps, il s'abstient de toute nourriture et même de boisson. À bout de force et rongé par la fièvre, il a des hallucinations qu'il attribue à une force surnaturelle. L'objet ou l'être qui apparaît le premier dans ses cauchemars sera sacré pour lui jusqu'à la fin de ses jours. Si, par exemple, il voit une chauve-souris, il ne connaîtra pas de répit avant d'avoir capturé une de ces bêtes. Une fois en possession de son fétiche, il rentre au village, le remet au sorcier afin que celui-ci lui fabrique un remède. Ce remède est pour l'Indien ce qu'il a de plus précieux. S'il le

perd, c'est comme s'il perdait l'honneur. Aucun guerrier rouge n'affronterait une bataille sans ce talisman dont il ne se sépare jamais, sinon pour aller à la chasse. Aussi Pida n'avait-il pas emporté son sachet dans son expédition. Je ne doutais pas que le jeune Kiowa tenterait l'impossible pour rentrer en possession de son phylactère dérobé.

– Te sens-tu assez forte pour me parler ? demandai-je à la jeune femme.

– Oui, ma faiblesse passe, dit-elle. Tu m'as rendu la vie, comment pourrais-je te prouver ma gratitude ?

– Tu ne me dois aucune gratitude. N'importe qui aurait fait la même chose à ma place.

Comme elle protestait, je me levai et j'écartai le rideau qui masquait l'entrée de la tente.

Entre temps, une foule de Peaux-Rouges s'était attroupée autour de Kaho-Oto et de Sus-Homasha. L'angoisse se peignait sur tous les visages.

– Vous pouvez entrer, dis-je. La vie est revenue dans le corps de la morte.

Je renonce à décrire la sensation que cette nouvelle provoqua dans l'assemblée et je ne cherche pas non plus à dépeindre la joie de la sœur et du père de la jeune femme. Un miracle venait de se produire, et l'auteur de ce miracle, c'était moi.

– Old Shatterhand est un grand sorcier, se répétait-on à la ronde. Il est plus savant que le nôtre et il sait même reprendre sa proie à la mort.

Mon triomphe était complet. Personne ne chercha à contester mon mérite et mon « confrère » indigène avait jugé préférable de s'éclipser, se reconnaissant vaincu.

Ce triomphe trop facile me causa une légère sensation de gêne, cependant je me gardai bien de diminuer mon mérite aux yeux des Kiowas. En laissant intacte leur illusion sur mes pouvoirs surnaturels, j'augmentais peut-être mes chances d'évasion. Je me contentai donc de prescrire à la malade des compresses glacées et je fis même une démonstration de la manière de les appliquer.

Bientôt, cependant, la joie des Kiowas fit place à l'indignation lorsqu'ils apprirent le vol du sachet à remèdes. Ils clamaient des injures contre Santer et proféraient des menaces farouches. Tangua fut aussitôt mis au courant, et il est facile d'imaginer la colère de ce vieillard irascible qui, à seule fin de me contrarier, avait interdit la poursuite du voleur. Maintenant, celui-ci était bien loin, avec mes « papiers parlants », mais aussi avec le talisman sacré de son fils.

Des bribes d'une discussion violente s'échappaient de la tente du grand chef qui, dans sa rage impuissante, invectivait sans doute ses conseillers. Quelques minutes plus tard, deux détachements de guerriers partaient au grand galop : le premier chargé sans doute d'avertir Pida, l'autre avait pour tâche de découvrir la piste du voleur et d'y guider Pida dès qu'il serait revenu.

Au milieu de cette agitation générale, on semblait oublier jusqu'à mon existence et, sans la promesse donnée à Sus-Homasha, j'aurais pu tenter de m'évader avec de grosses chances de succès. Je me laissai cependant reconduire à l'arbre de la mort par le beau-père de Pida. Il eut soin de m'y attacher lui-même, en prenant des précautions pour éviter de me faire mal.

Pendant toute cette opération, il ne cessa de glorifier ma science et d'exprimer sa reconnaissance éternelle, qu'il promettait de me prouver d'une façon un peu particulière.

– Tu mérites de subir les tortures réservées aux plus illustres des chefs rouges, me dit-il. Jamais encore Visage-Pâle n'a eu pareille occasion de prouver son courage à l'arbre de la mort. Lorsque ton âme gagnera les territoires de chasse éternelle, tu seras accueilli comme un égal par les plus vaillants des guerriers rouges.

J'étais tenté de lui répondre qu'il me faisait décidément trop d'honneur et que je me passerais volontiers de toute cette fête, mais je n'en fis rien.

– Tu dois reconnaître que j'avais raison en insistant pour que Santer soit poursuivi sans délai. Si vous n'aviez pas dédaigné mon conseil, le sachet à remèdes serait déjà entre vos mains. Mais, ainsi, il est peu probable que vous puissiez mettre la main sur Santer !

– Pourquoi ? Nos guerriers découvriront sa trace et finiront par le capturer.

– Rien n'est moins sûr. Santer a une excellente monture et ce n'est pas la première fois qu'il échappe à ses poursuivants. Quel dommage que je ne puisse pas me lancer sur ses traces !

Il sembla réfléchir un instant, puis dit :

– Au fond, rien ne t'empêche de le poursuivre.

– Comment le ferais-je, puisque je suis enchaîné ici ?

– Old Shatterhand a prouvé qu'on peut se fier à sa parole. Je persuaderai Tangua de te laisser partir avec Pida à la poursuite de Santer à condition que tu promettes de revenir ici et de te laisser attacher à nouveau à l'arbre de la mort. Si tu acceptes, je garantirai ton retour de ma propre personne.

Je ne savais si je devais rire ou m'indigner de cette proposition absurde. La confiance que j'inspirai à ce brave Sus-Homasha devenait décidément par trop gênante.

– Non, merci, répondis-je. Je renonce à poursuivre Santer et tout ce que je demande, c'est qu'on en finisse avec moi au plus vite. Puisque je dois mourir, autant mourir tout de suite.

– Tu as raison, dit-il, et chacun sait que tu es un héros. Malheureusement le moment de ton exécution n'est pas encore venu. Il faudra te résigner à attendre le retour du détachement parti en expédition et aussi celui de Pida, qui ramènera le voleur de son talisman. Il faut que toute la tribu puisse assister à cette fête mémorable. Il ne te reste donc qu'à prendre patience.

Il s'en alla vivement, sans me laisser le temps de répondre. Sans doute croyait-il que ce nouvel ajournement de mon supplice me laissait inconsolable.

À vrai dire, tout cela m'était parfaitement indifférent, puisque j'étais bien décidé à décliner l'insigne honneur qu'on voulait me faire en me torturant. Je disposais désormais d'un moyen efficace, et j'étais résolu à ne pas attendre plus longtemps et à tenter ma chance cette nuit même.

En moins d'une heure, Pida fut retrouvé et je le vis arriver au grand galop. Il entra d'abord dans sa tente, où il ne resta que quelques minutes, et il se rendit ensuite chez son père. Il discuta longuement avec celui-ci, puis vint me trouver. Il semblait très calme, mais je devinais qu'il lui en coûtait de maîtriser son émotion et sa colère.

– Old Shatterhand a fait revenir à la vie ma squaw bien-aimée, dit-il, et il a droit à ma reconnaissance. Est-il au courant de tout ce qui vient de se passer ?

– Oui. Comment va ta femme ?

– Elle éprouve encore quelque douleur à la tête, mais le contact de l'eau froide la soulage. Sans doute ne tardera-t-elle pas à se remettre complètement.

– C'est certain. Le coup a été assez violent, mais par bonheur il n'a provoqué aucune lésion grave. Pida a-t-il pris une décision ?

– L'âme de Pida a également reçu un coup violent, et il ne saurait guérir avant que le sachet à remèdes soit retrouvé.

– Espérons que tu le retrouveras bien vite. Tu aurais pu t'épargner ce malheur si tu avais écouté mes avertissements.

– Hélas ! Old Shatterhand avait raison. Quel dommage que mes guerriers au moins n'aient pas suivi son conseil lorsqu'il les engageait à poursuivre Santer. Alors, il eût été facile de le rattraper.

– Il n'est pas encore trop tard, mais Pida n'a plus un instant à perdre.

– Je le sais. Aussi suis-je venu uniquement pour prendre congé de toi. Ton exécution est une fois de plus différée. Sus-Homasha m'a dit que tu trouvais le temps trop long et je regrette de ne pouvoir rien faire pour toi. Tu devras attendre mon retour.

– Volontiers.

Je parlais sérieusement, mais il crut que je dissimulais mes sentiments et se mit à me consoler :

– Je sais qu'il est dur d'attendre longtemps une mort certaine. J'ai ordonné à tes gardes et à tous ceux qui restent au camp de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour rendre cette attente moins pénible. Elle serait encore plus supportable si tu acceptais la proposition que je vais te faire.

Il me regarda, mais je m'abstins de toute question :

– Cela te plairait-il de m'accompagner ? dit-il.

– J'en serais ravi, dis-je.

– *Uff ! Uff !* Voilà qui me fait plaisir. À nous deux, nous réussirons sûrement à mettre la main sur le voleur. Je vais détacher tes liens et te remettre tes armes.

– Attends une minute. J'ai des conditions à te poser. Tout à l'heure déjà Sus-Homasha est venu me trouver pour me proposer de t'accompagner. J'ai refusé, car, pour participer à cette poursuite, il faut que je sois libre.

– Tu seras libre pendant toute la poursuite, si c'est cela que tu veux dire. Je sais que Santer est aussi ton ennemi et que tu dois tenir à sa capture. En conjuguant nos forces, nous sommes plus sûrs du succès. La seule condition que, pour ma part, j'ai à te poser, c'est que, Santer une fois pris, tu consentes à te faire ramener ici.

– Dans ce cas, je refuse, répondis-je avec fermeté. Old Shatterhand n'est pas un chien de chasse que l'on relâche pour le lancer à la poursuite du gibier et que l'on enchaîne à nouveau une fois sa tâche accomplie.

– Old Shatterhand vient de prononcer là des paroles bien inconsidérées. Pida lui conseille de bien réfléchir avant de lui donner une réponse définitive. Si tu tiens à revoir un jour les « papiers parlants », tu ne dois pas refuser de contribuer à la capture du voleur.

– Mes « papiers parlants » ne sont pas les seuls en jeu. Il y a également ton sachet à remèdes.

Il hocha la tête, mais n'insista plus. Il était visiblement déçu.

– Je t'aurais emmené volontiers, mais puisque tu ne veux pas... Cela ne change en rien, évidemment, mon sentiment de reconnaissance : je n'oublierai jamais que tu as sauvé ma squaw. Je voudrais tant faire quelque chose pour toi.

– Tu en auras peut-être l'occasion.

– Vraiment ? Quelle est la pensée de Old Shatterhand ?

– Peux-tu me dire ce que sont devenus les trois compagnons de Santer ?

Le visage de Pida s'assombrit, mais il répondit aussitôt.

– Ils sont dans leur tente.

– Sont-ils libres ?

– Non, on les a ligotés. Ce sont des amis de l'homme qui a volé mon sachet à remèdes.

– Pourtant, ils sont innocents, et tu ne l'ignores pas.

– Certes, ils ne cessent de protester de leur innocence, mais Santer est maintenant notre ennemi, et les amis de nos ennemis sont nos ennemis. Ils mourront sur le poteau de torture.

– Je te répète qu'ils ne sont pour rien dans cette affaire. Ils n'étaient même pas au courant des intentions de Santer.

– Cela ne nous regarde pas. Ils n'avaient qu'à t'écouter. Je sais que Old Shatterhand les a mis en garde contre Santer.

– Que Pida, le jeune et déjà glorieux chef des Kiowas, prête attention aux paroles de Old Shatterhand. Je suis prêt à mourir, moi, sur le poteau de torture et je ne demande rien pour moi-même. Mais, pour ces trois hommes, j'ai une prière à t'adresser.

– *Uff !* Laquelle ?

– Je te prie de leur rendre la liberté.

– Leur rendre la liberté ? répéta Pida étonné. Old Shatterhand parle-t-il sérieusement ?

– Oui, je parle tout à fait sérieusement. Pida doit le faire pour moi, c'est une faveur que je lui demande. N'a-t-il pas dit

tout à l'heure qu'il se souviendrait de ce que j'ai fait pour sa squaw.

Pida détourna le visage pour dissimuler la lutte oui se déroulait en lui. Enfin il dit :

– Old Shatterhand n'est pas comme les autres Visages-Pâles, il ne ressemble à personne. Qui aurait la prétention de le comprendre ? S'il m'avait demandé une faveur pour lui, je la lui aurais accordée sans doute pour lui marquer ma gratitude. Il aurait pu me demander par exemple de lui donner une chance d'échapper à la mort : il aurait eu alors à soutenir un combat singulier contre le plus fort et le plus courageux de nos guerriers. Peut-être en serait-il sorti vivant comme autrefois quand il combattit contre mon père Tangua. Mais voilà que ce n'est pas pour lui-même qu'il demande une faveur, mais pour les autres.

– Oui, c'est ainsi, et je réitère ma demande.

– Eh bien ! soit. Les trois Visages-Pâles seront libres à une condition.

– Parle donc !

– Cette libération m'acquittera de toute la dette de reconnaissance que j'ai envers toi. Nous serons quittes, entièrement quittes.

– C'est ainsi que je l'entendais.

– Dans ce cas, je vais tout de suite accomplir ma promesse. Toutefois ces hommes doivent au moins reconnaître les torts qu'ils ont eus envers toi en refusant de t'écouter et de suivre tes conseils. Ils seront amenés ici, devant l'arbre de la mort, afin qu'ils puissent te remercier. *Howgh !*

Il me quitta et se dirigea vers la tente de son père.

J'étais certain que celui-ci n'approuverait pas la promesse que Pida venait de me faire et qu'il tenterait de lui faire re-

prendre sa parole. Cependant, je connaissais assez bien le jeune Kiowa pour ne pas douter de lui.

Effectivement, un quart d'heure plus tard il apparut de nouveau sur le seuil de la tente du chef et s'engagea dans une allée. Bientôt je le revis venant dans ma direction, suivi de Gates et de ses amis, portant toutes leurs armes et conduisant leurs montures par la bride. À une cinquantaine de mètres de distance, Pida s'arrêta et fit signe aux trois blancs de continuer. Par discrétion sans doute, il ne voulait pas assister à notre entrevue.

Arrivés près de moi, les trois chasseurs me saluèrent avec déférence et c'est d'un ton fort embarrassé que Gates me dit :

– Mister Shatterhand, nous avons appris ce qui s'est passé et nous en sommes sincèrement navrés. Cependant nous ne comprenons pas pourquoi on fait tant de bruit pour un malheureux sachet de médicaments.

– Vous vous dites des chasseurs du Wild-West et vous me posez une question qui révèle une totale ignorance des mœurs des Indiens. La perte de son sachet à remèdes est le plus grand malheur qui puisse arriver à un guerrier rouge. Sans cet objet sacré, l'âme d'un guerrier indien ne saurait être admise aux territoires de chasse éternelle et elle est condamnée alors à errer dans le néant pendant l'éternité.

– Vous avez sans doute raison, dit Gates, car Pida et ses guerriers ont fait un tapage épouvantable et nous ont ligotés sans ménagements, je vous prie de le croire. Nous en avons encore les membres tout meurtris. Qu'est-ce qu'ils passeront à Santer s'ils mettent la main sur lui !

– Il aura bien mérité tout ce qui lui arrivera. J'espère que vous avez fini par comprendre qu'il s'est moqué de vous.

– Ce n'est sûrement pas aimable de sa part d'avoir pris la fuite en nous laissant dans le pétrin. Que je sois damné si je comprends pourquoi il avait besoin des médicaments de ce

Peau-Rouge. Il faut croire qu'il est devenu fou. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse...

– Erreur. C'est précisément ce qui devrait vous intéresser. Le sachet à remèdes de Pida contient mes papiers, où la nouvelle cachette des *nuggets* est décrite avec précision.

– *All devils !* Est-ce possible ?

– Hélas !

– Dans ce cas, vous qui avez lu les papiers, vous devez connaître cet endroit.

– Parbleu !

– Eh bien ! dites-nous tout de suite où c'est. Nous y rattraperons sûrement ce voleur de Santer et je vous garantis qu'il recevra la correction qu'il mérite.

– Cela ne vous servirait à rien de connaître l'endroit. Vous êtes crédules comme des enfants, et Santer vous roulerait une fois de plus. Je vous ai toujours dit que c'était une naïveté de croire qu'il partagerait avec vous quoi que ce soit. Il était bien décidé à se débarrasser de vous le moment venu.

– Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus, dit Gates. Le jeune Peau-Rouge nous a dit que c'est à vous que nous devions notre liberté. Est-ce bien vrai ?

– C'est exact. Vous étiez condamnés à mourir au poteau de torture. Je suis intervenu en votre faveur.

– Nous ne savons pas comment vous remercier, sir. Nous vous devons une fière chandelle et nous ne sommes pas près de l'oublier, soyez-en sûr. Mais vous-même, qu'allez-vous devenir !

– Bah ! je serai torturé.

– Jusqu'à la mort ?

– Il y a des chances.

– Cela nous fait de la peine, n'en doutez-pas, sir. Ne pourrions-nous pas faire quelque chose pour vous ?

– Hélas ! on ne peut plus rien pour moi. Si vous retournez dans les pays civilisés, dites bien que Old Shatterhand n'est plus de ce monde et qu'il a été exécuté par les Kiowas.

– C'est un bien triste message que vous nous confiez là. J'aimerais donner de bien meilleures nouvelles de vous.

– Il ne tenait qu'à vous de pouvoir le faire, car c'est à votre sottise que je dois d'être ici. C'est vous qui m'avez livré aux Kiowas à Mugworthills. C'est donc vous qui serez responsables de la mort terrible qui m'attend. Si vous avez le moindre sentiment humain, le remords vous poursuivra durant toute votre existence. Je n'ai plus rien à vous dire, partez !

Mes paroles plongèrent Gates et les deux autres dans une confusion sans borne. Ils restaient là à me regarder, sans savoir quel parti prendre. Ils secouèrent tristement la tête à plusieurs reprises et semblèrent vouloir se justifier par de larges gestes d'impuissance. Enfin, ils se décidèrent à partir, non sans me lancer de loin des regards apitoyés et contrits.

À peine avaient-ils disparu que Pida monta à cheval à son tour et s'éloigna, suivi d'un détachement de guerriers. Il ne me jeta pas le moindre regard, puisque aussi bien nous étions quittes. Il était sûr d'ailleurs de me retrouver à son retour, attaché toujours au même arbre fatidique, aussi sûr que je l'étais de le retrouver bien avant son retour, quelque part au bord du Rio Pecos ou dans la Sierra-Rita, sur la trace de Santer.

Les événements allaient montrer lequel de nous deux avait raison.

# CHAPITRE VIII

# ÉVASION

À midi, Kaho-Oto m'apporta comme la veille un repas copieux. Je ne manquai pas de m'enquérir, à cette occasion, de l'état de sa sœur. La jeune fille me répondit que celle-ci souffrait bien moins et qu'elle sentait ses forces revenir rapidement. Tout en me parlant, la jeune Indienne me regardait avec tristesse, et je lus dans son regard qu'elle aurait voulu me parler. Comme elle n'osait pas aborder le sujet qui lui tenait à cœur, je fis le premier pas pour l'encourager.

– Ma sœur rouge a sans doute quelque chose à me dire. Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

Elle hésita un instant, puis dit :

– Kaho-Oto pense que Old Shatterhand a eu tort d'agir comme il l'a fait.

– Que veut dire ma sœur rouge ?

– Il aurait dû accompagner Pida à la poursuite du fugitif blanc.

– Pourquoi l'aurais-je fait ?

– Kaho-Oto pense que c'est un digne sort de mourir sans un gémissement au poteau de torture, mais que continuer à vivre dans l'honneur est un sort encore plus beau.

– Certes, mais, même en partant, j'étais condamné à mourir. Je devais donner ma parole que je me laisserais ramener au poteau de torture.

– Pida était bien obligé de te poser cette condition, mais, si tu avais accepté, les choses auraient pu tourner en ta faveur. Vous auriez pu, par exemple, fumer en voyage le calumet de paix et devenir des frères.

– Veux-tu dire qu'une fois devenu le frère de Pida je n'aurais pas été exécuté ? Était-ce cela l'intention de ton beau-frère ?

– Je le crois.

– Tu as peut-être raison, mais moi, de mon côté, j'avais des raisons de refuser. Tout cela n'a plus beaucoup d'intérêt d'ailleurs. Ton désir serait-il de m'épargner la mort ?

– Oui, dit-elle d'un ton ferme. N'as-tu pas rendu la vie à ma sœur ?

– Eh bien ! puisque c'est ainsi, ne te tourmente pas à mon sujet. Old Shatterhand sait toujours ce qu'il fait.

Elle plongea son regard dans le mien, jeta un coup d'œil du côté des gardiens, puis esquissa un geste d'impatience. Je devinai sa pensée. Elle aurait voulu me parler des possibilités de m'évader, mais elle n'osait pas le faire devant les guerriers chargés de ma surveillance. Lorsque son regard se posa à nouveau sur moi, je lui souris et je lui dis :

– Les yeux de ma jeune sœur sont éloquents comme des paroles. Old Shatterhand y lit ce qui se passe dans le cœur de Kaho-Oto. Ses pensées ne sont plus un secret pour lui.

– En es-tu sûr ?

– Oui, et je peux affirmer que le vœu de ma sœur sera exaucé.

– Quand ?

– Bientôt.

– Puisses-tu dire vrai ! Kaho-Oto en serait heureuse !

Elle partit, visiblement soulagée et pleine d'espoir. Lorsqu'elle revint le soir, l'expression mélancolique avait disparu de son visage. La nuit était tombée, et les feux de camp étaient allumés, mais leur clarté ne pénétrait pas sous les arbres où les ténèbres étaient profondes.

Kaho-Oto se tenait tout près de moi en présentant la nourriture à mes lèvres. Tout à coup je sentis une légère pression sur mon bras. C'était un avertissement : elle allait me dire quelque chose d'important. Les gardes, qui se tenaient à une quinzaine de pas de nous, pouvaient, en effet, nous entendre, mais le geste de la jeune fille leur avait évidemment échappé.

– Il ne reste plus sur le plat que quelques bouchées pour Old Shatterhand, dit-elle. Peut-être la faim de Old Shatterhand n'est-elle pas encore apaisée. S'il a besoin de quelque chose, qu'il me le dise.

Elle avait mis l'accent sur ces dernières paroles, dont je devinai sans peine le sens caché. Elle voulait provoquer de ma part une réponse destinée à donner le change aux gardes, où il devait être question de nourriture, mais où je nommerais l'objet dont j'avais besoin pour me libérer.

– Ma sœur rouge est trop bonne, lui répondis-je, et je la remercie de sa sollicitude. Qu'elle se rassure cependant : j'ai mangé à ma faim et j'ai tout ce qu'il me faut. Tout ce que je te demanderai, c'est de me dire comment va la squaw du jeune chef des Kiowas.

– Elle ne souffre presque plus, mais elle continue à appliquer le linge humide sur son front.

– C'est bien, il faut qu'elle continue à se soigner. Qui est auprès d'elle ?

– C'est moi.

– Même la nuit ?

– Oui, je continuerai à veiller auprès d'elle.

– Il ne faut pas la laisser seule. Son état pourrait encore réclamer des soins.

– Je resterai dans sa tente jusqu'au matin.

Sa voix tremblait, elle m'avait parfaitement compris.

– C'est bien, dis-je, alors nous nous reverrons.

– Oui, alors nous nous reverrons.

Elle s'en fut. Les gardes ne se doutaient pas que je venais de faire comprendre à Kaho-Oto que je comptais passer dans la tente de Pida pendant la nuit. La jeune Indienne ne s'était évidemment pas méprise sur le sens de mes paroles.

Pousser jusqu'à la tente de Pida, qui se trouvait au centre du village, comportait certains dangers, mais j'étais cependant obligé d'y aller, puisque mes armes étaient toujours chez le jeune chef des Kiowas.

La certitude de trouver Kaho-Oto dans cette tente me rassurait, car je ne doutais pas qu'elle serait prête à m'aider. Je regrettais cependant de devoir reprendre mes armes en présence des deux sœurs qu'on ne manquerait pas d'accabler ensuite de graves reproches, lorsque mon évasion serait découverte. On les blâmerait de ne pas avoir donné l'alarme, alors qu'on pouvait encore me rattraper. Il me fallait absolument trouver une solution qui dégagerait les jeunes Indiennes de la responsabilité de ma fuite.

Réflexion faite, un seul moyen était à envisager : il ne me resterait qu'à ligoter Kaho-Oto et sa sœur, qui s'y prêteraient sûrement de bonne grâce. Elles n'auraient qu'à affirmer ensuite que, d'un coup de poing, je leur avais fait perdre connaissance. Peu de temps après mon départ, elles pourraient d'ailleurs ap-

peler au secours. J'avais en effet suffisamment confiance en ma monture pour me contenter d'une légère avance sur mes poursuivants éventuels.

Oui, le plan était bon et son succès ne tenait qu'à mon adresse. J'étais persuadé que Kaho-Oto, qui venait de me donner la preuve de son dévouement, et sa sœur se prêteraient à cette combinaison. Cette dernière ne me refuserait pas ce service, car elle était persuadée que je lui avais sauvé la vie.

Un peu plus tard, deux autres guerriers vinrent remplacer mes gardes. Sus-Homasha les accompagnait. Il était grave et taciturne, mais plein de bienveillance. Il tint à m'installer lui-même pour la nuit, craignant que les gardes n'aient une conduite brutale à mon égard. Il avait pitié de moi en raison des blessures récentes de mes poignets.

Je me couchai, comme la veille, entre les quatre pieux. Avant de tendre ma main pour qu'on l'attachât, je tirai prudemment la lame de ma manche gauche, où je l'avais cachée. Au moment où on allait serrer le nœud, je sursautai et portai ma main à ma bouche comme sous l'effet de la douleur causée par le contact de la courroie. En même temps, de la main droite, je passai la lame entre mon poignet et le lien et j'entaillai profondément ce dernier.

– Faites doucement, dit Sus-Homasha à mes gardes, tandis qu'ils attachaient mes membres aux pieux. Vous avez touché ses plaies. Le moment de soumettre Old Shatterhand à la torture n'est pas encore venu.

Je laissai alors glisser la lame de ma main en notant bien le lieu de sa chute. Je comptais bien en effet la saisir de ma main gauche, une fois celle-ci libérée.

Les Kiowas, m'ayant trouvé assez solidement enchaîné, étendirent sur moi une couverture et en glissèrent une autre

sous ma tête, en guise d'oreiller, comme ils l'avaient fait la veille.

Sus-Homasha me souhaita bonne nuit et, avant de prendre congé de moi, il éprouva le besoin de me dire :

– Cette nuit, Old Shatterhand ne pourra pas tenter de s'évader. Avec ses blessures aux poignets, il serait incapable de rompre une fois de plus ses liens.

Il s'éloigna et les deux gardes s'installèrent à mes pieds.

Il est des hommes qui, dans les moments critiques, ne parviennent pas à dominer leurs nerfs. Je ne suis pas de ceux-là. Dans les instants décisifs, je suis toujours maître de moi-même, et le sang-froid ne me fait alors jamais défaut. Cette nuit où se jouait mon sort, j'étais parfaitement calme.

Je laissai d'abord passer une heure, puis une autre. Un à un les feux de camp mouraient. Un seul restait allumé, celui qui brûlait devant la tente de Tangua, baignant les alentours d'une clarté fantomatique. La nuit était fraîche. Depuis longtemps, mes deux gardes s'étaient allongés sur le sol, la tête tournée vers moi. Le moment était venu.

D'un geste brusque mais bien calculé, je finis de rompre, sous la couverture, le lien de ma main gauche, entamé avec la lame. À tâtons, je cherchai celle-ci sur le sol et je la trouvai sans peine. L'instant d'après, mes deux mains étaient libres.

Cependant, il restait encore un problème difficile à résoudre. Pour couper les liens de mes chevilles, j'étais obligé de m'asseoir et de me pencher en avant. Ce geste risquait fort d'éveiller l'attention de mes gardes. Je pouvais évidemment me glisser sous la couverture, mais, même alors, la manœuvre n'était pas sans danger. Il fallait me rendre compte avant tout si mes gardes veillaient.



Afin d'en avoir le cœur net, j'esquissai un léger mouvement sous la couverture. Les Indiens ne bougèrent pas. Je répétai le même geste avec moins de précaution, toujours sans provoquer la moindre réaction de leur part. Il était évident que les deux gardes s'étaient assoupis. Dans ce cas, la rapidité de l'exécution m'assurait plus de chances de succès que les précautions. Je me dressai sur mon céans et, grâce à la lame tranchante, je recouvrai aussitôt la liberté de mes mouvements. L'instant d'après, deux coups de poings vigoureux sur le crâne de mes gardes les firent passer du sommeil dans un évanouissement profond. Sûr dorénavant de ne pas être dérangé, je découpai tranquillement deux carrés dans la couverture, et je les employai à bâillonner solidement les deux gardes, puis avec les courroies de mes liens, je les ligotai à leur tour.

Cette besogne accomplie, je fis quelques mouvements pour dégourdir mes membres ankylosés. Merveilleuse sensation de bien-être ! Mais le temps pressait, il fallait agir vite. Je m'aplatis sur le sol et je me mis à ramper dans la direction de la tente de Pida, non sans m'être assuré au préalable que mon cheval était venu, comme la veille, me rejoindre près de l'arbre de la mort.

Avançant avec d'infinies précautions, je gagnai bientôt la demeure du jeune chef des Kiowas. Je venais d'écarter légèrement la tenture qui masquait l'entrée quand, tout à coup, j'entendis un bruit à ma gauche, comme si quelqu'un marchait sur la pointe des pieds.

– Kaho-Oto, chuchotai-je.

– Old Shatterhand, me répondit-elle à mi-voix.

Je me redressai alors et je demandai :

– Pourquoi n'es-tu pas dans la tente ?

– Il n'y a personne dans la tente, répondit-elle. Puisque ma sœur est malade, j'ai préféré la faire transporter sous le toit de mon père, où elle restera jusqu'au retour de son mari.

Décidément, la jeune Indienne ne manquait pas d'ingéniosité. Cette ruse innocente me dispensait d'avoir recours à ce simulacre d'agression dont la seule pensée m'était pénible.

– Mes armes sont-elles toujours là ? demandai-je.

– Naturellement. Tes fusils, enveloppés dans une couverture, sont sous la couche de Pida. Old Shatterhand a-t-il un cheval ?

– Oui, ma monture m'attend. Il ne me reste plus, Kaho-Oto, qu'à te remercier. Tu as été bonne pour moi, je ne l'oublierai jamais.

– Old Shatterhand est bon pour tout le monde. Pense-t-il revenir un jour parmi nous ?

– Bientôt, je l'espère. Je compte revenir en même temps que Pida, qui deviendra mon ami et mon frère.

– Vas-tu suivre sa trace ?

– Oui. Et j'espère le rejoindre d'ici peu.

– Dans ce cas, ne lui parle pas de moi. Personne, en dehors de ma sœur, ne doit savoir ce que j'ai fait.

– Rassure-toi, personne ne le saura.

– Merci. J'ai confiance en toi. Je te souhaite bonne chance. Il me faut partir maintenant, ma sœur doit déjà s'inquiéter.

Avant de nous séparer, je lui serrai la main et, sans que j'aie pu comprendre ce qu'elle faisait, elle porta la mienne à ses lèvres. Puis elle disparut, légère comme une fée. Vivement ému, je m'arrêtai un instant et la suivis du regard. Brave petit cœur !

Je pénétrai alors sous la tente et, à tâtons, cherchai mes armes. Je découvris aisément mes fusils enveloppés dans une couverture, mon couteau et mon revolver. Quant à ma selle, je

la retrouvai à l'endroit où je l'avais remarquée le matin, accrochée à la paroi de la tente.

Tout cela ne me demanda pas plus de quelques minutes et je pus bientôt rejoindre ma monture et la seller. Une fois prêt, j'allai voir ce que faisaient mes gardes. Ils avaient repris leurs esprits, mais, ligotés et bâillonnés, ils étaient incapables de donner l'alarme.

– Les guerriers kiowas n'ont pas de chance avec Old Shatterhand, dis-je à voix basse. Ils seront privés du spectacle de sa torture. Je vais rejoindre Pida pour l'aider à capturer Santer et à reprendre le sachet à remèdes. Dites à votre chef Tangua qu'il soit sans crainte pour son fils, je le protégerai. Les fils et les filles des Kiowas m'ont témoigné de la bienveillance, je vous prie de les remercier en mon nom. J'aurai sans doute l'occasion de leur prouver que je ne suis pas un ingrat. *Howgh !*

Je m'éloignai en conduisant prudemment ma monture par la bride. Lorsque je fus assez loin pour ne plus risquer d'éveiller par le galop de mon cheval, les Kiowas endormis, je sautai en selle et je pris résolument la direction du sud.

La nuit était sans lune, et, dans l'obscurité presque totale, il n'était pas question pour moi de rechercher les traces de Santer et de ses poursuivants. Je savais cependant que Santer s'était dirigé vers le Rio Pecos et cela me suffisait.

Quelques minutes de réflexion m'avaient suffi pour acquérir cette certitude. Il était évident que Santer, en possession du testament de Winnetou, s'était lancé à la recherche de l'or. Cependant, la plupart des indications contenues dans le testament de Winnetou devaient être inintelligibles pour lui. Déjà dans les premières lignes que j'avais eu le temps de parcourir figuraient trois termes en langue apache. Santer avait dû comprendre le premier d'entre eux : Indeltche-Tchil, Forêt des Pins. Quant aux deux autres, Deklil-To et Tche-Choch, Eaux Sombres et Rocher de l'Ours, leur sens devait lui échapper. Et les aurait-il compris,

que cela ne lui aurait servi à rien, puisque c'est Winnetou et moi qui avions baptisé ainsi ces deux endroits. En dehors de nous, seuls deux Apaches, ceux qui nous avaient accompagnés, les connaissaient. Il s'agissait de deux anciens de la tribu, qui, depuis quelque temps, ne quittaient plus guère le pueblo du Rio Pecos. Ils étaient en somme les seuls à pouvoir renseigner Santer sur le chemin à prendre.

Je présumais que Santer chercherait à s'informer auprès des Apaches. Comme personne dans cette tribu n'ignorait les aventures que j'avais vécues avec Winnetou au Deklil-To, on ne manquerait pas de l'adresser aux deux vieux guerriers. Certes, Santer, l'assassin de Nso-Tsi et d'Intchou-Tchouna, risquait gros en s'aventurant dans le village ennemi, mais je savais que ce bandit assoiffé d'or ne reculerait devant aucun péril pour s'emparer du trésor des Apaches. De plus, il avait un atout considérable dans le jeu : le testament de Winnetou, dont l'enveloppe en cuir portait la marque du chef apache. En manœuvrant habilement, et en mettant à profit ce document, il avait de bonnes chances de gagner la confiance des Apaches.

Le tout était de pouvoir arriver avant Santer au village des Apaches. Si j'y parvenais, j'étais sûr de pouvoir déjouer tous ses plans. Mais la chose n'était pas facile. Le bandit avait une avance de toute une journée et de la moitié de la nuit. Aurais-je la chance de le battre dans cette course effrénée ?

## CHAPITRE IX

## AU PUEBLO DES APACHES

Je chevauchai pendant plusieurs heures, sans ralentir le galop de mon cheval, et j'avais bon espoir de réussir dans mon entreprise quand ma monture commença à donner des signes de fatigue. Cela m'étonna vivement car, après un repos de plusieurs jours, elle aurait dû être en pleine forme. J'examinai soigneusement ses sabots, croyant y découvrir la cause de la gêne qu'elle éprouvait visiblement à avancer, mais je ne vis rien d'anormal. Depuis que le soleil avait surgi derrière les collines, notre course ne cessait de ralentir et je commençais à désespérer, lorsque, vers le soir, procédant à un nouvel examen des sabots de mon cheval, je décelai une inflammation provoquée par une longue épine qui s'était implantée profondément dans la chair. La pauvre bête devait souffrir depuis de longues heures et il était même étonnant qu'elle eût accepté de me porter jusque-là.

Je fis une halte pour retirer l'épine, mais, même ainsi soulagé, le cheval ne se remettait que lentement et force me fut de lui accorder quelque repos. Le lendemain soir, il devint évident que ce contre-temps m'avait irrémédiablement empêché de rattraper l'avance de Santer. Le bandit allait arriver au village des Apaches bien avant moi. Il me restait cependant un espoir. Peut-être n'obtiendrait-il pas les renseignements avant mon arrivée, et dans ce cas rien n'était perdu.

Le lendemain matin, je constatai que je m'étais rapproché sensiblement du Rio Pecos, dont me séparaient à peine quelques heures de marche. J'étais en pleine savane, je ne voyais pas encore à l'horizon le large ruban du fleuve, quand

deux cavaliers indiens vinrent à ma rencontre. C'étaient des Apaches, qui, m'ayant aperçu, foncèrent à toute allure dans ma direction. Je ne tardai pas à reconnaître en l'un d'eux Yato-Ka, un des guerriers les plus estimés de la tribu. L'autre était tout jeune encore, et son visage m'était inconnu !

Yato-Ka ne tarda pas à me reconnaître à son tour. Il agita son fusil en guise de salut et éperonna sa monture, qui redoubla de vitesse.

Après les salutations d'usage, je lui demandai :

– Quel chemin suivent mes amis apaches ? Je vois qu'ils ne sont ni sur le sentier de guerre, ni en expédition de chasse.

– Nous nous dirigeons vers le nord pour nous rendre sur la tombe de notre chef Winnetou, afin de célébrer sa mémoire, répondit Yato-Ka.

– Ainsi, vous avez appris la nouvelle de sa mort ? fis-je.

– Oui, nous l'avons apprise il y a quelques jours et le deuil a assombri nos camps et nos villages.

– Mes amis savent-ils que j'ai participé au combat au cours duquel votre chef vénéré a trouvé la mort ?

– Nous le savons. Old Shatterhand nous contera tout et il sera notre guide lorsque nous partirons en expédition pour venger la mort du grand chef des Apaches.

– Oui, nous aurons l'occasion bientôt de parler de tout cela plus longuement, mais permettez-moi d'abord de vous poser une question : n'êtes-vous que deux pour accomplir ce long voyage ?

– Non, nous partons en éclaireurs. Il nous faut en effet avancer avec prudence, car ces chiens de Comanches ont une fois de plus déterré le tomahawk de la guerre. Les autres guerriers nous suivent à quelque distance.

– Sont-ils nombreux ?

– Leur nombre est cinq fois plus grand que celui des doigts à mes deux mains.

– Cinquante ? Et qui les conduit ?

– Til-Lata[31], qui a été élu pour succéder à Winnetou.

– Je connais ce vaillant guerrier. Vous n'auriez pu faire un meilleur choix. Mais, au fait, n'avez-vous pas rencontré sur votre chemin un cavalier blanc ?

– Si, nous en avons croisé un.

– Quand ?

– Hier. Il nous a demandé de lui indiquer le chemin de Tche-Choch.

– Et vous l'avez fait ?

– Nous n'avons pu le faire, l'ignorant nous-mêmes, et nous lui avons conseillé d'aller trouver le vieil Inta, dans notre pueblo.

– *Uff !* C'est ce Visage-Pâle que je cherche. Il est le meurtrier d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi. Je dois le capturer.

– *Uff ! Uff !* s'écrièrent les deux Apaches, consternés. L'assassin d'Intchou-Tchouna ! Et nous avons été assez imprudents pour lui donner des conseils.

– C'est regrettable, mais vous ne pouviez pas deviner à qui vous aviez affaire. Il n'est pas trop tard, heureusement, pour réparer votre erreur. Toutefois, pour cela, il vous faut rebrousser

---

[31] La Main Sanglante.

chemin et venir avec moi. Je vous conduirai plus tard sur le tombeau de mon frère. Venez vite !

Je serrai les flancs de ma monture, qui s'élança au galop. Les deux Indiens me suivirent.

– Si nous allons vite, me cria Yato-Ka, nous pourrons peut-être trouver l'assassin au village.

Après deux heures de course, nous atteignîmes le Rio Pecos. L'eau n'étant pas très profonde à ce niveau, nous pûmes traverser le fleuve sans encombre et poursuivre notre voyage. Pendant que nos bêtes s'abreuvaient, j'avais pu relater en quelques mots à mes compagnons les circonstances de ma rencontre avec Santer à Nugget-Tsil et mes aventures chez les Kiowas.

– Ainsi donc, Pida, le jeune chef des Kiowas, est à la poursuite de Santer ? demanda Yato-Ka.

– Oui.

– Est-il seul ?

– Il a suivi le groupe de guerriers envoyé par son père pour capturer Santer et il à dû le rattraper.

– De combien d'hommes dispose-t-il donc ?

– Je les ai comptés au moment de leur départ. Ils étaient dix sans Pida.

– Ils ne sont pas très nombreux.

– Pour capturer un seul fugitif, onze guerriers suffisent amplement.

– *Uff !* Les fils des Apaches seront bien contents de pouvoir capturer Pida et ses guerriers et de les attacher au poteau de torture.

– Ils ne le feront pas, dis-je d'un ton ferme.

– Pourquoi ? Les Kiowas ne pourront pas nous échapper. Sans doute guettent-ils le départ de Santer aux abords de notre pueblo et, comme nous savons où les chercher, ils ne tarderont pas à être nos prisonniers.

– Sans doute, mais ils ne mourront pas au poteau de torture.

– Les paroles de Old Shatterhand m'étonnent. Les Kiowas sont nos ennemis et ils sont aussi les siens. Ne l'ont-ils pas attaché à l'arbre de la mort ?

– Si, mais ils m'ont traité avec égards, et je considère aujourd'hui Pida comme un ami.

– *Uff !* s'écria l'Apache étonné. Je reconnais bien Old Shatterhand, dont l'habitude a toujours été d'épargner ses ennemis. Je me demande cependant si Til-Lata sera d'accord avec lui.

– Il le sera certainement.

– Cela me paraît fort douteux. C'est un guerrier et il applique avec sévérité les lois de la guerre. Il sait que ses ennemis n'auraient pas pitié de lui s'il tombait en leur pouvoir et lui non plus n'a pas pitié d'eux.

– Mais ne suis-je pas, moi aussi, un chef des Apaches ?

– Si, tu l'es, depuis que tu as bu le sang de Winnetou et que ce dernier a bu le tien. Tu es devenu alors le sang de notre sang, la chair de notre chair. Tu es devenu aussi un chef des Apaches et chaque tribu de notre peuple te doit le respect.

– N'ai-je pas été nommé chef bien avant Til-Lata ?

– De nombreuses lunes avant lui.

– C'est donc lui qui doit se conformer à ma volonté.

Il se rendit à mes raisons ; je voyais cependant qu'il n'était pas entièrement convaincu. Mais, à ce moment, un fait nouveau sollicita notre attention. Nous venions de remarquer une nouvelle piste qui, longeait la rive droite du Rio Pecos en direction du pueblo des Apaches, dans le même chemin que nous devions emprunter. Nous examinâmes attentivement la trace sans pouvoir cependant en déduire le nombre de cavaliers, ceux-ci ayant avancé à la file indienne. Tout portait cependant à croire que ce fussent là les guerriers kiowas poursuivant Santer. Effectivement, un peu plus loin, la file des cavaliers s'était disloquée, et nous pûmes constater qu'il s'agissait de Peaux Rouges au nombre de onze.

– Les guerriers apaches qui te suivent remontent-ils le cours du fleuve ? demandai-je à Yato-Ka.

– Certainement, répondit l'Indien. Ils ne manqueront pas de rencontrer les Kiowas, qui sont moins nombreux qu'eux.

– La distance qui nous sépare encore d'eux est-elle grande ?

– Lorsque nous t'avons rencontré, nous avions sur eux une avance d'une demi-journée de marche.

– Et les Kiowas, comme les traces l'indiquent, ne sont guère qu'à une demi-heure de nous. Pressons le pas pour les rattraper avant qu'ils ne rencontrent les guerriers apaches.

Je m'élançai au galop, suivi de mes compagnons. Bientôt nous arrivâmes à une boucle du fleuve. Là, les Kiowas, qui connaissaient parfaitement le terrain, avaient quitté le bord de celui-ci pour prendre un raccourci. Les traces étaient maintenant toutes fraîches. Nous avancions à une forte allure et mon cheval, qui ne se ressentait plus de sa piqûre, était redevenu l'admirable coursier qu'il avait toujours été.

Enfin, de petits points mobiles surgirent à l'horizon. C'étaient sans nul doute les Kiowas conduits par Pida. Nous for-

çâmes encore la vitesse et, comme la distance entre ceux que nous poursuivions et nous-mêmes diminuait, nous pûmes bientôt constater qu'ils avançaient à la file indienne, ils ne semblaient pas nous avoir remarqués.

Brusquement, ils s'arrêtèrent, se concertèrent une minute, puis, rebroussant chemin, ils retournaient dans notre direction.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Yato-Ka.

– Ils ont dû apercevoir les guerriers apaches et, comme ceux-ci sont bien plus nombreux qu'eux, ils préfèrent éviter la rencontre. À présent, ils doivent nous avoir remarqués aussi, mais nous ne sommes que trois, aussi nous ne craignent-ils pas.

– Voici en effet nos frères, je viens de les apercevoir, s'écria triomphalement Yato-Ka, en désignant un point au delà du groupe de Pida. Ils poursuivent les Kiowas à toute vitesse.

– Très bien, dis-je. Il est temps que vous alliez rejoindre tous les deux vos guerriers tout en évitant les Kiowas. Dites à Til-Lata qu'il s'arrête pour m'attendre. Je vais pendant ce temps parler à Pida.

Les deux éclaireurs apaches suivirent mon conseil, pendant que je bifurquais légèrement à gauche pour allez au-devant des Kiowas. Quelques minutes plus tard, ceux-ci pouvaient déjà me reconnaître. J'entendis en effet Pida pousser un cri d'étonnement, mais il continuait à galoper à toute allure. Dirigeant mon cheval au-devant de lui, je lui criai :

– Halte-là ! Ne craignez rien, je vous protégerai contre les Apaches.

Il faut croire que sa confiance en moi était grande, car aussitôt je le vis freiner sa monture, et ses guerriers suivirent son exemple. L'instant d'après, je me trouvais auprès de lui.

– *Uff !* Old Shatterhand ici ? s'écria-t-il. Qui t'a libéré ?

– Personne. Je me suis libéré par mes propres moyens. Ne t'en avais-je pas prévenu ? Cependant, tu n'as rien à craindre de moi. Tu es mon ami, et, aussi longtemps que je suis auprès de toi, les Apaches ne s'attaqueront pas à toi.

– *Uff !* Est-ce bien vrai ?

– Tu as ma parole.

– Je ne doute pas de la parole de Old Shatterhand. Il ne m'a jamais menti.

– Jette un regard en arrière. Les Apaches, prévenus par mes deux compagnons, ont déjà mis pied à terre. Ils attendent que je les rejoigne. Avez-vous découvert les traces de Santer ?

– Oui, mais nous n'avons pas eu le temps de le rattraper. Sa piste mène vers le pueblo des Apaches.

– Tu as donné une preuve de courage en le suivant jusqu'ici, étant donné l'hostilité qui vous oppose à cette tribu ennemie.

– Quel est le guerrier qui ne risquerait pas, sa vie pour reconquérir son sachet à remèdes ?

– Désormais tu ne risques plus la tienne. Descends de cheval. Nous allons fumer le calumet de paix.

– *Uff !* Old Shatterhand considère donc Pida digne d'être son frère malgré tout ce qui s'est passé ?

– Oui, mais il faut faire vite, car je ne veux pas abuser de la patience des Apaches.

Nous mîmes pied à terre et fumâmes le calumet de paix, scellant notre alliance par ce rite indien. Après quoi, ayant recommandé à Pida d'attendre mes instructions, je m'élançai vers les Apaches, qui se tenaient groupés en demi-cercle autour de Til-Lata.

Je connaissais bien ce guerrier apache, réputé pour sa bravoure et son orgueil. Il m'avait jadis témoigné de l'amitié. Arrivé auprès de lui, je le saluai cordialement et j'ajoutai :

– Old Shatterhand arrive aujourd'hui vers vous seul, car son ami Winnetou n'est plus à ses côtés. Je conterai bientôt à mes frères les derniers instants de leur grand chef, mais je désire auparavant entretenir Til-Lata des Kiowas qui attendent mon retour non loin de là.

– Yato-Ka m'a déjà communiqué ton désir, répondit Til-Lata.

– Et quel est ton avis ? demandai-je.

– Old Shatterhand est un chef des Apaches et sa volonté sera respectée. Les dix guerriers kiowas peuvent regagner tranquillement leurs tentes, personne ne cherchera à leur nuire.

– Il y en a onze en réalité, car leur jeune chef Pida est avec eux, fis-je observer.

– J'ai vu que Old Shatterhand a fumé avec Pida le calumet de paix. Il peut s'approcher et nous le traiterons comme un invité aussi longtemps qu'il le voudra. Cependant, une fois parti, il redeviendra notre ennemi, ainsi que le veut la loi de la guerre.

– C'est ainsi que je l'entends moi aussi, fis-je. Cependant, les guerriers apaches me suivront, car nous sommes sur la piste de l'assassin d'Intchou-Tchouna. Lorsque nous aurons capturé le meurtrier, je les conduirai sur la tombe de leur grand chef. *Howgh !*

– *Howgh !* acquiesça Til-Lata, et, pour confirmer notre accord, il me tendit la main.

Je pus alors retourner auprès de Pida et je lui fis part de notre convention. Il renvoya aussitôt ses guerriers dans leur camp et nous allâmes rejoindre le détachement de Til-Lata.

Sans perdre un instant, nous nous lançâmes à la poursuite de Santer.

Ayant regagné la rive du Rio Pecos, nous en suivîmes le cours jusqu'au soir. Alors, nous nous arrêtâmes pour camper et, devant les Apaches réunis autour du feu de camp, je relatai en détail les circonstances dans lesquelles leur chef bien-aimé avait trouvé la mort. Mon récit produisit sur ces hommes endurcis une profonde impression. Ils demeurèrent longtemps silencieux, puis honorèrent la mémoire du disparu en évoquant les faits marquants de sa vie glorieuse.

La veillée se prolongea bien avant dans la nuit, et nous nous remîmes en route aux premières lueurs de l'aube. Nous chevauchâmes à allure forcée durant toute la journée, ne nous accordant qu'une brève halte vers midi pour nous restaurer. Enfin, au soleil couchant, le pueblo des Apaches nous apparut.

C'était une construction en gradins, conçue de telle sorte que les habitations de chaque étage étaient précédées d'une terrasse. Les étages étaient reliés entre eux par des échelles que l'on retirait dès qu'un ennemi était signalé. Grâce à cette disposition, la forteresse était à peu près inexpugnable, car l'assaillant éventuel se verrait obligé de la prendre étage par étage, et les échelles de fortune dont il pourrait disposer constitueraient une cible facile pour les défenseurs bénéficiant d'abris solides. Le pueblo comprenait une dizaine d'étages.

Notre arrivée produisit une vive sensation parmi les habitants, qui ne s'attendaient pas à ce retour précipité de l'expédition de Til-Lata. Ce dernier, formant un porte-voix de sa main, annonça :

– Old Shatterhand est parmi nous. Que les guerriers apaches se hâtent pour le recevoir.

Des clameurs s'élevèrent dans le pueblo, s'amplifiant d'étage en étage. On descendit des échelles, qui n'étaient pas

faites de cordes, mais d'énormes troncs d'arbres dans lesquels on avait taillé des échelons. Des centaines d'Apaches se précipitèrent à ma rencontre, me souhaitant la bienvenue et m'assaillant de mille questions relatives à la mort de leur grand chef. Je les écartai cependant d'un mouvement de la main et je demandai :

– Où est Inta ? J'ai à lui parler d'urgence.

– Il est chez lui. Nous allons l'appeler tout de suite.

– Ce n'est pas la peine. Il est vieux et malade, et il faut lui épargner les fatigues. J'irai le trouver moi-même.

Je fus conduit dans une espèce d'antre creusé dans le contre-fort d'un roc. Le vieillard manifesta de la surprise, mais aussi de la joie en me voyant et, selon l'habitude indienne, il s'apprêtait à m'accueillir par un long discours de bienvenue. Je l'en empêchai cependant :

– Un Visage-Pâle est-il venu te voir ? lui demandai-je.

– Oui, répondit-il.

– Quand ?

– Hier.

– Est-il reparti ?

– Oui. Il ne s'est pas attardé ici pendant un temps plus long que celui que les Visages-Pâles appellent une heure.

– Que te voulait-il ?

– Il m'a demandé de lui indiquer où se trouve exactement Delklil-To. Il m'a dit que Winnetou lui avait interdit de révéler son nom, mais il m'a montré sa marque tracée sur un morceau de cuir. Notre chef l'a chargé d'exécuter ses dernières volontés.

– Et tu lui as fourni les indications ?

– Oui. Je lui ai dit comment trouver le lac de Delklil-To, la forêt d'Indeltche-Tsil et le rocher Tche-Choch, au-dessus de la chute d'eau.

– Tu lui as indiqué aussi le petit sentier qui conduit à ce rocher ?

– Oui, je lui ai tout dit. Cela m'a fait plaisir d'évoquer ces lieux où je m'étais rendu pour la dernière fois en ta compagnie et en celle de Winnetou. Hélas ! le grand chef des Apaches nous a quittés pour rejoindre son père dans les territoires de chasse éternelle. J'espère bientôt les suivre moi-même.

Comment aurais-je pu reprocher sa légèreté à ce vieillard qui croyait de bonne foi exécuter la dernière volonté de son chef défunt. Cependant je tenais à tout savoir.

– Le cheval du Visage-Pâle était-il très fatigué ?

– Au contraire, il semblait vigoureux. Aussi, bien que nous l'ayons invité à rester quelque temps, le Visage-Pâle a-t-il pu repartir aussitôt.

– C'est tout ce qu'il vous a demandé ?

– Avant de partir, il a exprimé encore le désir d'emporter un peu d'étoupe pour confectionner une mèche, ainsi que de la poudre. Il en fallait même beaucoup.

– De la poudre à canon ?

– Oui, de celle qu'on emploie pour faire sauter les rochers.

– As-tu pu voir de près ce morceau de cuir qui portait la marque de Winnetou.

– Non, il l'a sorti un instant d'un sachet à remèdes et l'y a remis aussitôt. Cela m'a même étonné, puisque je sais que les Visages-Pâles ne portent pas de sachets à remèdes.

– *Uff !* s'écria Pida qui m'avait accompagné chez le vieil Apache. Ainsi, il l'a toujours ! Ce sachet à remèdes m'appartient, il me l'a volé.

– Il l'a volé ? demanda Inta, stupéfait. Cet homme est donc un voleur ?

– Pire qu'un voleur.

– Pourtant il portait sur lui la marque de Winnetou.

– Un autre vol. Ce Visage-Pâle n'est autre que Santer, l'assassin d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi.

Cette révélation plongea le vieil Apache dans un désespoir sans borne. Nous ne cherchâmes même pas à le consoler et nous partîmes en le laissant à ses amères méditations.

Force m'était de reconnaître que j'avais jusque-là échoué dans mon entreprise puisque Santer gardait à peut près toute son avance. Pourtant tout l'espoir n'était pas perdu et Til-Lata était de mon avis.

– En ne perdant pas un instant et en nous mettant tout de suite en route, dit-il, peut-être le rattraperons-nous avant qu'il puisse gagner les Eaux-Sombres. Le clair de lune nous permettra de ne pas interrompre notre course. À moins que Old Shatterhand n'ait besoin de repos, ajouta-t-il.

– En un moment pareil, on ne songe pas au repos, dis-je. Je pense que le jeune chef des Kiowas sera de mon avis.

– Pida ne veut pas connaître de répit, fit ce dernier, avant d'avoir reconquis son sachet à remèdes.

– Ainsi donc, nous sommes d'accord. Nous prendrons le temps de nous restaurer et de changer nos chevaux. Il m'est pénible de me séparer de ma monture, mais je n'ai pas le choix. Le fait que Santer se soit muni d'une mèche ne me dit rien qui vaille.

C'est ainsi que, deux heures à peine après notre arrivée au pueblo, nous repartîmes montant des bêtes fraîches et pourvues d'une forte provision de vivres. Notre expédition se composait, outre Til-Lata, Pida et moi-même, d'une vingtaine d'Apaches. À vrai dire, nous n'avions pas besoin d'une escorte aussi nombreuse, car le seul territoire étranger qu'il nous fallait traverser était celui des Mimbrenios, amis des Apaches, cependant Til-Lata tenait à se prémunir contre d'éventuelles difficultés.

Plus de deux cents milles séparent le pueblo des Apaches du lac des Eaux-Sombres. La plus grande partie du trajet conduit à travers un terrain extrêmement accidenté et rocailleux, fort malaisé à suivre. Le reste du chemin passe dans une région montagneuse, de sorte qu'il ne fallait pas compter moins de douze jours de voyage pour arriver à notre but.

Il était superflu de nous attarder à chercher les traces de Santer. Pour aller aux Eaux-Sombres, il avait emprunté sûrement l'itinéraire indiqué par Inta et que nous suivions nous-mêmes. C'était le chemin le plus direct et, si Santer s'en écartait, cela ne pouvait que réduire son avance.

Aucun incident notable ne survint au cours des dix premiers jours de notre chevauchée. Le onzième jour, nous rencontrâmes deux Peaux-Rouges, dont le plus âgé ne m'était pas inconnu. C'était le Mimbrenio qui avait jadis renouvelé notre provision de viande, alors que je traversais cette région avec Winnetou. Le plus jeune était son fils.

L'Indien me reconnut de son côté et poussa un cri de joie.

– Est-ce possible ? Old Shatterhand est vivant !

– On me croit donc mort chez vous ?

– Oui, on m'a raconté que tu avais été tué par des Sioux.

Quelque chose me dit que ce « on » n'était autre que Santer.

– C’est sans doute un Visage-Pâle qui t’a rapporté cette nouvelle ?

– Oui, il nous a raconté que Old Shatterhand et Winnetou avaient trouvé tous deux la mort dans un terrible combat. Je l’ai cru puisqu’il avait sur lui la marque de Winnetou et aussi son sachet à remèdes.

– Il a tout de même menti puisque me voici bien en vie.

– Alors, Winnetou n’est pas mort non plus ?

– Hélas ! Winnetou est bien mort. Où as-tu rencontré ce Blanc ?

– Dans notre camp. Il est venu pour échanger son cheval, trop fatigué, contre une monture plus fraîche et a demandé un guide pour le conduire à Deklil-To. Nous n’avions jamais entendu parler d’un endroit de ce nom, mais, quand il nous eut décrit ce lieu, j’ai compris qu’il s’agissait du lac que nous appelons Chich-Ti, c’est-à-dire Mer Noire. Il nous a offert en échange le sachet à remèdes de Winnetou. J’ai accepté le marché, je lui ai donné une monture fraîche et, accompagné de mon fils, je l’ai conduit hier à Chich-Ti.

– Ce Visage-Pâle t’a trompé. As-tu le sachet à remèdes qu’il t’a laissé ?

– Oui, le voici.

Il nous montra l’objet à la vue duquel Pida poussa un cri de joie. C’était bien son sachet à remèdes. Il fit un geste pour le prendre, mais le Mimbrenio protesta énergiquement. Je m’empressai de dissiper le malentendu.

– Ce sachet à remèdes appartient au jeune chef des Kiowas, dis-je. De sa vie durant, Winnetou ne l’a même pas vu.

– Es-tu sûr de ce que tu affirmes ? demanda le Peau-Rouge.

– Absolument sûr, et je te prie de n’en pas douter.

– Dans ce cas, ce blanc a abusé de moi. Ce sachet m’a coûté un excellent coursier et deux jours de voyage. J’ai encore peine à y croire, mais comment douter de la parole de Old Shatterhand ? Je vais donc rendre le sachet à son propriétaire, mais je reviens sur mes pas pour faire payer cher à ce Visage-Pâle de m’avoir si ignoblement dupé.

– En ce cas, faisons route ensemble, car nous aussi nous sommes à sa poursuite.

Le Mimbrenio accepta la proposition et notre cavalcade augmenta de deux cavaliers. On imagine la joie de Pida, qui put enfin suspendre à son cou l’objet sacré qui lui rendait son honneur de guerrier. Il avait atteint le but de son voyage. Atteindrais-je aussi le mien ?

Le jour suivant, le soleil était déjà couché quand nous arrivâmes au lac des Eaux-Sombres. Nous étions harassés de fatigue et, d’ailleurs, l’heure était trop tardive pour nous mettre à la recherche de Santer. Nous préparâmes donc notre campement, sans allumer de feu bien entendu, pour ne pas donner l’éveil à l’assassin de Intchou-Tchouna.

Après avoir quitté les bords du Rio Pecos, nous avions traversé la région sud-ouest du Nouveau-Mexique, et nous nous trouvions maintenant en plein Arizona. Cette contrée, qui était le territoire de chasse des Gilenios, une branche de la vaste tribu des Apaches, était triste et désertique, dominée par les rochers. À l’exception des vallées des rares cours d’eau, le sol rocailleux était à peu près nu, aucune végétation ne pouvant résister aux rayons brûlants du soleil.

La région du lac des Eaux-Sombres constituait une véritable oasis dans ce désert de pierres. C’était une vaste cuvette arrosée de plusieurs sources qui grossissaient les eaux du lac.

Celles-ci alimentaient à leur tour un cours d'eau qui coulait en direction de l'ouest.

Les flancs escarpés des collines qui dominaient le lac étaient couverts d'épaisses forêts qui se miraient dans les eaux du lac, leur conférant ce reflet sombre qui nous avait suggéré le nom de Deklil-To. Le rocher qui bornait le lac à l'est était le plus élevé. Au sommet de cette falaise, qui avançait hardiment au-dessus de l'eau, une source impétueuse jaillissait, dont les eaux s'écoulaient dans le lac et formaient une cascade d'une centaine de pieds de haut. C'est de cette chute d'eau qu'il était question dans le testament de Winnetou. Juste au-dessus de la cascade, se trouvait une caverne creusée dans la masse du rocher dans laquelle je n'avais pu pénétrer alors que je visitais ces parages avec Winnetou. Par la suite, l'Apache en avait certainement découvert l'accès.

Cette caverne était surplombée par une énorme saillie du rocher qui formait un véritable toit au-dessus du lac, semblant défier les lois de la pesanteur. Devant cette étrange falaise, on se demandait par quel miracle de la nature cette masse rocheuse n'avait pas encore été précipitée dans l'eau par son propre poids.

Tout près de là, à droite, se dressait un autre rocher où nous avions jadis tué un grizzly. Voilà pourquoi Winnetou avait appelé cet endroit Tche-Choch, c'est-à-dire le Rocher de l'Ours.

En suivant les indications du testament de Winnetou, Santer avait dû, la veille, s'arrêter là pour s'emparer du trésor des Apaches. Mon impatience était telle que je n'arrivai à m'endormir que tard dans la nuit.

Le soleil venait à peine de poindre à l'horizon lorsque nous nous levâmes. Aussitôt nous nous mîmes en devoir de rechercher les traces du bandit. Comme le sol ne nous fournissait aucune indication, je décidai de monter au sommet du rocher où j'espérais bien trouver le voleur du testament. Til-Lata et Pida

étaient les seuls à me suivre, les guerriers apaches devaient nous attendre dans la vallée.

Nous pénétrâmes dans la forêt de pins que Winnetou mentionnait dans son testament. Elle montait à pic et aboutissait au Rocher de l'Ours. « Là, tu devras descendre de cheval et grimper... » avait écrit l'Apache. C'était la dernière phrase de son testament que j'avais pu lire. Où fallait-il grimper ? Sans doute vers la caverne. Le rocher était de plus en plus escarpé, et nous n'avançâmes désormais qu'à grand'peine. Cette ascension nous conduisit juste au-dessus de la caverne. Là, nous nous arrêtâmes, dans l'impossibilité de faire un pas en avant. S'il existait un chemin conduisant à l'antre, ce n'était sûrement pas de ce côté qu'il fallait le chercher. Comme je regrettais de n'avoir pu lire jusqu'au bout le testament de Winnetou.

Nous étions déjà sur le point de revenir sur nos pas, lorsqu'une détonation déchira l'air et une balle heurta le rocher, tout près de moi. Une voix que je connaissais bien me criait :

– Toi ici ? Je te croyais déjà crevé. Mais mieux vaut tard que jamais, et tu mourras maintenant !

Il m'envoya une seconde balle qui m'effleura presque. Santer était un tireur redoutable, mais d'où il était, c'était une véritable gageure que de vouloir m'atteindre. Il se tenait en effet tout au bord de la plate-forme rocheuse, à l'entrée de la caverne.

– Rassure-toi, je n'ai pas dit mon dernier mot, cria Santer. Mais j'ai le temps, moi. C'est toi qui es pressé. Il te tarde de lire le testament de Winnetou et de mettre la main sur l'or, hein ? Malheureusement pour toi, tu es un peu en retard, et tu ferais mieux d'en faire ton deuil tout de suite.

Abrité derrière une saillie, j'écoutais ses vociférations sans répondre. Cependant l'éloquence de Santer n'avait pas besoin de stimulant.

– Mr. Shatterhand ne trouve pas le bon chemin ? C'est vraiment ennuyeux ! Il n'a donc pas lu grand'chose du testament de son ami apache. Et puisqu'il en est ainsi, non seulement il ne connaît pas l'entrée, mais il ignore l'existence de la sortie de derrière. Ce n'était vraiment pas la peine de se donner tant de mal pour venir jusqu'ici ! Old Shatterhand rentrera bredouille, ha ! ha ! ha !

La situation était critique. Santer était à quelques pas du trésor et je ne voyais toujours pas le moyen de l'empêcher d'exécuter son plan jusqu'au bout. Une seule solution s'offrait à moi, une solution à laquelle je répugnais, à vrai dire : abattre le bandit d'un coup de fusil.

Cependant, si l'angle de tir était défavorable pour Santer, il l'était aussi pour moi. Je quittai donc mon abri et descendis le rocher d'une vingtaine de mètres et épaulai ma carabine.

– Tiens ! l'ami Shatterhand s'apprête à tirer. Attends donc que je t'offre une meilleure cible.

Il disparut dans l'antre, mais, au bout de quelques minutes, je le revis perché sur le toit rocheux de celui-ci. Il vint jusqu'au bord du rocher, qui s'avançait au-dessus de l'eau. Rien qu'à le voir j'avais le vertige. Quelque chose de blanc brillait dans sa main.

– Tiens ! Regarde un peu, hurla-t-il. C'est le testament de Winnetou. Je le connais par cœur et je n'en ai plus besoin. Tout est prêt, la mèche brûle et tu en es pour tes frais.

Il déchira les feuilles et les éparpilla au-dessus du lac. Les morceaux de papier tombèrent lentement un à un dans les eaux profondes et noires. Une colère terrible s'empara de moi.

– Écoute-moi donc, canaille ! criai-je.

– Avec joie. Je t'écoute toujours volontiers, railla Santer.

– Intchou-Tchouna te salue !

– Merci.

– Nso-Tsi aussi !

– Merci encore.

– Et voici au nom de Winnetou !

J'avais épaulé mon tueur d'ours et je tenais en joue le bandit. Cette fois, il ne m'échapperait pas. Déjà le coup allait partir... Mais que se passait-il ? Mon bras tremblait-il de rage contenue ? Santer avait-il bougé ? Ou peut-être le rocher, las de rester suspendu depuis des siècles dans l'espace, s'était-il mis à vaciller ? J'abaissai mon arme pour mieux me rendre compte de ce qui arrivait.

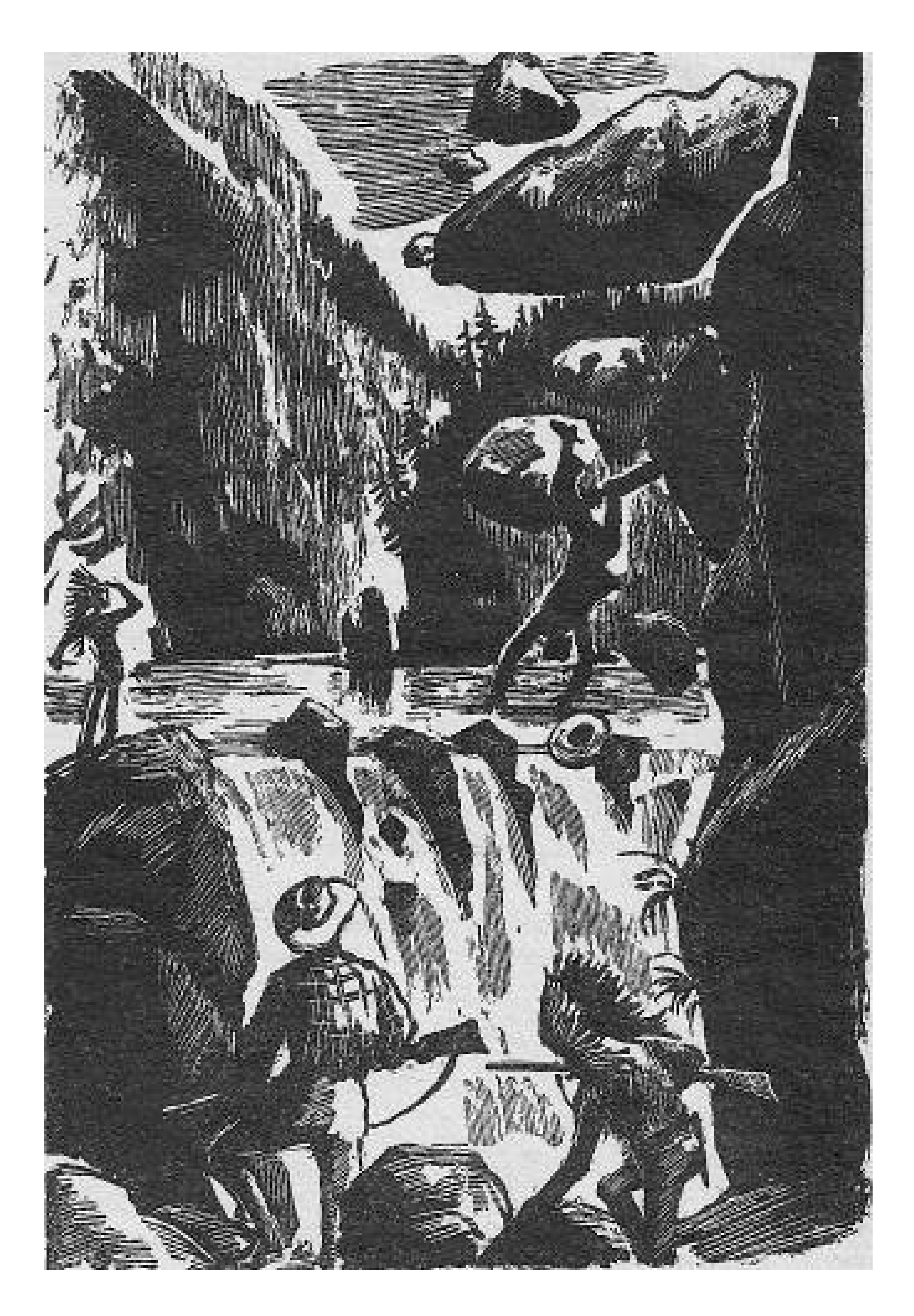
Je ne pus en croire mes yeux. C'était en effet le rocher qui oscillait. Puis, ce fut un grondement sourd et profond, une colonne de fumée s'échappa de l'antre, une explosion, suivie aussitôt de plusieurs autres d'une violence croissante secoua le rocher. Sur la plate-forme, Santer, les bras levés au ciel, hurlait, appelant au secours. L'instant d'après, le rocher perdait définitivement son équilibre et s'écroulait avec un fracas infernal dans les eaux sombres du lac, entraînant dans sa chute l'assassin d'Intchou-Tchouna. Un épais nuage de fumée continuait à flotter sur le rocher démoli.

Fasciné par ce spectacle grandiose et terrifiant, je restai comme pétrifié, sans pouvoir faire un geste.

– *Uff !* s'écria Pida. Le Grand Esprit a jugé le criminel et a fait s'écrouler le rocher sous lui.

Til-Lata désigna alors les eaux agitées du lac qui, à ce moment, faisaient penser à une chaudière en ébullition, et dit, d'une voix rendue rauque par l'émotion :

– C'est l'Esprit du mal qui l'a entraîné dans ces eaux, où il restera jusqu'à la fin des siècles.



De la vallée, nous montaient les cris des Apaches qui, impressionnés par cette formidable explosion, nous appelaient. Les deux chefs rouges se précipitèrent auprès d'eux. Quant à moi, je rendis grâce à la Providence de m'avoir épargné le devoir d'exécuter le bandit. Il était l'artisan de sa propre fin, son propre bourreau, puisqu'il avait lui-même provoqué l'explosion qui l'avait fait périr.

J'étais si bouleversé par ce que je venais de voir que je ne parvenais pas à surmonter la faiblesse qui s'était emparée de moi. Tout tourbillonnait autour de moi et je fermai les yeux. Mais je continuais à voir le rocher oscillant et à mes oreilles résonnaient toujours les appels désespérés de Santer.

Que s'était-il passé au juste ? Les faits n'étaient pas difficiles à reconstituer ; Winnetou avait pris ses précautions. Dans son testament, il avait décrit la cachette et indiqué la façon de découvrir le trésor. Mais il s'était exprimé d'une manière spéciale, afin que je fusse le seul à pouvoir comprendre le sens exact de ses phrases. Tout autre que moi, essayant de s'emparer du trésor, était voué à périr en interprétant mal ses indications. Sans doute Winnetou avait-il posé une mine dont l'explosion avait provoqué la perte de Santer.

Mais qu'était devenu le trésor ? Sa cachette était-elle restée intacte ou bien, faisant partie de la masse de rocher avait-elle été précipitée dans le lac, dérobant ainsi à jamais le trésor à la convoitise des humains ?

Ce qui me tourmentait le plus, cependant, c'était la disparition du testament de mon ami le plus cher. Mais était-il irrémédiablement perdu pour moi ? Cette idée agit sur moi comme un aiguillon, me rendant mes forces. À mon tour, je me précipitai au fond de la vallée dans l'espoir d'en trouver quelques fragments.

Arrivé au bord du lac, je vis flotter à la surface un petit carré blanc. Je me jetai à l'eau, je saisis le bout de papier et je na-

geai dans la direction où je venais d'apercevoir plusieurs autres morceaux du testament. Je regagnai alors le bord et je mis tous les fragments à sécher au soleil. Quelques minutes plus tard, j'essayai de déchiffrer l'écriture délavée. Mais tout ce que je pus lire, ce furent, çà et là, quelques mots incohérents. « ... Faire sauter le roc... donneras le tiers... car la pauvreté... distribuer en outre... pas de vengeance. » C'était peu de chose, et cependant assez pour deviner le reste. Je garde précieusement ces petits bouts de papier, qui sont pour moi comme une relique.

Plus tard, nous étant remis un peu de notre émotion, nous entreprîmes des investigations méthodiques. Une partie des Apaches se mit à chercher, dans la vallée, le cheval de Santer. Sans doute le bandit l'avait-il attaché à un arbre et, si nous ne le délivrions pas, il était condamné à mourir de faim. Le restant des guerriers monta avec nous dans les hauteurs, à la recherche du chemin qui menait à la grotte et que Winnetou avait été le seul à connaître. Pendant de longues heures, nos efforts restèrent infructueux. Soudain, une idée traversa mon esprit. La dernière phrase que j'avais pu lire dans le testament de Winnetou revint à ma mémoire. « Là, tu devras descendre de cheval et grimper... » Le mot « grimper » m'avait suggéré d'abord une montagne, si bien qu'en arrivant je n'avais envisagé que l'ascension du roc. Cependant ne pouvait-on pas grimper aussi à un arbre ? Mon regard venait de se poser justement sur un pin très élevé qui croissait tout près de la falaise. J'y grimpai vivement et, une fois au sommet, je me rendis compte qu'on pouvait sauter de là sur le bord du rocher, sans grande difficulté. Je ne doutais pas que ce fût le seul accès possible de l'antre. Effectivement, une fois sur cette terrasse, on trouvait un petit sentier qui, contournant le rocher, s'arrêtait net à l'endroit où la plateforme rocheuse s'était détachée de la falaise par suite de l'explosion. Si le trésor n'était pas au fond du lac, il devait se trouver quelque part de ce côté.

J'appelai les guerriers apaches qui, grimpant à leur tour au sommet du pin, me retrouvèrent sur la terrasse, et, de là, nous

commençâmes nos recherches… Nous ne laissâmes pas une seule pierre en place, fouillant le sol dans tous les sens ; tout cela sans découvrir la trace du trésor. Pourtant, s'il y avait eu là le moindre indice, il ne nous aurait pas échappé, car nous savions tous lire sur le sol. Mais les pierres restaient muettes, et, si elles connaissaient le secret de Winnetou, elles le gardaient jalousement.

Le soir, de guerre lasse, nous descendîmes dans la vallée. Les guerriers envoyés à la recherche du cheval de Santer vinrent nous rejoindre. Plus heureux que nous, ils avaient trouvé ce qu'ils avaient cherché. Je fouillai aussitôt les poches de la selle, mais leur contenu n'offrait aucun intérêt.

Nous passâmes encore quatre jours au bord du lac des Eaux-Sombres. J'ai la ferme conviction que, si le trésor du chef apache avait été épargné par l'explosion, nous n'aurions pas manqué de le trouver. Mais il n'était plus à notre portée, il gisait sûrement, et gît encore, au fond de Deklil-To…

Nous retournâmes au pueblo des Apaches, les mains vides, mais avec la certitude que le meurtre d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi était enfin vengé.

Ainsi disparut le testament de Winnetou, dernière expression de la volonté de l'ancienne dynastie des Apaches. Intchou-Tchouna et sa fille étaient morts depuis des années, Winnetou avait quitté à son tour le monde et le moment n'était sans doute pas loin où la tribu des Apaches, et, hélas ! toute la race rouge, étaient appelée à disparaître. Une race noble et héroïque qui savait mépriser les richesses que donne l'or et qui préféra périr plutôt que de déchoir.